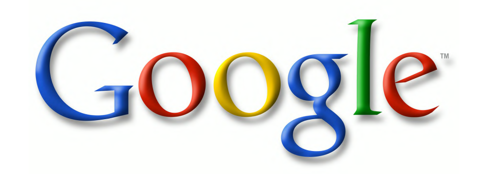


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

VICTOR HUGO

POÉSIE

XIV

ÉDITION DÉFINITIVE D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

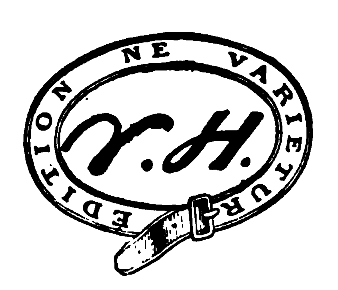
VICTOR HUGO

POÉSIE

XIV

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

I. LE LIVRE SATIRIQUE
II. LE LIVRE DRAMATIQUE



PARIS

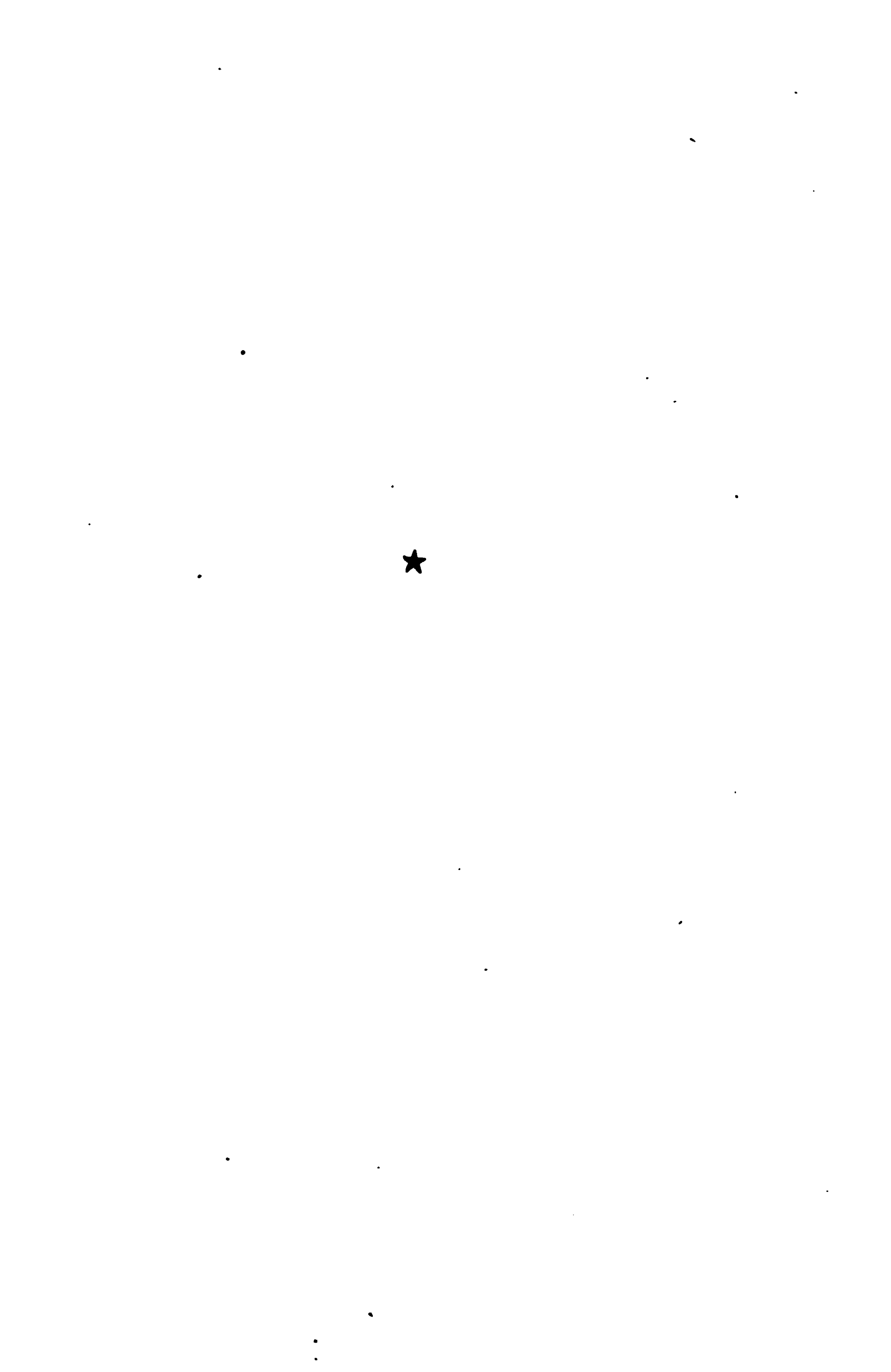
J. HETZEL & Cie — A. QUANTIN & Cie

18, RUE JACOB — RUE SAINT-BENOIT, 7

1881

LES

QUATRE VENTS DE L'ESPRIT



*

Je vis les quatre vents passer.

— O vents, leur dis-je,
Vents des cieux! croyez-vous avoir seuls un quadrige?
Autans! masques hagards, tumultueux démons,
Croyez-vous pouvoir seuls aller des mers aux monts?
Croyez-vous seuls pouvoir quitter pour la montagne
Les vagues que l'écume éternelle accompagne,

Fuir, puis, d'un coup de tête effrayant, revenir
A l'ombre où l'on entend ces cavales hennir,
Et vous en retourner soudain, brusques méduses,
Aux cimes dans l'aurore éclatante diffuses,
Et de là crier gloire! aux quatre coins du ciel?
Ces allures d'éclair, ce vol torrentiel,
L'esprit humain les a comme vous, vents tragiques;
Comme vous le printemps, il a ses géorgiques;
Il est l'âcre Archiloque et le Hamlet amer;
Il gonfle l'Iliade ainsi que vous la mer.
L'homme peut de l'abîme effarer la prunelle.
L'âme a comme le ciel quatre souffles en elle;
L'âme a ses pôles; l'âme a ses points cardinaux.
Vents! dragons qui sur nous tordez vos bleus anneaux,
Et qui vous dispersez avec tant de furie
Depuis le hurlement jusqu'à la rêverie,
L'esprit humain n'est pas moins aquilon que vous.
Comme vous il est vie, amour, joie et courroux.
Ses strophes ne sont pas plus vite exténuées
Dans leur vol à travers l'azur que vos nuées;
Un vers court par-dessus les tours et les remparts
Mieux que l'errante bise aux longs cheveux épars;
Et le poëte, ouvrant ses intègres registres,
Ne met pas plus de temps que vous, ô vents sinistres,
Pour essuyer sa bouche et changer de clairon.
Comme vous sur la peste, il souffle sur Néron;
Il parle bas aux saints pensifs au fond des grottes;
Il donne une attitude inquiète aux despotes;
La pensée est un aigle à quatre ailes, qui va
Du gouffre où Noé flotte à l'île où Jean rêva;

Et chacun de ses grands ailerons, Épopée,
Drame, Ode, Iambe ardent, coupe comme l'épée.
Le génie a sur lui, dans sa guerre aux fléaux,
Toute l'éclaboussure affreuse du chaos,
Écume, fange, sang, bave, et pas une tache.
Il est un et divers. L'idéal se rattache
Comme une croix immense aux quatre angles des cieux.
Le grand char de l'esprit roule sur quatre essieux.
Notre âme comme vous, ô vents, groupe sonore,
A son nord, son midi, son couchant, son aurore;
Car c'est par la clarté qu'en ce monde âpre et beau
L'homme finit, son aube étant dans le tombeau.
Le poëte est pasteur, juge, prophète, apôtre;
En quatre pas, il peut aller d'un bout à l'autre
De l'art sublime, ainsi que vous de l'horizon;
Et comme vous, s'il est terrible, il a raison;
Sa sagesse et la vôtre ont un air de délire.

L'ombre a tout l'ouragan, l'âme a toute la lyre.

*

Je vis Aldebaran dans les cieux. Je lui dis :

— O toi qui luis ! ô toi qui des clairs paradis
Ou des hideux enfers portes la torche énorme,
Toi seul connais ta loi, je ne vois que ta forme ;
Car d'une énigme à l'autre on ne peut traverser.
Tout est sphinx ; quand on voit la comète passer
Farouche, et sans qu'aucun firmament l'ose exclure,
Sait-on ce qu'elle essuie avec sa chevelure ?
Dans cette mer de l'Être où tout sert, où tout nuit,
Qu'es-tu ? fanal peut-être, ou cap noir de la nuit,
Peut-être feu de proue à l'avant d'un navire.

La vie autour de toi naît, meurt, flotte, chavire.
Astre ! quand l'univers naquit, fauve et sacré,
Tu ne fus pas le jet le moins démesuré
De ces convulsions terribles et de l'onde
Du chaos frémissant de devenir le monde.
Tu fais partie, ainsi que l'hydre et l'alcyon,
Du rhythme monstrueux de la création;
Tu complètes l'horreur sidérale, et tu scelles,
Comme une strophe ardente et faite d'étincelles,
L'immense hymne étoilé qu'on appelle le ciel.
Pan, le grand tout fatal ou providentiel,
T'accepte stupéfait comme on accepte un rêve.
Aldebaran ! clarté de l'insondable grève,
Tu n'es pas seulement, dans les gouffres vermeils,
Un de ces inconnus que nous nommons soleils,
Tu n'as pas seulement, comme le kéroubime,
Une face splendide et sombre sur l'abîme,
O spectre, ô vision, tu n'es pas seulement
Au fond du ciel sinistre un éblouissement;
Ta merveille, c'est d'être une roue inouïe
De lumière, à jamais dans l'ombre épanouie,
Une apparition d'éternel tournoiement,
Tour à tour perle, onyx, saphir et diamant.
Un effrayant éclair sur toi sans cesse rôde
Et te fait de rubis devenir émeraude,
Et jadis tu troublais le mage libyen,
Monde sur qui se tord un arc-en-ciel ! Eh bien,
Tu n'es pas seul à luire ainsi sans fin, sans voile !
L'âme est comme toi, sphère, une quadruple étoile.
Ton prodige est en nous. Astre, nous te l'offrons.

L'antique poésie avec ses quatre fronts,
Orphée, Homère, Eschyle et Juvénal, t'égale.
Quand le soir tombe, à l'heure où chante la cigale,
Ou quand l'aube sourit aux oiseaux éperdus,
En tous lieux, sur l'Arno, sur l'Avon, sur l'Indus,
La muse, qui connaît nos maux, en fait la somme,
Et qui tient cette lampe en main, l'esprit de l'homme,
La muse est là, toujours, partout, et n'est jamais,
Même dans l'hiver triste, absente des sommets.
Tour à tour Calliope, Érato, Polymnie
Et Némésis, elle est l'éternelle harmonie
Qui, sauvage et joyeuse, allant de l'antre au nid,
Commencée en idylle, en tonnerre finit.
Astre! elle a son amour, son rire, sa colère,
Et son deuil, comme toi, grand tourbillon stellaire;
Rayon, verbe, elle est douce aux hommes asservis,
Donne aux passants, tyrans ou peuples, des avis,
Chante pour les bons cœurs, luit pour les cœurs funèbres,
Parle, et sur la clarté renseigne les ténèbres;
Elle est l'humanité debout, changée en voix.
Elle ôte les césars de dessus les pavois,
Les découronne, et met à leur place l'idée.
Elle est France, Italie, Hellénie et Chaldée.
Satire, elle flétrit; drame, elle aime; chanson
Ou psaume, elle a du sort le lugubre frisson;
Épopée, elle peut montrer aux rois tragiques
La tyrannie aveugle et toutes ses logiques,
L'effrayante moisson des noirs semeurs du mal,
Et le carrosse d'or du sacre triomphal
Dans l'ombre accompagné par l'invisible roue

D'un tombereau hideux que le pavé secoue;
Elle fait, sur ce globe où pleure Adam banni,
La même fonction que toi dans l'infini;
Et quoique, fixe et calme au fond du ciel immense,
Tu ramènes au but la comète en démence
Et remettes l'étoile errante en son chemin,
Tu n'es pas lumineux plus que l'esprit humain
Qui montre Dieu, l'enfer, les bonheurs, les désastres,
O phare à feux tournants de l'océan des astres!

I

LE LIVRE SATIRIQUE

— LE SIÈCLE —

I

INDE IRÆ

Tout frissonnant d'amour, d'extases, de splendeurs,
L'hymne universel chante au fond des profondeurs
Avec toutes les fleurs et toutes les étoiles;
Il chante Dieu rêvant sous les flamboyants voiles;
Il chante; il est superbe, éclatant, triomphant,
Doux comme un nid d'oiseau dans la main d'un enfant;
Il enivre l'azur, il éblouit l'espace;
Il adore et bénit. Tout à coup Satan passe,
L'être immonde qui cherche à tout prostituer,
Et l'hymne en le voyant se met à le huer.

Il le lapide avec sa joie interrompue;
Ce qui bénissait mord; ce qui louait conspue;
Le tonnerre indigné gronde dans l'hosanna;
Le pilori se dresse au sommet du Sina;
Chaque strophe du chant de gloire et d'harmonie
Prend forme, se fait homme, est prophète, est génie,
Et devient le bourreau splendide du méchant.
De là naît Isaïe, âme à double tranchant,
De là naissent les grands vengeurs, les rêveurs fauves,
Les pâles Juvénals, terreur des Césars chauves,
Et ce Dante effrayant devant qui tout s'enfuit,
Fait d'une ombre qu'on sent de marbre dans la nuit.

II

Lorsque j'étais encore un tout jeune homme pâle,
Et que j'allais entrer dans la lice fatale,
Sombre arène où plus d'un avant moi se perdit,
L'âpre Muse aux regards mystérieux m'a dit :
— Tu pars; mais, quand le Cid se mettait en campagne,
Pour son Dieu, pour son droit et pour sa chère Espagne,
Il était bien armé; ce vaillant Cid avait
Deux casques, deux estocs, sa lance de chevet,
Deux boucliers; il faut des armes de rechange;
Puis il tirait l'épée et devenait archange.

As-tu ta dague au flanc? voyons, soldat martyr,
Quelle armure vas-tu choisir et revêtir?
Quels glaives va-t-on voir luire à ton bras robuste?
— J'ai la haine du mal et j'ai l'amour du juste,
Muse; et je suis armé mieux que le paladin.
— Et tes deux boucliers? — J'ai mépris et dédain.

III

O sainte horreur du mal! devoir funèbre! ô haine!

Quand Virgile suspend la chèvre au blanc troëne;
Quand Lucrèce revêt de feuilles l'homme nu;
Quand Ennius compare au satyre cornu
Le bouc passant sa tête à travers la broussaille
Qui fait qu'Europe au bain se détourne et tressaille;
Quand Moschus chante Enna; quand Horace gaîment
Suit Canidie, et fait, sur le chaudron fumant
Où l'horreur de la lune et des tombeaux s'infiltre,
Éternuer Priape à l'âcre odeur du philtre;

Quand Plaute bat Davus ou raille Amphitryon,
Le ciel bleu dans un coin brille et jette un rayon
Sur la baigneuse émue ou la chèvre qui grimpe,
Et l'on entend au fond rire l'immense Olympe.
Mais tout azur s'éclipse où passent les vengeurs.
Les soupiraux d'en bas teignent de leurs rougeurs
Le mur sinistre auquel s'adosse Jérémie.
Les punisseurs sont noirs. Leur pâle et grave amie,
La Mort, leur met la main sur l'épaule, et leur dit :
— Esprit, ne laisse pas échapper ton bandit.
Car ce sont ceux qui, seuls, justiciers des abîmes,
Terrassent à jamais les monstres et les crimes;
Car ils sont les géants des châtiments de Dieu;
Car, sur des écriteaux d'acier en mots de feu,
Du tonnerre escortés, ces hommes formidables
Transcrivent de là-haut les arrêts insondables;
Car ils mettent Achab et Tibère au poteau;
Car l'un porte l'éclair, l'autre tient le marteau;
Ils marchent, affichant des sentences que l'homme
Lit effaré, sur Tyr, sur Ninive, sur Rome,
Et, sombres, à travers les siècles effrayés,
Vont, et ces foudroyants traînent leurs foudroyés.
Isaïe, accoudé sur Babylone athée,
Songe; Eschyle, vainqueur et fils de Prométhée,
Cloue au drame d'airain le tyran Jupiter;
Shakspeare mène en laisse Henri huit; et Luther
Fouette les Borgia mêlés aux Louis onze;
Tacite dans la nuit pose son pied de bronze
Sur les douze dragons qu'on appelle césars;
Daniel va, suivi des blêmes Balthazars;

Machiavel pensif garde la bête prince;
Milton veille au guichet du cachot, gouffre où grince
Le pandæmonium de tous les satans rois;
Juvénal tire et traîne à travers les effrois
La stryge au double front que son vers a tuée,
Qui gronde impératrice et rit prostituée;
Et Dante tient le bout de la chaîne de fer
Que Judas rêveur mord dans l'ombre de l'enfer.

IV

ÉCLIPSE

La terre par moments doute; on ne comprend plus.
L'homme a devant les yeux de la brume, un reflux,
On ne sait quoi de pâle et de crépusculaire;
On n'a plus d'allégresse, on n'a plus de colère;
La disparition produit l'effarement.
L'œil fauve du hibou regarde affreusement.
Toutes sortes d'éclairs inexplicables brillent.
L'autel penche, et les vers du sépulcre y fourmillent.
Tout se mêle; Irmensul ressemble à Jéhovah;
Le sage stupéfait balbutie et s'en va;

Le mal semble identique au bien dans la pénombre;
On ne voit que le pied de l'échelle du Nombre
Et l'on n'ose monter vers l'obscur infini.
Dodone vaguement parle à Gethsémani,
L'Œta fume non loin du Sinaï qui tonne;
On fouille, on rêve, on nie, on querelle, on s'étonne;
Des aveugles entr'eux se montrent le chemin;
Le divin ciel a tort devant l'esprit humain ;
Le penseur est croyant, le savant est athée ;
La conscience écoute, essaye et, déroutée,
Prend le faux pour le vrai dans ces tâtonnements.
Où l'un voit des védas, l'autre voit des romans.
Les choses qu'on nommait vertus perdent leurs formes.
Les monstruosités font des ombres énormes
Jusque sur l'âme humaine et sur le firmament.
Plus d'honneur, plus de foi, plus rien, plus de serment.
On voit encor la cime, on ne voit plus le phare.
Une lueur de torche empourpre la tiare.
On cherche à voir, on rôde, on va, le cou tendu.
L'amour au fond des cœurs bat de l'aile éperdu
Comme s'il n'était plus en sûreté dans l'homme.
La route est noire; on crie, on s'appelle, on se nomme.
Qui donc est là? parlez. On tâte son voisin.
La foule éparse flotte avec un bruit d'essaim;
On se touche, on se voit, mais on n'est plus ensemble.
Le mal est empereur, la nuit est reine. On tremble.
Un trône d'ombre est là. Les misérables font
Des groupes effrayants dans l'abîme profond;
On croit voir des glaçons que les gouffres charrient ;
Tout est confus et blême; et les ténèbres rient.

Le fond du ciel est trouble, horrible et pluvieux ;
Et le petit enfant qui passe paraît vieux.
Il semble que la vie éternelle décroisse.

L'âme alors est sinistre et voit avec angoisse
Ces occultations redoutables de Dieu.

Naît-on? meurt-on? quel est le temps? quel est le lieu?
Les peuples sont hagards; ces brins d'herbe frissonnent;
On entend des tocsins et des clairons qui sonnent;
Le vent est lourd, l'espace est froid, le globe est nu;
Le démon souriant dit : Je suis méconnu.

V

La satire à présent, chant où se mêle un cri,
Bouche de fer d'où sort un sanglot attendri,
N'est plus ce qu'elle était jadis dans notre enfance,
Quand on nous conduisait, écoliers sans défense,
A la Sorbonne, endroit revêche et mauvais lieu,
Et que, devant nous tous qui l'écoutions fort peu,
Dévidant sa leçon et filant sa quenouille,
Le petit Andrieux, à face de grenouille,
Mordait Shakspeare, Hamlet, Macbeth, Lear, Othello,
Avec ses fausses dents prises au vieux Boileau.

La vie est, en ce siècle inquiet, devenue
Pas à pas grave et morne, et la vérité nue

Appelle la pensée à son secours, depuis
Qu'on l'a murée avec le mensonge en son puits.
Après Jean-Jacque, après Danton, le sort ramène
Le lourd pas de la nuit sur la triste âme humaine;
Droit et Devoir sont là gisants, la plaie au flanc;
Le lâche soleil rit au noir dragon sifflant;
L'homme jette à la mer l'honneur, vieille boussole;
En léchant le vainqueur le vaincu se console;
Toute l'histoire tient dans ce mot : réussir;
Le succès est sultan et le meurtre est visir;
Hélas, la vieille ivresse affreuse de la honte
Reparaît dans les yeux et sur les fronts remonte,
Trinque avec les tyrans, et le peuple fourbu
Reboit ce sombre vin dont il a déjà bu.
C'est pourquoi la satire est sévère. Elle ignore
Cette grandeur des rois qui fit Boileau sonore,
Et ne se souvient d'eux que pour les souffleter.
L'échafaud qu'il faut pièce à pièce démonter,
L'infâme loi du sang qui résiste aux ratures,
Qui garde les billots en lâchant les tortures,
Et dont il faut couper tous les ongles; l'enfant
Que l'ignorance tient dans son poing étouffant,
Et qui doit, libre oiseau, dans l'ombre ouvrir ses ailes;
Relever tour à tour ces sombres sentinelles,
Le mal, le préjugé, l'erreur, monstre romain,
Qui gardent le cachot où dort l'esprit humain;
La guerre et ses vautours, la peste avec ses mouches
A chasser; les bâillons qu'il faut ôter des bouches,
La parole à donner à toutes les douleurs;
L'éclosion d'un jour nouveau sur l'homme en fleurs;

Tel est le but, tel est le devoir, qui complique
Sa colère, et la fait d'utilité publique.

Pour enseigner à tous la vertu, l'équité,
La raison, il suffit que la réalité,
Pure et sereine, monte à l'horizon et fasse
Évanouir l'horreur des nuits devant sa face.
Honte, gloire, grandeurs, vices, beautés, défauts,
Plaine et monts, sont mêlés tant qu'il fait nuit; le faux
Fait semblant d'être honnête en l'obscurité louche.
Qu'est-ce que le rayon? une pierre de touche.
La lumière de tout ici-bas fait l'essai.
Le juste est sur la terre éclairé par le vrai.
Le juste c'est la cime et le vrai c'est l'aurore.

Donc Lumière, Raison, Vérité, plus encore,
Bonté dans le courroux et suprême Pitié,
Le méchant pardonné, mais le mal châtié,
Voilà ce qu'aujourd'hui, comme aux vieux temps de Rome,
La satire implacable et tendre doit à l'homme.
Marquis ou médecins, une caste, un métier,
Ce n'est plus là son champ; il lui faut l'homme entier.
Elle poursuit l'infâme et non le ridicule.

Un petit Augias veut un petit Hercule,
Et le bon Despréaux malin fit ce qu'il put.
Elle n'a plus affaire à l'ancien Lilliput.

Elle vole, à travers l'ombre et les catastrophes,
Grande et pâle, au milieu d'un ouragan de strophes;
Elle crie à sa meute effrayante : Courons!
Quand un vil parvenu, marchant sur tous les fronts,
Écrase un peuple avec des pieds jadis sans bottes.
Elle donne à ses chiens ailés tous les despotes,
Tous les monstres, géants et nains, à dévorer.
Elle apparaît aux czars pour les désespérer.
On entend dans son vers craquer les os du tigre.
De même que l'oiseau vers le printemps émigre,
Elle s'en va toujours du côté de l'honneur.
L'ange de Josaphat, le spectre d'Elseneur
Sont ses amis, et, sage, elle semble en démence,
Tant sa clameur profonde emplit le ciel immense.
Il lui faut, pour gronder et planer largement,
Tout le peuple sous elle, âpre, vaste, écumant;
Ce n'est que sur la mer que le vent est à l'aise.

Quand Colomb part, elle est debout sur la falaise;
Elle t'aime, ô Barbès! et suit d'un long vivat
Fulton, Garibaldi, Byron, John Brown et Watt,
Et toi Socrate, et toi Jésus, et toi Voltaire!
Elle fait, quand un mort glorieux est sous terre,
Sortir un vert laurier de son tombeau dormant;
Elle ne permet pas qu'il pourrisse autrement.
Elle panse à genoux les vaincus vénérables,
Bénit les maudits, baise au front les misérables,
Lutte, et, sans daigner même un instant y songer,
Se sent par des valets derrière elle juger;

Car, sous les règnes vils et traîtres, c'est un crime
De ne pas rire à l'heure où râle la victime
Et d'aimer les captifs à travers leurs barreaux;
Et qui pleure les morts offense les bourreaux.

Est-elle triste? Non, car elle est formidable.
Puisqu'auprès des tombeaux les vainqueurs sont à table,
Puisqu'on est satisfait dans l'opprobre, et qu'on a
L'impudeur d'être lâche avec un hosanna,
Puisqu'on chante et qu'on danse en dévorant les proies,
Elle vient à la fête elle aussi. Dans ces joies,
Dans ces contentements énormes, dans ces jeux
A force de triomphe et d'ivresse orageux,
Dans ces banquets mêlant Paphos, Clamart et Gnide,
Elle apporte sinistre un rire d'euménide.

Mais son immense effort, c'est la vie. Elle veut
Chasser la mort, bannir la nuit, rompre le nœud,
Dût-elle rudoyer le titan populaire.
Comme elle a plus d'amour, elle a plus de colère.
Quoi! l'abdication serait un oreiller!
La conscience humaine est lente à s'éveiller,
L'honneur laisse son feu pâlir, tomber, descendre
Sous l'épaississement lugubre de la cendre.
Aussi la Némésis chantante qui bondit
Et frappe, et devant qui Tibère est interdit,
La déesse du grand Juvénal, l'âpre muse,
Hébé par la beauté, par la terreur Méduse,

Qui sema dans la nuit ce que Dante y trouva,
Et que Job croyait voir parler à Jéhovah,
Se sent-elle encor plus de fureur magnanime
Pour réveiller l'oubli que pour punir le crime.
Elle approche du peuple et, quittant la rumeur,
Penche l'ïambe amer sur l'immense dormeur;
La strophe alors frissonne en son tragique zèle,
Et s'empourpre en tâchant de tirer l'étincelle
De toute cette morne et fatale langueur,
Et le vers irrité devient une lueur.
Ainsi rougit dans l'ombre une face farouche
Qui vient sur un tison souffler à pleine bouche.

26 avril 1870.

VI

VOIX DANS LE GRENIER

L'HABIT RAPÉ.

Vivent les bas de soie et les souliers vernis !

LA CHAISE DÉPAILLÉE.

Dieu dit aux bons fauteuils : fauteuils, je vous bénis!

LE POÊLE FROID.

Comme un grand feu qui flambe et pétille en décembre
Vous illumine l'âme en empourprant la chambre!

LE VERRE PLEIN D'EAU.

Ma foi, j'aime le vin.

LA SOUCOUPE PLEINE DE POUSSIÈRE.

Moi, j'aime le café.

L'ÉCUELLE DE BOIS.

C'est charmant de crier : Garçon! perdreau truffé,
Bordeaux retour de l'Inde, et saumon sauce aux huîtres!

LE CARREAU CASSÉ.

Une fenêtre est belle alors qu'elle a des vitres.

LE GOUSSET VIDE.

Que l'usurier hideux, poussif, auquel tu dois,
Agite un vieux billet de banque en ses vieux doigts,
Fût-il gris comme un chantre et crasseux comme un diacre,
Vénus vient toute nue en sa conque de nacre.

LE LIT DE SANGLE.

Un édredon, c'est doux.

L'ÉCRITOIRE.

Arétin, plein d'esprit,
Vit content; sous ses pieds il a quand il écrit
Un charmant tapis turc qui réchauffe sa prose.

LE TROU DE LA SERRURE.

J'estime une portière épaisse, et, verte ou rose,
Laissant voir, dans les plis du satin ouaté,
Un mandarin qui prend une tasse de thé.

UN PAPIER TIMBRÉ.

Verrès est riche et grand; devant lui nul ne bouge.

LE MIROIR FÊLÉ.

Sur un frac brodé d'or j'aime un beau cordon rouge.

L'ESCABEAU BOITEUX.

Quel bonheur de courir à la croix de Berny
Sur quelque ardent cheval plein d'un souffle infini,
Démon aux crins épars né des vents de l'Ukraine!

LA SEMELLE PERCÉE.

Quelle joie! en hiver, rouler au Cours-la-Reine,
Quand le soleil dissout les brouillards pluvieux,
Dans un landau, qui fait blêmir les envieux!

LE PLAFOND TROUÉ.

Et, tandis qu'au dehors siffle le vent féroce,
Contempler, à travers les glaces du carrosse,
Le ciel bleu, rayonnant d'une douce clarté!

LE CIEL BLEU.

Paix! Comptez-vous pour rien cette sérénité
De marcher le front haut, et de se dire : En somme,
Je mange du pain noir, mais je suis honnête homme!

17 novembre 1853.

VII

LE SOUTIEN DES EMPIRES

Puisque ce monde existe, il sied qu'on le tolère.
Sachons considérer les êtres sans colère.
Cet homme est le bourgeois du siècle où nous vivons.
Autrefois il vendait des suifs et des savons,
Maintenant il est riche ; il a prés, bois, vignobles.
Il déteste le peuple, il n'aime pas les nobles ;
Étant fils d'un portier, il trouve en ce temps-ci
Inutile qu'on soit fils des Montmorency.
Il est sévère. Il est vertueux. Il est membre,
Ayant de bons tapis sous les pieds en décembre,
Du grand parti de l'ordre et des honnêtes gens.

Il hait les amoureux et les intelligents;
Il fait un peu l'aumône, il fait un peu l'usure;
Il dit du progrès saint, de la liberté pure,
Du droit des nations : Je ne veux pas de ça!
Il a ce gros bon sens du cher Sancho Pança
Qui laisserait mourir à l'hôpital Cervantes;
Il admire Boileau, caresse les servantes,
Et crie, après avoir chiffonné Jeanneton,
A l'immoralité du roman feuilleton.
A la messe où sans faute il va chaque dimanche,
Il porte sous son bras Jésus doré sur tranche,
La crèche, le calvaire et le Dies illa.
— Non qu'entre nous je croie à ces bêtises-là,
Nous dit-il. — S'il y va, cela tient à sa gloire,
C'est que le peuple vil croira, le voyant croire,
C'est qu'il faut abrutir ces gens, car ils ont faim,
C'est qu'un bon Dieu quelconque est nécessaire enfin.
Là-dessus, rangez-vous, le suisse frappe, il entre,
Il étale au banc d'œuvre un majestueux ventre,
Fier de sentir qu'il prend dans sa dévotion,
Le peuple en laisse et Dieu sous sa protection.

VIII

ÉCRIT SUR LA PREMIÈRE PAGE

D'UN LIVRE DE JOSEPH DE MAISTRE

Cathédrale monstre! bâtie
Contre le droit et le devoir!
Plan incliné. La sacristie,
Glissante, devient l'abattoir.

Ici les cierges, là les torches.
Dans ce temple, à deux fins construit,

On juxtapose les deux porches
De la lumière et de la nuit.

Fausse lumière et nuit réelle.
L'ombre de Rome sur Paris.
Une aigle ayant au bout de l'aile
Des ongles de chauve-souris.

Une logique épouvantable
Invente, ô peuple sans vengeurs,
Un Reims étrange à double table
Où sont assis tes deux mangeurs.

Les deux noirs êtres qui te rongent,
Le magnifique et le hideux,
Boivent ton sang ensemble, et songent,
Avec leur prêtre à côté d'eux.

Double chapelle, et double apôtre.
Bonald en l'une, altier zéro,
Couronne le prince, et, dans l'autre,
De Maistre sacre le bourreau.

L'horreur à l'empire est mêlée,
On a sur le trône étalé

Une pourpre coagulée
Qui de l'échafaud a coulé.

Un homme règne, un homme fauche;
Soit. J'ai toujours cru qu'on verrait
Se marier de la main gauche
L'épée avec le couperet.

IX

SE LAISSER CALOMNIER

Quoi, frère, tu frémis parce qu'on te déchire!
Tu ne connais donc pas la force du sourire!
Quand tu te vois honni, hué, sifflé, raillé,
Par des faquins à l'âme obscure, au nom souillé,
Qui firent cent métiers et jouèrent cent rôles,
Tu prends trop de souci des choses que ces drôles
Disent de toi. Ton front s'assombrit; tu t'émeus
Des sottises d'un tas de cuistres venimeux.

Regarde-moi. — Je suis seul, debout, sur la scène,
On m'insulte, je ris de leur rage malsaine
Et je vais! car mon cœur dans cet âpre chemin
Sent aujourd'hui l'honneur et la gloire demain.

X

A UN HOMME FINI

Tu savais bien qu'un jour il faudrait choir enfin,
Mais tu n'imaginais ni Séjan, ni Rufin.
Tu te croyais de ceux que la haine publique
Frappe furtivement d'un coup de foudre oblique;
Tu t'étais figuré qu'on te renverserait
Sans te faire de mal, doucement, en secret,
Avec précaution, sans bruit, à la nuit close.
Et priant un ami de te dire la chose,
Ainsi qu'on pose à terre un vase précieux;

Tu t'étais fait d'avance, au loin, sous de beaux cieux,
Dans ton palais plus fier que la villa Farnèse,
Un lit voluptueux pour tomber à ton aise.
Point. C'est en plein midi que le peuple a tonné.
L'horizon était bleu, l'éclair l'a sillonné.
Le tonnerre, au grand jour, au milieu de la foule,
Est tombé sur ton front comme un plafond qui croule,
Et ceux qui t'ont vu mettre en poudre en un moment
Se sont épouvantés de cet écrasement.
Et les sages ont dit, te regardant par terre,
Que les temps sont mauvais, que le pouvoir s'altère
Quand un gueux, un gredin, un faquin, un maraud,
Fait pour ramper si bas, peut tomber de si haut.

XI

A *******

Je me disais : — Cet homme est-il un saltimbanque?
Ne faut-il pas le plaindre? Est-ce un sens qui lui manque?
Il ne comprend donc pas? Est-ce un aveugle-né?
Un bègue? un sourd? D'où vient que ce triste obstiné
Méconnaît tout génie et toute gloire, et rampe,
Tâchant d'éteindre l'astre et de souffler la lampe,
Et déchire, dénigre, insulte, blesse, nuit,
Et sur toute clarté va bavant de la nuit? —

Maintenant je t'ai vu de près, ô misérable;

J'ai vu ton œil, ton dos, ton échine, ton râble,
Ton crâne plat, ton ventre odieux; et du doigt
Asmodée a levé le plafond de ton toit;
Je t'ai vu te traîner, ivre et triste; et, farouche,
Arracher en jouant les ailes d'une mouche.
J'ai vu ton rire, hélas! je n'ai pas vu tes pleurs.
Je t'ai vu haïr l'aube, et marcher sur les fleurs,
Et sans cesse écraser la vie à ton passage;
Et battre les enfants, et cracher au visage
De cette fille à qui tu donnes quinze sous;
J'ai vu tes vêtements dans l'ordure dissous;
J'ai vu ton cœur sans Dieu, ta chambre sans cuvette;
Je t'ai vu t'irriter au chant d'une fauvette,
Toujours plisser le front, toujours crisper le poing;
Et j'ai compris pourquoi tu ne comprenais point.

XII

ANIMA VILIS

A force d'insulter les vaillants et les justes,
A force de flatter les trahisons augustes,
A force d'être abject et d'ajuster des tas
De sophismes hideux aux plus noirs attentats,
Cet homme espère atteindre aux grandeurs ; il s'essouffle
A passer scélérat, lui qui n'est que maroufle.
Ce pédagogue aspire au grade de coquin.

Ce rhéteur, ver de terre et de lettres, pasquin
Qui s'acharne sur nous et dont toujours nous rîmes,
Tâche d'être promu complice des grands crimes.
Il raillait l'art, et c'est tout simple en vérité,
La laideur est aveugle et sourde à la beauté.
Mais être un idiot ne peut plus lui suffire,
Il est jaloux du tigre à qui la peur dit : Sire!
Il veut être aussi lui sénateur des forêts;
Il veut avoir, ainsi que Montluc ou Verrès,
Sa caverne ou sa cage avec grilles et trappes
Dans la ménagerie énorme des satrapes.
Ah çà, tu perds ton temps et ta peine, grimaud!
Aliboron n'est pas aisément Béhémoth;
Le burlesque n'est pas facilement sinistre;
Fusses-tu meurtrier, tu demeurerais cuistre.
Quand ces êtres sanglants qu'il te plaît d'envier,
Mammons que hait Tacite et qu'admire Cuvier,
Sont là, brigands et dieux, on n'entre pas d'emblée
Dans leur épouvantable et royale assemblée.
Devenir historique, impossible pour toi!
Sortir du mépris simple et compter dans l'effroi,
Toi, jamais! ton front bas exclut ce noir panache.
Ton sort est d'être, jeune, inepte; et, vieux, ganache.
Vers l'avancement vrai tu n'as point fait un pas;
Tu te gonfles, crapaud, mais tu n'augmentes pas;
Si Myrmidon croissait, ce serait du désordre;
Tu parviens à ramper sans parvenir à mordre.
La nature n'a pas de force à dépenser
Pour te faire grandir et te faire pousser.
Quoi donc! n'est-elle point l'impassible nature?

Parce que des têtards, nourris de pourriture,
Souhaitent devenir dragons et caïmans,
Elle consentirait à ces grossissements!
Le ver serait boa! l'huître deviendrait l'hydre!
Locuste empoisonnait le vin, et non le cidre;
L'enfer fit Arétin terrible, et non Brusquet.
Un avorton ne peut qu'avorter. Le roquet
S'efforce d'être loup, mais il s'arrête en route.
Le ciel mystérieux fait des guépards sans doute,
De fiers lions bandits, pires que les démons,
Des éléphants, des ours; mais il livre les monts,
Les antres et les bois à leur majesté morne,
Mais il lui faut l'espace et les sables sans borne
Et l'immense désert pour les démuseler!
Le chat qui veut rugir ne peut que miauler;
En vain il copierait le grand jaguar lyrique
Errant sur la falaise au bord des mers d'Afrique,
Et la panthère horrible, et le lynx moucheté;
Dieu ne fait pas monter jusqu'à la dignité
De crime, de furie et de scélératesse
Cette méchanceté faite de petitesse.
Les montagnes, pignons et murs de granit noir
D'où tombent les torrents affreux, riraient de voir
Ce preneur de souris rôder sur leur gouttière.
Un nain ne devient pas géant au vestiaire.
Pour être un dangereux et puissant animal,
Il faut qu'un grand rayon tombe sur vous; le mal
N'arrive pas toujours à sa hideuse gloire.
Dieu tolère, c'est vrai, la création noire,
Mais d'aussi plats que toi ne sont pas exaucés.

Tu ne parviendras pas, drôle, à t'enfler assez
Pour être un python vaste et sombre au fond des fanges;
Tu n'égaleras point ces reptiles étranges
Dont l'œil aux soupiraux de l'enfer est pareil.
Tu demeureras laid, faible et mou. Le soleil
Dédaigne le lézard, candidat crocodile.

Sois un cœur monstrueux, mais reste une âme vile.

XIII

LITTÉRATURE

Donc, vieux passé plaintif, toujours tu reviendras
Nous criant : — Pourquoi donc est-on si loin? Ingrats!
Qu'êtes-vous devenus? Dites, avec l'abîme
Quel pacte avez-vous fait? quel attentat? quel crime? —
Nous questionnant, sombre et de rage écumant,
Furieux.

Nous avons marché, tout bonnement.
Qui marche t'assassine, ô bon vieux passé blême.
Mais que veux-tu? je suis de mon siècle, et je l'aime!

Je te l'ai déjà dit. Non, ce n'est plus du tout
L'époque où la nature était de mauvais goût,
Où Bouhours, vieux jésuite, et Le Batteux, vieux cancre,
Lunette au nez et plume au poing, barbouillaient d'encre
Le cygne au bec doré, le bois vert, le ciel bleu;
Où l'homme corrigeait le manuscrit de Dieu.
Non, ce n'est plus le temps où Lenôtre à Versaille
Raturait le buisson, la ronce, la broussaille;
Siècle où l'on ne voyait dans les champs éperdus
Que des hommes poudrés sous des arbres tondus.
Tout est en liberté maintenant. Sur la nuque
L'arbre a plus de cheveux, l'homme a moins de perruque.
La vieille idée est morte avec le vieux cerveau.
La révolution est un monde nouveau.
Notre oreille en changeant a changé la musique.
Lorsque Fernand Cortez arriva du Mexique,
Il revint la main pleine, et, du jeune univers,
Il rapporta de l'or; nous rapportons des vers.
Nous rapportons des chants mystérieux. Nous sommes
D'autres yeux, d'autres fronts, d'autres cœurs, d'autres hommes.
Braves pédants, calmez votre bon vieux courroux.
Nous arrachons de l'âme humaine les verrous.
Tous frères, et mêlés dans les monts, dans les plaines,
Nous laissons librement s'en aller nos haleines,
A travers les grands bois et les bleus firmaments.
Nous avons démoli les vieux compartiments.

•

Non, nous ne sommes plus ni paysan, ni noble,
Ni lourdaud dans son pré, ni rustre en son vignoble,

Ni baron dans sa tour, ni reître à ses canons;
Nous brisons cette écorce, et nous redevenons
L'homme; l'homme enfin hors des temps crépusculaires;
L'homme égal à lui-même en tous ses exemplaires;
Ni tyran, ni forçat, ni maître, ni valet;
L'humanité se montre enfin telle qu'elle est,
Chaque matin plus libre et chaque soir plus sage;
Et le vieux masque usé laisse voir le visage.

Avec Ézéchiel nous mêlons Spinosa.
La nature nous prend, la nature nous a;
Dans son antre profond, douce, elle nous attire;
Elle en chasse pour nous son antique satyre,
Et nous y montre un sphinx nouveau qui dit : Pensez.
Pour nous les petits cris au fond des nids poussés,
Sont augustes; pour nous toutes les monarchies
Que vous saluez, vous, de vos têtes blanchies,
Tous les fauteuils royaux aux dossiers empourprés,
Sont peu de chose auprès d'un liseron des prés.
Régner! cela vaut-il rêver sous un vieux aulne?
Nous regardons passer Charles-Quint sur son trône,
Jules deux sous son dais, César dans les clairons,
Et nous avons pitié lorsque nous comparons
A l'aurore des cieux cette fausse dorure.
Lorsque nous contemplons, par une déchirure
Des nuages, l'oiseau volant dans sa fierté,
Nous sentons frissonner notre aile, ô liberté!
En fait d'or, à la cour nous préférons la gerbe.
La nature est pour nous l'unique et sacré verbe,

Et notre art poétique ignore Despréaux.
Nos rois très excellents, très puissants et très hauts,
C'est le roc dans les flots, c'est dans les bois le chêne.
Mai, qui brise l'hiver, c'est-à-dire la chaîne,
Nous plaît. Le vrai nous tient. Je suis parfois tenté
De dire au mont Blanc : — Sire! et : — Votre majesté
A la vierge qui passe et porte, agreste et belle,
Sa cruche sur son front et Dieu dans sa prunelle.
Pour nous, songeurs, bandits, romantiques, démons,
Bonnets rouges, les flots grondants, l'aigle, les monts,
La bise, quand le soir ouvre son noir portique,
La tempête effarant l'onde apocalyptique,
Dépassent en musique, en mystère, en effroi,
Les quatre violons de la chambre du roi.

Chaque siècle, il s'y faut résigner, suit sa route.
Les hommes d'autrefois ont été grands sans doute;
Nous ne nous tournons plus vers les mêmes clartés.
Jadis, frisure au front, ayant à ses côtés
Un tas d'abbés sans bure et de femmes sans guimpes,
Parmi des princes dieux, sous des plafonds olympes,
Prêt dans son justaucorps à poser pour Audran,
La dentelle au cou, grave, et l'œil sur un cadran,
Dans le salon de Mars ou dans la galerie
D'Apollon, submergé dans la grand'seigneurie,
Dans le flot des Rohan, des Sourdis, des Elbeuf,
Et des fiers habits d'or roulant vers l'Œil-de-bœuf,
Le poëte, fût-il Corneille, ou toi, Molière,
— Tandis qu'en la chapelle ou bien dans la volière,

Les chanteurs accordaient le théorbe et le luth,
Et que Lulli tremblant s'écriait : gare à l'ut! —
Attendait qu'au milieu de la claire fanfare
Et des fronts inclinés apparût, comme un phare,
Le page, aux tonnelets de brocart d'argent fin,
Qui portait le bougeoir de monsieur le dauphin.
Aujourd'hui, pour Versaille et pour salon d'Hercule
Ayant l'ombre et l'airain du rouge crépuscule,
Fauve, et peu coudoyé de Guiche ou de Brissac,
La face au vent, les poings dans un paletot sac,
Seul, dans l'immensité que l'ouragan secoue,
Il écoute le bruit que fait la sombre proue
De la terre, et, pensif, sur le blême horizon,
A l'heure où, dans l'orchestre inquiet du buisson,
De l'arbre et de la source, un frémissement passe,
Où le chêne chuchote et prend sa contrebasse,
L'eau sa flûte et le vent son stradivarius,
Il regarde monter l'effrayant Sirius.

Pour la muse en paniers, par Dorat réchauffée,
C'est un orang-outang ; pour les bois, c'est Orphée.
La nature lui dit : mon fils. Ce malotru,
O grand siècle! écrit mieux qu'Ablancourt et Patru.
Est-il féroce? Non. Ce troglodyte affable
A l'ormeau du chemin fait réciter sa fable ;
Il dit au doux chevreau : Bien bêlé, mon enfant.
Quand la fleur, le matin, de perles se coiffant,
Se mire aux flots, coquette et mijaurée exquise,
Il passe et dit : Bonjour, madame la marquise.

Et puis il souffre, il pleure, il est homme; le sort
En rayons douloureux de son front triste sort.
Car, ici-bas, si fort qu'on soit, si peu qu'on vaille,
Tous, qui que nous soyons, le destin nous travaille
Pour orner dans l'azur la tiare de Dieu.
Le même bras nous fait passer au même feu;
Et, sur l'humanité qu'il use de sa lime,
Essayant tous les cœurs à sa meule sublime,
Scrutant tous les défauts de l'homme transparent,
Sombre ouvrier du ciel, noir orfévre, tirant
Du sage une étincelle et du juste une flamme,
Se penche le malheur, lapidaire de l'âme.

Oui, tel est le poëte aujourd'hui. Grands, petits,
Tous dans Pan effaré nous sommes engloutis.
Et ces secrets surpris, ces splendeurs contemplées,
Ces pages de la nuit et du jour épelées,
Ce qu'affirme Newton, ce qu'aperçoit Mesmer,
La grande liberté des souffles sur la mer,
La forêt qui craint Dieu dans l'ombre et qui le nomme,
Les eaux, les fleurs, les champs font naître en nous un homme
Mystérieux, semblable aux profondeurs qu'il voit.
La nature aux songeurs montre les cieux du doigt.
Le cèdre au torse énorme, athlète des tempêtes,
Sur le fauve Liban conseillait les prophètes,
Et ce fut son exemple austère qui poussa
Nahum contre Ninive, Amos contre Gaza.
Les sphères en roulant nous jettent la justice.
Oui, l'âme monte au bien comme l'astre au solstice;

Et le monde équilibre a fait l'homme devoir.
Quand l'homme voit mal Dieu, l'aube le fait mieux voir.
La nuit, quand Aquilon sonne de la trompette,
Ce qu'il dit, notre cœur frémissant le répète.
Nous vivons libres, fiers, tressaillants, prosternés,
Eblouis du grand Dieu formidable; et, tournés
Vers tous les idéals et vers tous les possibles,
Nous cueillons dans l'azur les roses invisibles.
L'ombre est notre palais. Nous sommes commensaux
De l'abeille, du jonc nourri par les ruisseaux,
Du papillon qui boit dans la fleur arrosée.
Nos âmes aux oiseaux disputent la rosée.
Laissant le passé mort dans les siècles défunts,
Nous vivons de rayons, de soupirs, de parfums,
Et nous nous abreuvons de l'immense ambroisie
Qu'Homère appelle amour et Platon poésie.
Sous les branchages noirs du destin nous errons,
Purs et graves, avec les souffles sur nos fronts.
Notre adoration, notre autel, notre Louvre,
C'est la vertu qui saigne ou le matin qui s'ouvre;
Les grands levers auxquels nous ne manquons jamais,
C'est Vénus des monts noirs blanchissant les sommets;
C'est le lys fleurissant, chaste, charmant, sévère;
C'est Jésus se dressant, pâle, sur le Calvaire.

22 novembre 1854.

XIV

A UN ÉCRIVAIN

Prends garde à Marchangy. La prose poétique
Est une ornière où geint le vieux Pégase étique.
Tout autant que le vers, certes, la prose a droit
A la juste cadence, au rhythme divin ; soit ;
Pourvu que, sans singer le mètre, la cadence
S'y cache et que le rhythme austère s'y condense.
La prose en vain essaie un essor assommant.
Le vers s'envole au ciel tout naturellement ;
Il monte ; il est le vers ; je ne sais quoi de frêle
Et d'éternel, qui chante et plane et bat de l'aile ;

Il se mêle, farouche et l'éclair dans les yeux,
A toutes ces lueurs du ciel mystérieux
Que l'aube frissonnante emporte dans ses voiles.
Quand même on la ferait danser jusqu'aux étoiles,
La prose, c'est toujours le sermo pedestris.
Tu crois être Ariel et tu n'es que Vestris.

XV

LE MONT-AUX-PENDUS

(JERSEY)

Ils me disent : Hier deux bricks se sont perdus
La nuit sur des bas-fonds près du Mont-aux-Pendus.
Et moi, levant le doigt vers la funèbre cime,
Je leur dis : Vous venez tuer devant l'abîme.
Pourquoi voulez-vous donc qu'il soit meilleur que vous ?
Les flots sont insensés, mais les hommes sont fous.

Vous donnez le mauvais exemple aux mers sauvages ;
Vous leur montrez la mort debout sur vos rivages ;
Vous mettez un gibet sur la falaise ; alors
Ne vous étonnez point d'avoir, près de vos ports,
Épiant vos départs comme vos arrivées,
Des roches sans pitié que l'homme a dépravées.

XVI

LE BOUT DE L'OREILLE

J'ai ri d'abord.

J'étais dans mon champ plein de roses.
J'errais. Ame attentive au clair-obscur des choses,
Je vois au fond de tout luire un vague flambeau.
C'était le matin, l'heure où le bois se fait beau,
Où la nature semble une immense prunelle
Éblouie, ayant Dieu presque visible en elle.

Pour faire fête à l'aube, au bord des flots dormants,
Les ronces se couvraient d'un tas de diamants;
Les brins d'herbe coquets mettaient toutes leurs perles;
La mer chantait; les geais causaient avec les merles;
Les papillons volaient du cytise au myrtil.
Entre un ami. — Bonjour. Savez-vous? me dit-il,
On vient de vous brûler sur la place publique.
— Où ça? — Dans un pays honnête et catholique.
— Je le suppose. — Peste! ils vous ont pris vivant
Dans un livre où l'on voit le bagne et le couvent,
Vous ont brûlé, vous diable et juif, avec esclandre,
Ensuite ils ont au vent fait jeter votre cendre.
— Il serait peu décent qu'il en fût autrement.
Mais quand ça? — L'autre jour. En Espagne. — Vraiment.
— Ils ont fait cuire au bout de leur grande pincette
Myriel, Jean Valjean, Marius et Cosette,
Vos Misérables, vous, toute votre âme, enfin.
Vous êtes un de ceux dont Escobar a faim.
Vous voilà quelque peu grillé comme Voltaire.
— Donc j'ai chaud en Espagne et froid en Angleterre.
Tel est mon sort. — La chose est dans tous les journaux.
Ah! si vous n'étiez pas chez ces bons huguenots!
L'ennui, c'est qu'on ne peut jusqu'ici vous poursuivre.
Ne pouvant rôtir l'homme, on a flambé le livre.
— C'est le moins. — Vous voyez d'ici tous les détails.
De gros bonshommes noirs devant de grands portails,
Un feu, de quoi brûler une bibliothèque.
— Un évêque m'a fait cet honneur! — Un évêque?
Morbleu! pour vous damner ils se sont assemblés,
Et ce n'est pas un seul, c'est tous. — Vous me comblez. —

Et nous rions.

Et puis je rentre, et je médite.
Ils en sont là.

Du temps de Vénus Aphrodite,
Parfois, seule, écoutant on ne sait quelles voix,
La déesse errait nue et blanche au fond des bois;
Elle marchait tranquille, et sa beauté sans voiles,
Ses cheveux faits d'écume et ses yeux faits d'étoiles,
Étaient dans la forêt comme une vision;
Cependant, retenant leur respiration,
Voyant au loin passer cette clarté, les faunes
S'approchaient; l'œgipan, le satyre aux yeux jaunes,
Se glissaient en arrière ivres d'un vil désir,
Et brusquement tendaient le bras pour la saisir,
Et le bois frissonnait, et la surnaturelle,
Pâle, se retournait sentant leur main sur elle.
Ainsi, dans notre siècle aux mirages trompeurs,
La conscience humaine a d'étranges stupeurs;
Lumineuse, elle marche en notre crépuscule
Et tout à coup, devant le faune, elle recule.
Tartuffe est là, nouveau satan d'un autre éden.
Nous constatons dans l'ombre, à chaque instant, soudain,
Le vague allongement de quelque griffe infâme
Et l'essai ténébreux de nous prendre notre âme.
L'esprit humain se sent tâté par un bourreau.
Mais doucement. On jette au noir quemadero

Ce qu'on peut, mais plus tard on fera mieux peut-être,
Et votre meurtrier est timide ; il est prêtre.
Il vous demanderait presque permission.
Il allume un brasier, fait sa procession,
Met des bûches au feu, du bitume au cilice,
Soit ; mais si gentiment qu'après votre supplice,
Vous riez.

Grillandus n'est plus que Loyola.
Vous lui dites : Ma foi, c'est drôle. Touchez là.

Eh bien, riez. C'est bon. Attendez, imbéciles!
Lui qui porte en ses yeux l'âme des noirs Basiles,
Il rit de vous voir rire. Il est Vichnou, Mithra,
Teutatès, et ce feu pour rire grandira.
Ah! vous criez. — Bravo, ta rage est ma servante.
Brûle mes livres. Bien, très bien. Pousse à la vente! —
Et lui songe. Il se dit : — La chose a réussi.
Quand le livre est brûlé, l'écrivain est roussi.
La suite à demain. — Vous, vous raillez. Il partage
Votre joie, avec l'air d'un prêtre de Carthage.
Il dit : Leur cécité toujours me protégea.
Sa mâchoire, qui rit encor, vous mord déjà.
N'est-ce pas? ce brûleur avec bonté nous traite,
Et son autodafé n'est qu'une chaufferette!
Ah! les vrais tourbillons de flamme auront leur tour.
En elle, comme un œuf contient le grand vautour,
La petite étincelle a l'incendie énorme.

Attendez seulement que la France s'endorme,
Et vous verrez.

Peut-on calculer le chemin
Que ferait pas à pas, hier, aujourd'hui, demain,
L'effroyable tortue avec ses pieds fossiles?
Qui sait? bientôt peut-être on aura des conciles!
On entendra, qui sait? un homme dire à Dieu :
— L'infaillible, c'est moi. Place! recule un peu. —
Quoi! recommence-t-on? Ciel! serait-il possible
Que l'homme redevînt pâture, proie et cible!
Et qu'on revît les temps difformes! qu'on revît
Le double joug qui tue autant qu'il asservit!
Qu'on revît se dresser sur le globe, vil bouge,
Près du sceptre d'airain la houlette en fer rouge!
Nos pères l'ont subi, ce double pouvoir-là!
Nuit! mort! Melchisedech compliqué d'Attila!
Ils ont vu sur leurs fronts, eux parias sans nombre,
Le côte à côte affreux des deux spectres dans l'ombre;
Ils entendaient leur foudre au fond du firmament,
Moins effrayante encor que leur chuchotement.
— Prends les peuples, César. — Toi, Pierre, prends les âmes.
— Prends la pourpre, César. — Mais toi, qu'as-tu? — Les flammes.
— Et puis? — Cela suffit. — Régnons.

Ages hideux!
L'homme blanc, l'homme sombre. Ils sont un. Ils sont deux.
Là le guerrier, ici le pontife; et leurs suites,

Confesseurs, massacreurs, tueurs, bourreaux, jésuites!
O deuil! sur les bûchers et les sanbenitos
Rome a, quatre cents ans, braillé son vil pathos,
Jetant sur l'univers terrifié qui souffre
D'une main l'eau bénite et de l'autre le soufre.
Tous ces prêtres portaient l'affreux masque aux trous noirs;
Leurs mitres ressemblaient dans l'ombre aux éteignoirs;
Ils ont été la Nuit dans l'obscur moyen âge;
Ils sont tout prêts à faire encor ce personnage,
Et jusqu'en notre siècle, à cette heure engourdi,
On les verrait, avec leur torche en plein midi,
Avec leur crosse, avec leurs bedeaux populace,
Reparaître et rentrer, s'ils trouvaient de la place
Pour passer, ô Voltaire, entre Jean-Jacque et toi!

Non, non, non! Reculez, faux pouvoir, fausse foi!
Oh! la Rome des frocs! oh! l'Espagne des moines!
Disparaissez! Prêcheurs captant les patrimoines!
Bonnets carrés! camails! capuchons! clercs! abbés!
Tas d'horribles fronts bas, tonsurés ou nimbés!
O mornes visions du tison et du glaive!
Exécrable passé qui toujours se relève
Et sur l'humanité se dresse menaçant!
Saulx-Tavanne, écumant une écume de sang,
Criant : Égorgez tout! Dieu fera le triage!
La juive de seize ans brûlée au mariage
De Charles deux avec Louise d'Orléans
Et dans l'autodafé plein de brasiers béants
Offerte aux fiancés comme un cierge de noce;

Campanella brisé par l'église féroce ;
Jordan Bruno lié sous un ruisseau de poix,
Qui ronge par sa flamme et creuse par son poids ;
D'Albe qui dans l'horreur des bûchers se promène
Séchant sa main sanglante à cette braise humaine ;
Galilée abaissant ses genoux repentants ;
La place d'Abbeville où Labarre à vingt ans,
Pour avoir chansonné toute cette canaille,
Eut la langue arrachée avec une tenaille,
Et hurla dans le feu, tordant ses noirs moignons ;
Le marché de Rouen dont les sombres pignons
Ont le rouge reflet de ton supplice, ô Jeanne !
Hus brûlé par Martin, l'aigle tué par l'âne ;
Farnèse et Charles-Quint, Grégoire et Sigismond,
Toujours ensemble assis comme au sommet d'un mont,
A leurs pieds toute l'âme humaine épouvantée
Sous cet effrayant Dieu qui fait le monde athée ;
Ce passé m'apparut ! Vous me faites horreur,
Croulez, toi monstre pape, et toi, monstre empereur !

XVII

L'ÉCHAFAUD

— Œil pour œil! Dent pour dent! Tête pour tête! A mort!
Justice! L'échafaud vaut mieux que le remord.
Talion! talion!

— Silence aux cris sauvages!
Non! assez de malheur, de meurtre et de ravages!
Assez d'égorgements! assez de deuil! assez
De fantômes sans tête et d'affreux trépassés!
Assez de visions funèbres dans la brume!
Assez de doigts hideux, montrant le sang qui fume,

Noirs, et comptant les trous des linceuls dans la nuit!
Pas de suppliciés dont le cri nous poursuit!
Pas de spectres jetant leur ombre sur nos têtes!
Nous sommes ruisselants de toutes les tempêtes;
Il n'est plus qu'un devoir et qu'une vérité,
C'est, après tant d'angoisse et de calamité,
Homme, d'ouvrir son cœur, oiseau, d'ouvrir son aile
Vers ce ciel que remplit la grande âme éternelle!
Le peuple, que les rois broyaient sous leurs talons,
Est la pierre promise au temple, et nous voulons
Que la pierre bâtisse et non qu'elle lapide!
Pas de sang! pas de mort! C'est un reflux stupide
Que la férocité sur la férocité.
Un pilier d'échafaud soutient mal la cité.
Tu veux faire mourir! Moi je veux faire naître!
Je mure le sépulcre et j'ouvre la fenêtre.
Dieu n'a pas fait le sang, à l'amour réservé,
Pour qu'on le donne à boire aux fentes du pavé.
S'agit-il d'égorger? Peuples, il s'agit d'être.
Quoi! tu veux te venger, passant? de qui? du maître?
Si tu ne vaux pas mieux, que viens-tu faire ici?

Tout mystère où l'on jette un meurtre est obscurci;
L'énigme ensanglantée est plus âpre à résoudre;
L'ombre s'ouvre terrible après le coup de foudre;
Tuer n'est pas créer, et l'on se tromperait
Si l'on croyait que tout finit au couperet;
C'est là qu'inattendue, impénétrable, immense,
Pleine d'éclairs subits, la question commence;

C'est du bien et du mal; mais le mal est plus grand.
Satan rit à travers l'échafaud transparent.
Le bourreau, quel qu'il soit, a le pied dans l'abîme;
Quoi qu'elle fasse, hélas! la hache fait un crime;
Une lugubre nuit fume sur ce tranchant;
Quand il vient de tuer, comme, en s'en approchant,
On frémit de le voir tout ruisselant, et comme
On sent qu'il a frappé dans l'ombre plus qu'un homme!
Sitôt qu'a disparu le coupable immolé,
Hors du panier tragique où la tête a roulé,
Le principe innocent, divin, inviolable,
Avec son regard d'astre à l'aurore semblable,
Se dresse, spectre auguste, un cercle rouge au cou.

L'homme est impitoyable, hélas, sans savoir où.
Comment ne voit-il pas qu'il vit dans un problème,
Que l'homme est solidaire avec ses monstres même,
Et qu'il ne peut tuer autre chose qu'Abel!
Lorsqu'une tête tombe, on sent trembler le ciel.
Décapitez Néron, cette hyène insensée,
La vie universelle est dans Néron blessée;
Faites monter Tibère à l'échafaud demain,
Tibère saignera le sang du genre humain.
Nous sommes tous mêlés à ce que fait la Grève;
Quand un homme, en public, nous voyant comme un rêve,
Meurt, implorant en vain nos lâches abandons,
Ce meurtre est notre meurtre et nous en répondons;
C'est avec un morceau de notre insouciance,
C'est avec un haillon de notre conscience,

Avec notre âme à tous, que l'exécuteur las
Essuie en s'en allant son hideux coutelas.

L'homme peut oublier; les choses importunes
S'effacent dans l'éclat ondoyant des fortunes;
Le passé, l'avenir, se voilent par moments;
Les festins, les flambeaux, les feux, les diamants,
L'illumination triomphale des fêtes,
Peuvent éclipser l'ombre énorme des prophètes;
Autour des grands bassins, au bord des claires eaux,
Les enfants radieux peuvent aux cris d'oiseaux
Mêler le bruit confus de leurs lèvres fleuries,
Et, dans le Luxembourg ou dans les Tuileries,
Devant les vieux héros de marbre aux poings crispés,
Danser, rire et chanter : les lauriers sont coupés!
La Courtille au front bas peut noyer dans les verres
Le souvenir des jours illustres et sévères;
La valse peut ravir, éblouir, enivrer
Des femmes de satin, heureuses de livrer
Le plus de nudité possible aux yeux de flamme;
L'hymen peut murmurer son chaste épithalame;
Le bal masqué, lascif, paré, bruyant, charmant,
Peut allumer sa torche et bondir follement,
Goule au linceul joyeux, larve en fleurs, spectre rose;
Mais, quel que soit le temps, quelle que soit la cause,
C'est toujours une nuit funeste au peuple entier
Que celle où, conduisant un prêtre, un guichetier
Fouille au trousseau de clefs qui pend à sa ceinture
Pour aller, sur le lit de fièvre et de torture,

Réveiller avant l'heure un pauvre homme endormi,
Tandis que, sur la Grève, entrevus à demi,
Sous les coups de marteau qui font fuir la chouette,
D'effrayants madriers dressent leur silhouette,
Rougis par la lanterne horrible du bourreau!

Le vieux glaive du juge a la nuit pour fourreau.
Le tribunal ne peut de ce fourreau livide
Tirer que la douleur, l'anxiété, le vide,
Le néant, le remords, l'ignorance et l'effroi,
Qu'il frappe au nom du peuple ou venge au nom du roi.

Justice! dites-vous. — Qu'appelez-vous justice?
Qu'on s'entr'aide, qu'on soit des frères, qu'on vêtisse
Ceux qui sont nus, qu'on donne à tous le pain sacré,
Qu'on brise l'affreux bagne où le pauvre est muré,
Mais qu'on ne touche point à la balance sombre!
Le sépulcre où, pensif, l'homme naufrage et sombre,
Au delà d'aujourd'hui, de demain, des saisons,
Des jours, du flamboiement de nos vains horizons,
Et des chimères, proie et fruit de notre étude,
A son ciel plein d'aurore et fait de certitude;
La justice en est l'astre immuable et lointain.
Notre justice à nous, comme notre destin,
Est tâtonnement, trouble, erreur, nuage, doute;
Martyr, je m'applaudis; juge, je me redoute;
L'infaillible, est-ce moi, dis? est-ce toi? réponds.
Vous criez : — Nos douleurs sont notre droit. Frappons.

Nous sommes trop en butte au sort qui nous accable,
Nous sommes trop frappés d'un mal inexplicable,
Nous avons trop de deuils, trop de jougs, trop d'hivers,
Nous sommes trop souffrants, dans nos destins divers,
Tous, les grands, les petits, les obscurs, les célèbres,
Pour ne pas condamner quelqu'un dans nos ténèbres. —
Puisque vous ne voyez rien de clair dans le sort,
Ne vous hâtez pas trop d'en conclure la mort,
Fût-ce la mort d'un roi, d'un maître et d'un despote;
Dans la brume insondable où tout saigne et sanglote,
Ne vous hâtez pas trop de prendre vos malheurs,
Vos jours sans feu, vos jours sans pain, vos cris, vos pleurs,
Et ce deuil qui sur vous et votre race tombe,
Pour les faire servir à construire une tombe.
Quel pas aurez-vous fait pour avoir ajouté
A votre obscur destin, ombre et fatalité,
Cette autre obscurité que vous nommez justice?
Faire de l'échafaud, menaçante bâtisse,
Un autel à bénir le progrès nouveau-né,
O vivants, c'est démence; et qu'aurez-vous gagné
Quand, d'un culte de mort lamentables ministres,
Vous aurez marié ces infirmes sinistres,
La justice boiteuse et l'aveugle anankè?

Le glaive toujours cherche un but toujours manqué;
La palme, cette flamme aux fleurs étincelantes
Faite d'azur, frémit devant des mains sanglantes,
Et recule et s'enfuit, sensitive des cieux!
La colère assouvie a le front soucieux.

Quant à moi, tu le sais, nuit calme où je respire,
J'aurais là, sous mes pieds, mon ennemi, le pire,
Caïn juge, Judas pontife, Satan roi,
Que j'ouvrirais ma porte et dirais: Sauve-toi!

Non, l'élargissement des mornes cimetières
N'est pas le but. Marchons, reculons les frontières
De la vie! O mon siècle, allons toujours plus haut!
Grandissons!

Qu'est-ce donc qu'il nous veut, l'échafaud,
Cette charpente spectre accoutumée aux foules,
Cet îlot noir qu'assiége et que bat de ses houles
La multitude aux flots inquiets et mouvants,
Ce sépulcre qui vient attaquer les vivants,
Et qui, sur les palais ainsi que sur les bouges,
Surgit, levant un glaive au bout de ses bras rouges?
Mystère qui se livre aux carrefours, morceau
De la tombe qui vient tremper dans le ruisseau,
Bravant le jour, le bruit, les cris, bière effrontée
Qui, féroce, cynique et lâche, semble athée!
O spectacle exécré dans les plus repoussants,
Une mort qui se fait coudoyer aux passants,
Qui permet qu'un crieur hors de l'ombre la tire!
Une mort qui n'a pas l'épouvante du rire,
Dévoilant l'escalier qui dans la nuit descend,
Disant: voyez! marchant dans la rue, et laissant
La boue éclabousser son linceul semé d'astres;

Qui, sur un tréteau, montre entre deux vils pilastres
Son horreur, son front noir, son œil de basilic;
Qui consent à venir travailler en public,
Et qui, prostituée, accepte sur les places,
La familiarité des fauves populaces!

*

O vivant du tombeau, vivant de l'infini,
Jéhovah! Dieu, clarté, rayon jamais terni,
Pour faire de la mort, de la nuit, des ténèbres,
Ils ont mis ton triangle entre deux pieux funèbres;
Et leur foule, qui voit resplendir ta lueur,
Ne sent pas à son front poindre une âpre sueur,
Et l'horreur n'étreint pas ce noir peuple unanime,
Quand ils font, pour punir ce qu'ils ont nommé crime,
Au nom de ce qu'ils ont appelé vérité,
Sur la vie, ô terreur, tomber l'éternité!

XVIII

JOLIES FEMMES

— SONNET POUR ALBUM —

On leur fait des sonnets, passables quelquefois;
On baise cette main qu'elles daignent vous tendre;
On les suit à l'église, on les admire au bois;
On redevient Damis, on redevient Clitandre;

Le bal est leur triomphe, et l'on brigue leur choix;
On danse, on rit, on cause, et vous pouvez entendre,
Tout en valsant, parmi les luths et les hautbois,
Ces belles gazouiller de leur voix la plus tendre :

— La force est tout; la guerre est sainte; l'échafaud
Est bon; il ne faut pas trop de lumière; il faut
Bâtir plus de prisons et bâtir moins d'écoles;

Si Paris bouge, il faut des canons plein les forts. —
Et ces colombes-là vous disent des paroles
A faire remuer d'horreur les os des morts.

Juillet 1876.

XIX

Cent mille hommes, criblés d'obus et de mitraille,
Cent mille hommes, couchés sur un champ de bataille,
Tombés pour leur pays par leur mort agrandi,
Comme on tombe à Fleurus, comme on tombe à Lodi,
Cent mille ardents soldats, héros et non victimes,
Morts dans un tourbillon d'événements sublimes,
D'où prend son vol la fière et blanche Liberté,
Sont un malheur moins grand pour la société,
Sont pour l'humanité, qui sur le vrai se fonde,
Une calamité moins haute et moins profonde,

Un coup moins lamentable et moins infortuné
Qu'un innocent, un seul innocent, condamné,
Dont le sang, ruisselant sous un infâme glaive,
Fume entre les pavés de la place de Grève,
Qu'un juste assassiné dans la forêt des lois,
Et dont l'âme a le droit d'aller dire à Dieu : Vois!

XX

La hache? Non. Jamais. Je n'en veux pour personne.
Pas même pour ce czar devant qui je frissonne,
Pas même pour ce monstre à lui-même fatal.
Qui supprime Tyburn abolit White-Hall;
Et quand la mort, ouvrant son désastreux registre,
Me dit: — Que jettes-tu dans ce panier sinistre?
Ou la tête du peuple, ou la tête du roi? —
Je dis: — Ni celle-ci, ni celle-là. — Ma loi,
C'est la vie; et ma joie, ô Dieu, c'est l'aube pure.

Je ne suis pas de ceux qui font la pourriture ;
Je ne suis pas de ceux qui donnent à manger
Au sépulcre, où l'on voit ramper et s'allonger
L'affreux sarcopte éclos du miasme délétère ;
Je ne suis pas de ceux vers qui les vers de terre,
Béants, tournent leur tête aveugle dans la nuit.

Tout supplice est un fait contre la loi, traduit,
Pour l'éducation des foules indécises,
Devant l'esprit humain, suprême cour d'assises,
Saint prétoire, infaillible et grave tribunal
Où Beccaria juge aidé de Juvénal.
Le penseur n'absout point les grands forfaits lyriques
Que l'histoire engloutit sous ses panégyriques ;
Il excuse parfois, il n'approuve jamais.
Il veut de l'aube, et non du sang, sur les sommets.
Peuple ou roi, quel que soit le tueur, il le blâme.
Pour lui l'assassinat, même illustre, est infâme ;
Tout temple est sombre avec une morgue au milieu.
Quand le sang coule, il dit : malheur ! admirant peu
Le resplendissement magnifique du glaive ;
Il n'a pas, quand le cri des victimes s'élève,
Pour éblouissement la grandeur du bourreau ;
Pour lui, Saint-Just poussant Danton au tombereau,
Louis quatorze affreux, penché sur les Cévennes,
Implacable, saignant la France aux quatre veines,
Titus livrant Sion massacrée aux vautours,
Quoi qu'on puisse alléguer et dire, c'est toujours
Le même crime errant dans la même nuit noire ;

Si grand que soit l'éclat, quelle que soit la gloire,
C'est toujours à ses yeux le meurtre, et, plein d'ennui,
Partout, il le condamne ; et tout ce qu'il sait, lui,
C'est qu'on ne lui fait pas accepter des décombres,
Des désastres, des morts, des écrasements sombres,
Même en posant dessus la patte d'un lion.

Non, jamais de vengeance et pas de talion.
Quoi ! le cipaye irait jetant au feu des femmes
Et tordant des enfants tout vivants dans les flammes;
Quoi ! l'irlandais bigot, à travers le brouillard,
Surgirait, la massue au poing; quoi, le lollard
Joindrait le fer qui frappe à la main qui mendie ;
Quoi ! le hubin boirait du sang ; quoi ! l'incendie
Éclairerait le rire horrible du truand ;
Le camisard aurait dans sa poche en tuant
Sa bible toute grasse à force d'être lue ; —
Et l'âme incorruptible, et la bouche absolue,
La bouche du poëte et l'âme du penseur
Se tairaient ! et le jour accepterait pour sœur,
Sous prétexte qu'ensemble autrefois nous souffrîmes,
L'aveugle obscurité, toute pleine de crimes !
Non, parle, et parle haut, vérité ! vérité !
La misère n'a pas le droit de cruauté ;
Les échafauds s'en vont et leur ombre s'efface ;
L'impassible équité ne veut pas qu'on en fasse,
Pas même avec le bois douloureux des grabats ;
Non ! nous n'admettons point, dans le deuil d'ici-bas,
Qu'on puisse être bourreau parce qu'on fut victime.

Le meurtre fils des pleurs n'est pas plus légitime ;
Quand le faible devient à son tour le plus fort,
La conscience donne à la rancune tort
Et force les instincts de vengeance à se taire,
Et l'on n'est point absous par ce juge pour faire
Du mal avec le mal que d'autres vous ont fait.

Cette livre de chair dont Shylock triomphait,
Malheur à qui la veut dans sa sauvage envie !
L'homme est le travailleur du printemps, de la vie,
De la graine semée et du sillon creusé,
Et non le créancier livide du passé.

Peuple, le philosophe est le témoin sévère.
Si Jésus s'envolait féroce du calvaire,
Et venait à son tour crucifier Satan,
Je dirais à Jésus : Tu n'es pas Dieu. Va-t'en !

XXI

C'est à coups de canon qu'on rend le peuple heureux.
Nous sommes revenus de tous ces grands mots creux :
— Progrès, fraternité, mission de la France,
Droits de l'homme, raison, liberté, tolérance. —
Socrate est fou ; lisez Lélut qui le confond ;
Christ, fort socialiste et démagogue au fond,
Est une renommée en somme très surfaite.
Terre ! l'obus est Dieu, Paixhans est son prophète.

Vrai but du genre humain : tuer correctement.
Les hommes, dont le sabre est l'unique calmant,
Ont le boulet rayé pour chef-d'œuvre ; leur astre,
C'est la clarté qui sort d'une bombe Lancastre,
Et l'admiration de tout peuple poli
Va du mortier Amstrong au canon Cavalli.
Dieu s'est trompé ; César plus haut que lui s'élance ;
Jéhovah fit le verbe et César le silence.
Parler, c'est abuser ; penser, c'est usurper.
La voix sert à se taire et l'esprit à ramper.
Le monde est à plat ventre, et l'homme, altier naguère,
Doux et souple aujourd'hui, tremble. — Paix ! dit la guerre.

XXII

Elle passa. Je crois qu'elle m'avait souri.
C'était une grisette ou bien une houri.
Je ne sais si l'effet fut moral ou physique,
Mais son pas en marchant faisait une musique.
Quoi ! ton pavé bruyant et fangeux, ô Paris,
A de ces visions ineffables ! Je pris
Ses yeux fixés sur moi pour deux étoiles bleues.
Fraîche et joyeuse enfant ! moineaux et hochequeues
Ont moins de gaîté folle et de vivacité.

Elle avait une robe en taffetas d'été,
De petits brodequins couleur de scarabée,
L'air d'une ombre qui passe avant la nuit tombée,
Je ne sais quoi de fier qui permettait l'espoir.

Pendant que je songeais, croyant encor la voir
Même après qu'elle était enfuie et disparue,
Et que debout, pensif au milieu de la rue,
Contemplant, ébloui, cet être gracieux,
J'avais l'œil dans l'espace et l'âme dans les cieux,
Une vieille, moitié chatte et moitié harpie,
Au menton hérissé d'une barbe en charpie,
Vêtue affreusement d'un sinistre haillon,
Effroyable, et parlant comme avec un bâillon,
Me dit tout bas : — Monsieur veut-il de cette fille?

O pauvre colibri que vend une chenille!

XXIII

SUR UN PORTRAIT DE SAINTE

C'est toi, dénaturée ! oui, te voilà, c'est toi
Qui fis taire ton cœur pour écouter ta foi,
Qui, pour gagner ton ciel de larve et de chouette,
Foulas ton âme aux pieds, mère sourde-muette,
Et qui, lorsque ton fils se couchait en travers
De ta porte, pleurant et les deux bras ouverts,
Marchas sur ton enfant pour entrer dans le cloître.

Quand l'amour décroissait, tu crus sentir Dieu croître,
Ah ! folle ! et te voilà, face d'austérité !

Va, la sainteté froide est fausse sainteté.
Croire qu'on plaît au Dieu de lumière et de gloire
Parce que d'âme blanche on se fait âme noire,
Parce qu'on a d'abord soufflé sur son flambeau,
Parce qu'on vient à lui, n'étant plus qu'un tombeau
Où ceux qui vous aimaient d'avance ont dû descendre,
Et qu'on en est le marbre et qu'ils en sont la cendre!
O morne vision! mauvais songe que font
Ceux qui désertent Dieu dans le couvent profond!
Dieu, c'est la raison; Dieu, c'est l'amour; Dieu, c'est l'être;
C'est le devoir de vivre après le droit de naître;
C'est l'immense clarté sur l'immense combat.
Il a voulu que l'homme aimât, conquît, tombât,
Et ne fût pas fantôme et deuil. Le froc de bure
Ne donne point à l'homme une bonne courbure;
Devenir ombre, c'est obscurcir le saint lieu;
En s'approchant du spectre, on s'éloigne de Dieu.

Pas de cloître; la vie. Un voile couvre un rêve.
Le mérite n'est pas, quand vers Dieu l'on s'élève,
De rejeter, ainsi qu'un vêtement quitté,
Ses parents, sa patrie et son humanité;
De s'enfuir de son cœur ainsi que d'une fange;
De dire : — Arrachez-moi, Christ, pour que je sois ange,
Mon père, ce lambeau, ma mère, ce haillon! —
De mettre à la nature effarée un bâillon;
De crier : — Mes enfants où tout mon sang se mêle,
Mon fils dans son berceau, ma fille à la mamelle,
Tout cela, c'est la nuit, car Dieu seul est le jour. —

De raturer en soi la famille et l'amour
Comme des contre-sens qui vous cachent le texte ;
Et de perdre la forme humaine, sous prétexte
Qu'on monte et qu'on s'en va dans le firmament bleu.
Faisons, tout en fixant notre regard sur Dieu,
Tous nos devoirs de fils ou de frère ou de père.
Soyons l'être penchant, même quand il espère,
Par l'esprit vers le bien, par la chair vers le mal;
Sans quitter le réel, conquérons l'idéal ;
Restons homme, en montant vers le sépulcre austère.
Il faut aller au ciel en marchant sur la terre.

XXIV

ÉCRIT APRÈS LA VISITE D'UN BAGNE

I

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.
Quatrevingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne
Ne sont jamais allés à l'école une fois,
Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.
C'est dans cette ombre-là qu'ils ont trouvé le crime.
L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.
Où rampe la raison, l'honnêteté périt.

Dieu, le premier auteur de tout ce qu'on écrit,
A mis, sur cette terre où les hommes sont ivres,
Les ailes des esprits dans les pages des livres.
Tout homme ouvrant un livre y trouve une aile, et peut
Planer là-haut où l'âme en liberté se meut.
L'école est sanctuaire autant que la chapelle.
L'alphabet que l'enfant avec son doigt épèle
Contient sous chaque lettre une vertu; le cœur
S'éclaire doucement à cette humble lueur.
Donc au petit enfant donnez le petit livre.
Marchez la lampe en main pour qu'il puisse vous suivre.
La nuit produit l'erreur et l'erreur l'attentat.
Faute d'enseignement, on jette dans l'état
Des hommes animaux, têtes inachevées,
Tristes instincts qui vont les prunelles crevées,
Aveugles effrayants, au regard sépulcral,
Qui marchent à tâtons dans le monde moral.
Allumons les esprits, c'est notre loi première,
Et du suif le plus vil faisons une lumière.
L'intelligence veut être ouverte ici-bas;
Le germe a droit d'éclore; et qui ne pense pas
Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.
Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,
Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,
Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire;

Je dis qu'ils ont le droit, du fond de leur misère,
De se tourner vers vous, à qui le jour sourit,
Et de vous demander compte de leur esprit;
Je dis qu'ils étaient l'homme et qu'on en fit la brute;
Je dis que je nous blâme et que je plains leur chute;
Je dis que ce sont eux qui sont les dépouillés;
Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés
Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute;
Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte?
Ils sont les malheureux et non les ennemis.
Le premier crime fut sur eux-mêmes commis;
On a de la pensée éteint en eux la flamme;
Et la société leur a volé leur âme.

II

O vieux bagne éternel! énigme! abîme obscur!
Que d'ombres ont passé sur ce funèbre mur!
Ici le mal, la nuit, l'ignorance servile;
A l'autre extrémité de cette corde vile
Le génie et la foi, l'amour, la vérité,
L'inventeur, le penseur de Dieu même agité,
Le prophète écartant l'erreur impie et fausse,
Saint Jean dans son caveau, Daniel dans la fosse,
Galilée au cachot, Colomb au cabanon;
Et, remontant au jour de chaînon en chaînon,
Cette chaîne de deuil, sur la terre jetée,
Qui commence à Poulmann, finit à Prométhée.
A travers six mille ans, et traînant en chemin
Ses monstrueux anneaux sur tout le genre humain,
Elle part de Toulon et s'attache au Caucase.
L'homme met la lumière et l'ombre au même vase;

Le bagne, enfer stupide, admet dans son tombeau
Depuis l'homme poignard jusqu'à l'homme flambeau.

Malheur à qui dit : marche! au progrès qui recule,
A qui jette un rayon dans notre crépuscule!
Que deviendrait l'erreur si le jour triomphait?
C'est le même attentat et le même forfait,
Le même crime avec la même peine immonde
Que de tuer un homme ou de trouver un monde.
Lucifer est Satan, l'aigle est le basilic.
Quiconque allume un phare est l'ennemi public.
Quoi, l'archange enchaîné coudoyant les vampires!
L'âme au carcan! les bons traités comme les pires!
O morne aveuglement de l'homme et de ses lois!

L'esprit tremble et frémit devant toutes ces croix
Que portent les voyants, les inspirés, les sages;
Pour s'enfuir de la vie on cherche des passages,
Ciel juste, quand on songe à ces révélateurs
Qu'on a saisis, pensifs et venant des hauteurs,
Qu'on a punis du bien ainsi que d'une faute,
Liés avec le crime au poteau côte à côte,
Qu'on a fouettés, martyrs saignants et radieux,
Et qui furent forçats parce qu'ils étaient dieux!

XXV

Le spectre que parfois je rencontre riait.
— Pourquoi ris-tu? lui dis-je. — Il dit : — Homme inquiet,
Regarde.

Il me montrait dans l'ombre un cimetière.

J'y vis une humble croix près d'une croix altière;
L'une en bois, l'autre en marbre; et le spectre reprit,
Tandis qu'au loin le vent passait comme un esprit
Et des arbres profonds courbait les sombres têtes :

*

— Jusque dans le cercueil vous êtes vains et bêtes.
Oui, gisants, vous laissez debout la vanité.
Vous la sculptez au seuil du tombeau redouté,
Et vous lui bâtissez des tours et des coupoles.
Et, morts, vous êtes fiers.

Oui, dans vos nécropoles,
Dans ces villes du deuil que vos brumeux Paris
Construisent à côté du tumulte et des cris,
On trouve tout, des bois où jasent les fauvettes,
Des jets d'eau jaillissant du jaspe des cuvettes,
Un paysage vert, voluptueux, profond,
Où le nuage avec la plaine se confond,
La calèche où souvent l'œil cherche la civière,
Des prêtres sous le frais lisant leur bréviaire,
Du soleil en hiver, de l'ombrage en été,
Des roses, des chansons, tout, hors l'égalité.

Vous avez des charniers et des Pères-Lachaises
Où Samuel Bernard seul peut prendre ses aises,
Dormir en paix, jouir d'un caveau bien muré,
Et se donner les airs d'être à jamais pleuré,

Et s'adjuger, derrière une grille solide,
Des fleurs que le temps garde en habit d'invalide.
Quant aux morts indigents, on leur donne congé;
On chasse d'auprès d'eux le sanglot prolongé;
Et le pauvre n'a pas le droit de pourriture.
Un jour, on le déblaie. On prend sa sépulture
Pour grandir d'une toise un monument pompeux.
— Misérable, va-t'en. Deviens ce que tu peux.
Quoi! tu prétends moisir ici parmi ces marbres,
Faire boucher le nez aux passants sous ces arbres,
Te carrer sous cette herbe, être au fond de ton trou
Charogne comme un autre, et tu n'as pas le sou!
Qu'est-ce que ce mort-là qui n'a rien dans sa poche!
Décampe. — Et la brouette et la pelle et la pioche
Arrachent le dormeur à son dur traversin.
Sus! place à monseigneur le sépulcre voisin!
Ce n'est rien d'être mort, il faut avoir des rentes.
Les carcasses des gueux sont fort mal odorantes;
Les morts bien nés font bande à part dans le trépas;
Le sépulcre titré ne fraternise pas
Avec la populace anonyme des bières;
La cendre tient son rang vis-à-vis des poussières;
Et tel mort dit : pouah! devant tel autre mort.
Le gentleman, à l'heure où l'acarus le mord,
Se maintient délicat et dégoûté. C'est triste.
Et j'en ris. Le linceul peut être de batiste!
Chez vous, oui, sous la croix de l'humble dieu Jésus,
Les trépassés à court d'argent sont mal reçus;
L'abîme a son dépôt de mendicité; l'ombre
Met d'un côté l'élite et de l'autre le nombre;

On n'est jamais moins près qu'alors qu'on se rejoint;
Dans la mort vague et blême on ne se mêle point;
On reste différent même à ce clair de lune;
Le peuple dans la tombe a nom fosse commune.

La tombe impartiale ! allons donc ! le ci-gît
Tantôt se rétrécit et tantôt s'élargit;
Le péage, réglé par arrêté du maire,
Fait Beaujon immortel et Chodruc éphémère.
Pourrir gratis ! jamais ! le terrain est trop cher.
Tandis que, tripotant ce qui fut de la chair,
La chimie, en son antre où vole la phalène,
Fait de l'adipocire et du blanc de baleine
Avec le résidu des pâles meurt-de-faim,
Tel cadavre, vêtu d'un suaire en drap fin,
Regarde en souriant la mort aux yeux de tigre,
Jette au spectre sa bourse, et dit : Marquis d'Aligre.
Vos catacombes ont des perpétuités
Pour ceux-ci, pour ceux-là des répits limités.
Votre tombe est un gouffre où le riche surnage.
Ce mort n'a pas payé son terme; il déménage.
Le fantôme, branlant sur ses blancs tibias,
Portant tout avec lui, s'en va, comme Bias;
Vivant, il fut sans pain, et, mort, il est sans terre.
L'ossuaire répugne aux os du prolétaire.
Seul Rothschild, dans l'oubli du caveau sans échos,
Est mangé par des rats et par des asticots
Qu'il paye et dont il est maître et propriétaire.
Oui, c'est l'étonnement de la pariétaire,

Du brin d'herbe, de l'if aussi noir que le jais,
Du froid cyprès, du saule en pleurs, de voir sujets
A des expulsions sommaires et subites
Des crânes qui n'ont plus leurs yeux dans leurs orbites.
Vos cimetières sont des lieux changeants, flottants,
Précaires, où les morts vont passer quelque temps,
A peine admis au seuil des ténébreux mystères,
Et l'éternité sombre y prend des locataires.

Quoi! c'est là votre mort! c'est avec de l'orgueil
Que vous doublez le bois lugubre du cercueil!
Vous gardez préséance, honneurs, grade, avantages!
Vous conservez au fond du néant des étages!
La chimère est bouffonne. Ah! la prétention
Est rare, dans le lieu de disparition!
Quoi! privilégier ce qui n'est plus! Quoi! faire
Des grands et des petits dans l'insondable sphère!
Traiter Jean comme peste et Paul comme parfum!
Être mort, et vouloir encore être quelqu'un!
Quoi! dans le pourrissoir emporter l'opulence!
Faire sonner son or dans l'éternel silence!
Avoir, de par cet or dont sur terre on brilla,
Droit de tomber en poudre ici plutôt que là!
Arriver dans la nuit ainsi que des lumières!
Prendre dans le tombeau des places de premières!
Ne pas entendre Dieu qui dit au riche : assez!

Je cesserai d'en rire, ô vivants insensés,

Le jour où j'apprendrai que c'est vrai, que, dans l'ombre
De l'incommensurable et ténébreux décombre,
L'archange à l'aile noire, assis à son bureau,
Toise les morts, leur donne à tous un numéro,
Discute leur obole, or ou plomb, vraie ou fausse,
Et la pèse, et marchande au squelette sa fosse !
Le jour où j'apprendrai que la chose est ainsi,
Que Lucullus sous terre est du fumier choisi,
Que le bouton d'or perd ou double sa richesse
S'il sort d'une grisette ou bien d'une duchesse,
Qu'un lys qui naît d'un pauvre est noir comme charbon,
Que, mort, Lazare infecte et qu'Aguado sent bon !
Le jour où j'apprendrai que dans l'azur terrible
L'éternel a des trous inégaux à son crible ;
Et que, dans le ciel sombre effroi de vos remords,
S'il voit passer, porté par quatre croque-morts,
Un cadavre fétide et hideux, le tonnerre
Demande à l'ouragan : Est-ce un millionnaire ?
Le jour où j'apprendrai que la tombe, en effet,
Que l'abîme, selon le tarif du préfet,
Trafique de sa nuit et de son épouvante,
Et que la mort a mis les vers de terre en vente !

XXVI

LES BONZES

Que je prenne un moment de repos? Impossible.
Koran, Zend-Avesta, Livres sibyllins, Bible,
Talmud, Toldos Jeschut, Védas, lois de Manou,
Brahmes sanglants, santons fléchissant le genou,
Les contes, les romans, les terreurs, les croyances,
Les superstitions fouillant les consciences,
Puis-je ne pas sentir ces creusements profonds?

J'en ai ma part. Veaux d'or, sphinx, chimères, griffons,
Les princes des démons et les princes des prêtres,
Synodes, sanhédrins, vils muphtis, scribes traîtres,
Ceux qui des empereurs bénissaient les soldats,
Ceux que payait Tibère et qui payaient Judas,
Ceux qui tendraient encore à Socrate le verre,
Ceux qui redonneraient à Jésus le calvaire,
Tous ces sadducéens, tous ces pharisiens,
Ces anges, que Satan reconnaît pour les siens,
Tout cela, c'est partout. C'est la puissance obscure.

Plaie énorme que fait une abjecte piqûre!

Ce contre-sens : Dieu vrai, les dogmes faux; cuisson
Du mensonge qui s'est glissé dans la raison!
Démangeaison saignante, incurable, éternelle,
Que sent l'homme en son âme et l'oiseau sous son aile!

Oh! l'infâme travail! Ici Mahomet; là
Cette tête, Wesley, sur ce corps, Loyola;
Cisneros et Calvin, dont on sent les brûlures.
O faux révélateurs! ô jongleurs! vos allures
Sont louches, et vos pas sont tortueux; l'effroi,
Et non l'amour, tel est le fond de votre loi;
Vous faites grimacer l'éternelle figure;
Vous naissez du sépulcre, et l'on sent que l'augure
Et le devin sont pleins de l'ombre du tombeau,

Et que tous ces rêveurs, compagnons du corbeau,
Tous ces fakirs d'Ombos, de Stamboul et de Rome,
N'ont pu faire tomber tant de fables sur l'homme
Qu'en secouant les plis sinistres des linceuls.

Dieu n'étant aperçu que par les astres seuls,
Les penseurs, sachant bien qu'il est là sous ses voiles,
Ont toujours conseillé d'en croire les étoiles ;
Dieu, c'est un lieu fermé dont l'aurore a la clé,
Et la religion, c'est un ciel contemplé.

Mais vous ne voulez pas, prêtres, de cette église.
Vous voulez que la terre en votre livre lise
Tous vos songes, Moloch, Vénus, Ève, Astarté,
Au lieu de lire au front des cieux la vérité.
De là la foi changée en crédulité ; l'âme
Éclipsant la raison dans une sombre flamme ;
De là tant d'êtres noirs serpentant dans la nuit.

L'imposture, par qui le vrai temple est détruit,
Est un colosse fait d'un amas de pygmées ;
Les sauterelles sont d'effrayantes armées ;
O mages grecs, romains, païens, indous, hébreux,
Le genre humain, couvert de rongeurs ténébreux,
Sent s'élargir sur lui vos hordes invisibles ;
Vous lui faites rêver tous les enfers possibles ;
Le peuple infortuné voit dans son cauchemar

Surgir Torquemada quand disparaît Omar.
Nul répit. Vous aimez les ténèbres utiles
Et vous y rôdez, vils et vainqueurs, ô reptiles!
Sur toute cette terre, en tous lieux, dans les bois,
Dans le lit nuptial, dans l'alcôve des rois,
Dans les champs, sous l'autel sacré, dans la cellule,
Ce qui se traîne, couve, éclôt, va, vient, pullule,
C'est vous. Vous voulez tout, vous savez tout; damner,
Bénir, prendre, jurer, tromper, servir, régner,
Briller même; ramper n'empêche pas de luire.
Chuchotement hideux! je vous entends bruire.
Vous mangez votre proie énorme avec bonheur,
Et vous vous appelez entre vous monseigneur.
L'acarus au ciron doit donner de l'altesse.
Quelles que soient votre ombre et votre petitesse,
Je devine, malgré vos soins pour vous cacher,
Que vous êtes sur nous, et je vous sens marcher
Comme on sent remuer les mineurs dans la mine,
Et je ne puis dormir, tant je hais la vermine!

Vous êtes ce qui hait, ce qui mord, ce qui ment.
Vous êtes l'implacable et noir fourmillement.
Vous êtes ce prodige affreux, l'insaisissable.
Qu'on suppose vivants tous les vils grains de sable,
Ce sera vous. Rien, tout. Zéro, des millions.
L'horreur. Moins que des vers et plus que des lions.
L'insecte formidable. O monstrueux contraste!
Pas de nains plus chétifs, pas de pouvoir plus vaste.
L'univers est à vous, puisque vous l'emplissez.

Vous possédez les jours futurs, les jours passés,
Le temps, l'éternité, le sommeil, l'insomnie.
Vous êtes l'innombrable, et, dans l'ombre infinie,
Fétides, sur nos peaux mêlant vos petits pas,
Vous vous multipliez; et je ne comprends pas
Dans quel but Dieu livra les empires, le monde,
Les âmes, les enfants dressant leur tête blonde,
Les temples, les foyers, les vierges, les époux,
L'homme, à l'épouvantable immensité des poux.

XXVII

Et les voilà mentant, inventant, misérables!
Les voilà, fronts sans honte et bouches incurables,
Calomniant l'honneur du pays, flétrissant
Tous les lutteurs, ceux-ci qui versèrent leur sang,
Ceux-ci, plus grands encor, qui, voyant que la flamme
Et l'espoir s'éteignaient, répandirent leur âme.
Ces marouſles hideux outragent les héros!
Ils lancent au captif, à travers ses barreaux,
Au proscrit, à travers son deuil, leur pierre infâme.
Ils offensent la mère, ils insultent la femme,
Ils raillent l'exilé que l'ombre accable et suit;
Ils tâchent d'ajouter leur noirceur à sa nuit;

Ils entassent sur lui d'affreux réquisitoires;
Et si, voyant passer et flotter ces histoires,
Vous demandez au cuistre, au conteur, au grimaud :
— Croyez-vous tout cela? — Moi, dit-il, pas un mot.
— Bien, mais alors pourquoi le dites-vous? — Pour rire.

Ah! les bêtes des bois ne savent pas écrire,
Le tigre ne pourrait griffonner un journal,
Le renard ne sort pas du confessionnal
Et ne saurait narrer la Salette en bon style;
Mais au moins l'aspic siffle en honnête reptile ;
Si, dans son hurlement candide, affreux, complet,
L'ours se montre affamé de meurtre, c'est qu'il l'est;
Le jaguar ne ment pas et pense ce qu'il gronde ;
Il n'est pas un lion dans la forêt profonde
Qui ne soit, dans l'horreur de son antre fumant,
Sincère, et qui ne croie à son rugissement.
Mais, honte et deuil! ciel noir! comment faut-il qu'on nomme
Ces scribes qui demain diront d'un honnête homme :
— Je suis son assassin, mais non son ennemi! —
Ah! ces gueux devant qui ma jeunesse eût frémi,
Pires que Mérimée et Planche, nains horribles,
Ces drôles, que je n'eusse enfin pas crus possibles
Jadis, quand d'espérance, hélas! je m'enivrais,
N'ont pas la probité d'être des monstres vrais.

XXVIII

AUX PRÊTRES

Il sied de ressembler aux dieux. Ton dieu, flamine,
Dévore ses enfants; ton dieu, mage, extermine;
Augure, ton dieu ment; uléma, ton dieu met
La terre sous le sabre impur de Mahomet;
Ton dieu, Rome, est l'agneau, mais il tette la louve;
O noir dominicain qui rêves, ton dieu trouve
Agréable l'odeur infâme des bûchers;
D'affreux temples, ayant pour prêtres des bouchers,
Sont l'habitation de ton dieu, corybante;
Brahmine, ton dieu sombre aime la nuit tombante;

Rabbin, ton dieu maudit la race de Japhet,
Et cloue au fond du ciel le soleil stupéfait ;
Sabaoth est cruel, Jupiter est immonde,
Et pas un dieu ne sait comment est fait le monde ;
Les peuples ont le choix pour fléchir le genou
Entre le monstre Asgar et le monstre Vishnou ;
Ce dieu brait, celui-là rugit, celui-ci beugle ;
C'est pourquoi l'idéal de l'homme est d'être aveugle,
Ténébreux, vil, féroce, ignorant, odieux,
Afin d'être aussi près que possible des dieux.

4 août 1874.

XXIX

Muse, un nommé Ségur, évêque, m'est hostile ;
Cet homme violet me damne en mauvais style ;
Sa prose réjouit les hiboux dans leurs trous.
O Muse, n'ayons pas contre lui de courroux.
Laissons-lui ce joujou qu'il prend pour un tonnerre,
Sa haine.

Il est d'ailleurs à plaindre. Au séminaire,
Un jour que ce petit bonhomme plein d'ennui
Bêlait un oremus au hasard devant lui,
Comme glousse l'oison, comme la vache meugle,

Il s'écria : — Mon Dieu! je voudrais être aveugle! —
Ne trouvant pas qu'il fît assez nuit comme ça.
Le bon Dieu, le faisant idiot, l'exauça.

L'insulte est aujourd'hui très perfectionnée.
On prend un peu de suie en une cheminée,
Un peu d'ordure au coin d'une borne, à l'égout
De la fange, et cela tient lieu d'esprit, de goût,
De bon sens, de syntaxe et d'honneur; c'est la mode.
Bons ulémas, tel est le procédé commode
Que votre zèle met au service du ciel,
Et c'est avec la bouche écumante de fiel,
Avec la diatribe en guise de sourire,
Que vous venez, damnant ceux qu'on n'ose proscrire,
Nous faire vos gros yeux, nous montrer vos gros poings,
Nous dire vos gros mots, ô nos chers talapoins!

On vous pardonne. Eh bien, quoi, Ségur m'exorcise.
Après?

Il me maudit d'une façon concise;
Il me peint de son mieux, et voici le pastel
A peu près :

— « Monstre horrible. On n'a rien vu de tel.
« Informe, épouvantable et ténébreux. Un homme

« Qui brûlerait Paris et démolirait Rome.
« Voluptueux; un peu le chef des assassins;
« Bref, capable de tout. Foulant aux pieds les saints,
« Les lois, l'église et Dieu. Ruinant son libraire. »

Faisons chorus. Hurler avec le loup, et braire
Avec l'évêque, eh bien, c'est un droit. Usons-en.
J'aime en ce noble abbé ce style paysan.
C'est poissard, c'est exquis. Bravo. Cela vous plonge
Dans une vague extase où l'on sent le mensonge.
Doux prêtre! On entend rire aux éclats Diderot,
Molière, Rabelais, et l'on ne sait pas trop,
Dans cette vision où le démon chuchote,
Si l'on voit un évêque ayant au dos la hotte
Ou bien un chiffonnier ayant la mitre au front.
L'antienne, quand un peu de bave l'interrompt,
A du charme; on est prêtre et l'on a de la bile.
D'ailleurs, Muse, chacun sur terre a son Zoïle,
Et Voltaire a Fréron comme Dante a Cecchi.
Et puis cela se vend. Combien? Six sous. A qui?
Aux sots. C'est un public. Les mâchoires fossiles
Veulent rire; le clan moqueur des imbéciles
Veut qu'on l'amuse; il est fort nombreux aujourd'hui;
N'a-t-il donc pas le droit qu'on travaille pour lui?
Depuis quand n'est-il plus permis d'emplir les cruches?
Tout a son instinct. Comme un frelon court aux ruches,
Comme à Lucrèce au lit court Alexandre six,
Comme Corydon suit le charmant Alexis,
Comme un loup suit les boucs, et le bouc les cytises,

Comme avril fait des fleurs, Ségur fait des sottises.
Il le faut.

Muse, il sied que le sage indulgent
Rêve, écoute, et devienne un bon homme en songeant,
Qu'il regarde passer les vivants, qu'il les pèse,
Et qu'au lieu de l'aigrir, ce spectacle l'apaise.
Ainsi-soit-il.

Et puis allons au fait. Voyons,
Suis-je correct? L'hostie avec tous ses rayons
M'éblouit-elle autant que le soleil? Ce prêtre
Me voit-il le dimanche à sa messe apparaître?
Ai-je même jamais fait semblant de vouloir
Lui conter mes péchés tout bas dans son parloir?
Quand suis-je allé chez lui, reniant ma doctrine,
Me donner de grands coups de poing dans la poitrine?
Je suis un endurci. Ségur s'en aperçoit.
Je suis athée au point de douter que Dieu soit
Charmé de se chauffer les mains au feu du diable,
Qu'il ait mis l'incurable et l'irrémédiable
Dans l'homme, être ignorant, faible, chétif, charnel,
Afin d'en faire hommage au supplice éternel,
Qu'il ait exprès fourré Satan dans la nature,
Et qu'il ait, lui, l'auteur de toute créature,
Pouvant vider l'enfer et le fermer à clé,
Fait un brûleur, afin de créer un brûlé;
Que les mille soleils dont là-haut le feu tremble

Se mettent un beau jour à tomber tous ensemble,
J'en doute; et quand je vois, au fond du zénith bleu,
Les sept astres de l'Ourse allumés, je crois peu
Que jamais le plafond céleste se délabre
Jusqu'à ne pouvoir plus porter ce candélabre.
Je sais que dans la bible on trouve ce cliché,
La fin du monde; mais la science a marché.
Moïse est vieux; est-il sur terre un quadrumane
Qui lève au ciel les yeux pour voir pleuvoir la manne?
Je trouve par moments plus d'esprit, je le dis,
Aux singes d'à présent qu'aux hommes de jadis.
Pape, Dieu, ce n'est pas le même personnage.
J'aime la cathédrale et non le moyen âge.
Qu'est-ce qu'un dogme, un culte, un rite? Un objet d'art.
Je puis l'admirer; mais s'il égare un soudard,
S'il grise un fou, s'il tue un homme, je l'abhorre.
Plus d'idole! et j'oppose à l'encens l'ellébore.
Quand une abbesse, à qui quelque nonne déplaît,
Lui fait brouter de l'herbe à côté d'un mulet,
J'ose dire que c'est mal nourrir une femme;
J'admire un arbre en fleurs plus qu'un bûcher en flamme;
Je suis peu furieux; j'aime Voltaire enfin
Mieux que saint Cupertin et que saint Cucufin,
Et je préfère à tout ce que dit saint Pancrace,
Saint Loup, saint Labre ou saint Pacôme, un vers d'Horace.
Tels sont mes goûts. Je suis incorrigible. Et quand
Floréal, comme un chef qui réveille le camp,
Met les nids en rumeur, et quand mon vers patauge,
Éperdu, dans le thym, la verveine et la sauge,
Quand la plaine est en joie, et quand l'aube est en feu,

Je crois tout bonnement, tout bêtement en Dieu.

En même temps j'ai l'âme âprement enivrée
Du sombre ennui de voir tant d'hommes en livrée,
Tant de deuils, tant de fronts courbés, tant de cœurs bas,
Là, tant de lits de pourpre, et là, tant de grabats.
Mon Dieu n'est ni païen, ni chrétien, ni biblique;
Ce Dieu-là, je l'implore en la douleur publique;
C'est vers lui que je suis tourné, vieux lutteur las,
Quand je crie au milieu des ténèbres : — Hélas!
Sur la grève que bat toute la mer humaine,
Grève où le flux apporte, où le reflux remmène
Les flots hideux jetant l'écume aux alcyons,
Qui donc apportera dans l'ombre aux nations
Ou l'éclair de Paris ou le rayon de France?
Qui donc rallumera ce phare, l'espérance? —

Donc j'ai ce grave tort de n'être pas dévot;
Je ne le suis pas même au parti qui prévaut;
Je n'aime pas qu'après la victoire on sévisse;
C'est affreux, je pardonne, et je suis au service
Des vaincus; et, songeant que ma mère aux abois
Fut jadis vendéenne en fuite dans les bois,
J'ose de la pitié faire la propagande;
Je suis le fils brigand d'une mère brigande.
Être clément, c'est être atroce ou pour le moins
Stupide. Je le suis, toujours, devant témoins,
Partout. Les autres sont les vautours; je suis l'oie.

Oui, quand la lâcheté publique se déploie,
Il me plaît d'être seul et d'être le dernier.
Quand le væ victis règne et va jusqu'à nier
La quantité de droit qui reste à ceux qui tombent,
Quand, nul ne protestant, les principes succombent,
Cette fuite de tous m'attire. Me voilà.

Comment veut-on qu'un prêtre accepte tout cela!

XXX

IDOLATRIES ET PHILOSOPHIES

La philosophie ose escalader le ciel.
Triste, elle est là. Qui donc t'a bâtie, ô Babel?
Oh! quel monceau d'efforts sans but! quelles spirales
De songes, de leçons, de dogmes, de morales!
Ruche qu'emplit de bruit et de trouble un amas
De mages, de docteurs, de papes, de lamas!
Masure où l'hypothèse aux fictions s'adosse,
Ayant pour toit la nuit et pour cave la fosse;
Bleus portiques béants sur les immensités,
De tous les tourbillons des rêves visités;

Vain fronton que le poids de l'infini déprime;
Espèce de clocher sinistre de l'abîme
Où bourdonnent l'effroi, la révolte, et l'essaim
De toutes les erreurs sonnant leur noir tocsin!
Et, comme, de lueurs confusément semées,
Par les brèches d'un toit s'exhalent des fumées,
Les doctrines, les lois et les religions,
Ce qu'aujourd'hui l'on croit, ce qu'hier nous songions,
Tout ce qu'inventa l'homme, autel, culte ou système,
Par tous les soupiraux de l'édifice blême,
A travers la noirceur du ciel morne et profond,
Toutes les visions du genre humain s'en vont,
Éparses, en lambeaux, par les vents dénouées,
Dans un dégorgement livide de nuées.

Temple, atelier, tombeau, l'édifice fait peur.
On veut prendre une pierre, on touche une vapeur.
Nul n'a pu l'achever. Pas de cycle ni d'âge
Qui n'ait mis son échelle au sombre échafaudage.
Qui donc habite là? C'est tombé, c'est debout;
C'est de l'énormité qui tremble et se dissout;
Une maison de nuit que le vide dilate.
Pyrrhon y verse l'eau sur les mains de Pilate;
Le doute y rôde et fait le tour du cabanon
Où Descartes dit oui pendant qu'Hobbes dit non;
Les générations sous le gouffre des portes
Roulent, comme, l'hiver, des tas de feuilles mortes;
Les escaliers, sans fin montés et descendus,
Sont pleins de cris, d'appels, de pas sourds et perdus

Et d'un fourmillement de chimères rampantes;
Des oiseaux effrayants volent dans les charpentes;
C'est Bouddha, Mahomet, Luther disant : allez!
Lucrèce, Spinosa, tous les noirs sphinx ailés!
Tout l'homme est sculpté là. Socrate, Pythagore,
Malebranche, Thalès, Platon aux yeux d'aurore,
Combinent l'idéal pendant que Swift, Timon,
Ésope et Rabelais pétrissent le limon.
Est-il jour? est-il nuit? Dans l'affreux crépuscule
Le rhéteur grimaçant ricane et gesticule;
On ne sait quel reflet d'un funèbre orient
Blanchit les torses nus des cyniques riant,
Et des sages, jetant des ombres de satyres;
Le devin rêve et tord dans les cordes des lyres
Le laurier vert mêlé de smilax éternel.
Chaque porche entr'ouvert découvre un noir tunnel
Dont l'extrémité montre une idéale étoile;
Comme si, — tu le sais, Isis au triple voile, —
Ces antres de science et ces puits de raison,
Souterrains de l'esprit humain, sans horizon,
Sans air, sans flamme, ayant le doute pour pilastre,
Employaient de la nuit à faire éclore un astre,
Et le mensonge impur, difforme, illimité,
Vaste, aveugle, à bâtir la blanche vérité!
Partout au vrai le faux, lierre hideux, s'enlace;
Pas de dogme qui n'ait son point faible, et ne lasse
Une cariatide, un support, un étai;
Thèbe a pour appui l'Inde, et l'Inde le Cathay;
Memphis pèse sur Delphe, et Genève sur Rome;
Et, végétation du sombre esprit de l'homme,

On voit, courbés d'un souffle à de certains moments,
Croître entre les créneaux des hauts entablements
Des arbres monstrueux et vagues dont les tiges
Frissonnent dans l'azur lugubre des vertiges.
Et de ces arbres noirs par instants tombe un fruit
A la foule des mains ouvertes dans la nuit;
Quel fruit? Demande au vent qui hurle et se déchaîne!
Quel fruit? Le fruit d'erreur. Quel fruit? Le fruit de haine;
La pomme d'Ève avec la pomme de Vénus.

O tour! construction des maçons inconnus!
Elle monte, elle monte, et monte, et monte encore,
Encore, et l'on dirait que le ciel la dévore;
Et tandis que tout sage ou fou qui passe met
Une pierre de plus à son brumeux sommet,
Sans cesse par la base elle croule et s'effondre
Dans l'ombre où Satan vient avec Dieu se confondre;
Gouffre où l'on n'entend rien que le vent qui poursuit
Ces deux larves au fond d'un tremblement de nuit!

XXXI

Le vieil esprit de nuit, d'ignorance et de haine
Des clous de Jésus-Christ forge à l'homme une chaîne,
Change l'enfant candide et pur en nain vieillot,
Lie au bûcher Jean Huss et Morus au billot,
Frappe de sa férule Horace, et, si Voltaire
Et Rousseau font du bruit en classe, il les fait taire.
Il donne sur les doigts du bon Dieu stupéfait.
Il refroidit les fronts que l'aube réchauffait,
Il insulte le ciel dans la femme et le nie
Dans l'astre, dans la fleur, dans l'art, dans le génie.

L'éteignoir sur les yeux, la torche au poing, boudeur,
Sournois, pédant, féroce, il aspire l'odeur
De la pensée éteinte et de la chair brûlée.
Il fait mettre à genoux le vieillard Galilée
Sur la terre qui tourne et devant le soleil.
Sur l'œil qui veut s'ouvrir il verse le sommeil.
Il tient dans ses dents l'âme humaine, et la grignote.
Il inspire Nisard, Veuillot, Planche, Nonotte,
Laisse derrière lui tout cœur mort et glacé,
Et l'herbe ne croît plus où son âne a passé.

XXXII

Parfois c'est un devoir de féconder l'horreur.
Il convient qu'un feu sombre éclaire un empereur.
J'ai fait *les Châtiments*. J'ai dû faire ce livre. —
Moi que toute blancheur et toute grâce enivre,
Je me suis approché de la haine à regret.
J'ai senti qu'il fallait, quand l'honneur émigrait,
Mettre au-dessus du crime, en une ombre sereine,
Le resplendissement farouche de la peine,
Et j'ai fait flamboyer ce livre dans les cieux.

Haïr m'est dur. Mais quoi! lorsqu'un séditieux
Interrompt du progrès les glorieuses tâches,
Tue un peuple, et devient l'infâme dieu des lâches,
Il faut qu'une lueur s'allume au firmament.
J'ai donc mis des rayons dans un livre inclément;
J'ai soulevé du mal l'immense et triste voile;
J'ai violé la nuit pour lui faire une étoile.

XXXIII

C'est bien ; puisqu'au sénat, puisqu'à la pourriture,
Tu poses, calme, altier, fier, ta candidature,
Puisque tu tends la main à l'argent de César,
Puisque ta conscience est cotée au bazar,
Puisque tu prends ton rang dans la honte infinie,
Ne te gêne pas, jette au peuple l'ironie.
Être le serviteur de l'ennemi public,
Avoir les torsions souples du basilic,
Vendre aux dévots hautains des bassesses athées,
Disperser dans les vents des choses effrontées,

Offrir ta rhétorique abjecte à tout venant,
Collaborer dans l'ombre au crime rayonnant,
Baver, salir, avoir l'affront pour camarade,
Être un sauteur de plus dans cette mascarade,
C'est ce que maintenant tu peux faire de mieux.
Ainsi, quand la passante aux bras blancs, aux doux yeux,
Qui fut femme d'honneur, se fait fille de joie,
Quand elle est devenue un fumier, une proie,
Un sein qui la nuit s'offre à qui veut l'acheter,
Elle n'a plus qu'à rire, à danser, à chanter,
Et qu'à se divertir jusqu'à ce qu'elle tombe
Charogne à l'hôpital et spectre dans la tombe.

XXXIV

Il faut agir, il faut marcher, il faut vouloir.
Mais songer comme un turc et dormir comme un loir,
Aller aux champs, au bois, au bal, puis chez les filles,
Ce n'est point la façon de sauver nos familles,
De relever nos droits, de redresser nos fronts,
Et de porter remède au mal que nous souffrons.
On a la chaîne au cou, mais des fleurs sur la tête;
On rêve l'âge d'or antique de la bête
Où tout était charmant pourvu qu'on s'accouplât;
On est spirituel, on est jeune, on est plat.
Oh! que de lâchetés! oh! l'abjecte débauche
Où la chute du peuple et de l'homme s'ébauche!

Cela ne sert à rien de faire les vainqueurs.
Ah! la mort du pays suit le sommeil des cœurs.
Le devoir est un dieu qui ne veut point d'athée.
Je dis que la patrie auguste est souffletée,
Que ce n'est point l'instant des jeux, mais des combats,
Et que, lorsqu'on aura mis le tyran à bas
Et la loi sur le trône, il sera temps de rire.
Réveillez-vous! je dis que la patrie expire,
Que cette mère, hélas, dont j'écoute les cris,
A besoin de Brutus et non de Sybaris,
Qu'il lui faut plus de fronts sévères et moroses,
Plus de bras étreignant des glaives, moins de roses!
Et que voilà pourquoi, moi, ployé par les ans,
Sur la place publique, au milieu des passants,
En face du soleil sacré qui nous éclaire,
J'apporte ma vieille âme et ma vieille colère!

Mai 1868.

XXXV

Paris, le grand Paris agonise. Je pense
Qu'à l'heure où tant de sang à grands flots se dépense,
Avant de dire : Un homme a fui, c'est un gueusard!
Avant de mettre au ban des peuples au hasard
Tous ces vaincus, traqués comme des loups dans l'ombre.
On doit attendre; on doit peser le lieu, le nombre.
Le temps, l'événement, la fièvre, l'attentat.
Je le dis à messieurs les bonshommes d'état,

Car, fût-on grand au point de s'appeler Cornesse,
Pour qu'on voie et qu'on juge, il faut que le jour naisse,
Et, même eût-on l'honneur d'être Anethan, il sied
D'épargner au lion mourant le coup de pied.

Je dis cela. J'ai tort. C'est évident.

Bruxelle
Est une grande ville et dans son sein recèle
Des talents variés sur tous les instruments,
Des virtuoses fins, spirituels, charmants,
D'où coule l'harmonie ainsi qu'un flot de l'urne,
Et ces musiciens m'ont offert un nocturne.
L'exploit fera la place illustre désormais.
Ce fut exquis. On prit l'heure où je m'endormais;
Et chaque faune avait amené sa bacchante.
J'étais sans armes, seul; ils n'étaient que cinquante;
Et même on n'est pas sûr qu'ils fussent tous armés.
Ils ont livré bataille à mes volets fermés,
M'ont jeté des hoquets et m'ont lancé des pierres.
De mes petits-enfants je baisais les paupières,
Pour qu'ils eussent moins peur de ce fracas joyeux;
C'était un ouragan de cailloux furieux.
Les coups au mur après les cris : à la lanterne!
Grondaient, comme la flûte avec le fifre alterne.
Mort! A mort! Ainsi hurle un essaim de dragons.
D'affreux chocs ébranlaient la porte sur ses gonds.
Qu'il meure! — Dans les bois, solitude commode,

Ce genre de gaîté fut jadis à la mode.
Schinderhanne a donné de ces charivaris.

Aimable fête! Aussi, vous le voyez, j'en ris.
Certe, il faudrait que j'eusse une humeur bien sinistre
Pour vouloir qu'un nommé Kerwyn, fils d'un ministre,
Soit dérangé, s'il plaît à ce jeune héros
De me casser la tête en brisant mes carreaux,
Et pour ne pas comprendre, en cet antre où j'habite,
Que le gendarme est pris de surdité subite
Et que le doux sommeil engourdit les sergents
Quand un crime est commis par les honnêtes gens.

XXXVI

Soit. C'est dit. Tout n'est plus qu'une cendre qui vole.
La révolution française est une folle,
Une drôlesse, à qui Bruxelles dit : Va-t'en !
Danton est empoigné par monsieur d'Anethan
Et Robespierre est pris au collet par Cornesse ;
On met Paris au poste ainsi qu'une ivrognesse ;
Nous sommes un troupeau de moutons qui n'est bon
Qu'à suivre son berger et son boucher Bourbon ;
Depuis quatre cents ans l'esprit humain radote.
Qu'est-ce que le progrès ? une vieille anecdote.
Nous nous sommes repus de chimères ; le vrai,
C'est Sanchez en morale, en finances Terray ;

La guillotine est bien, la potence est meilleure ;
Ce que nous appelons conscience est un leurre ;
Dieu parle dans le dogme et non dans la raison ;
Le confessionnal nous offre sa cloison,
Collons-y notre oreille et soyons imbéciles,
C'est le salut. Faisons vers les hommes fossiles
Le plus que nous pourrons de pas à reculons.
Le vrai but resplendit derrière nos talons.
C'est le passé, le trône et l'autel, l'ignorance.
Déshabituons-nous de ce grand mot : la France.
Le pape a décrété qu'il est Dieu; donc il l'est.
L'esprit, qui de Paris sur le monde soufflait,
Semait de la folie aux quatre vents éparse ;
Les droits de l'homme sont une assez triste farce ;
Le monarque est le char, le peuple est le pavé ;
Nous n'avons rien créé, nous n'avons rien trouvé ;
A nos inventions mettons le bonnet d'âne ;
Molière n'est qu'un drôle, et Tartuffe le damne ;
Jean-Jacque est un croquant, Voltaire est un grimaud,
Et Trublet, Patouillet, Pluche ont le dernier mot.

Altwies, 20 septembre 1871.

XXXVII

Je suis haï. Pourquoi? Parce que je défends
Les faibles, les vaincus, les petits, les enfants.
Je suis calomnié. Pourquoi? Parce que j'aime
Les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème.
Le bonze aux yeux baissés m'abhorre avec ferveur,
Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi rêveur?
Je sens au fond des cieux quelqu'un qui voit mon âme;
Cela suffit. Le flot ne brise point la rame,

Le vent ne brise pas l'aile, l'adversité
Ne brise pas l'esprit qui va vers la clarté.
Je vois en moi l'erreur tomber et le jour croître;
Je sens grandir le temple et s'écrouler le cloître.
Rien de fermé. Le ciel ouvert. L'étoile à nu.
L'idole disparaît. Dieu vient. C'est l'inconnu,
Mais le certain. Je sens dans mon âme ravie
La dilatation superbe de la vie
Et la sécurité du fond vrai sous mes pas.
L'abri pour le sommeil, le pain pour le repas,
Je les trouve. D'ailleurs les heures passent vite.
Quelquefois on me suit, quelquefois on m'évite;
Je vais. Souvent mes pieds sont las, mon cœur jamais.
Le juste, — hélas, je saigne, où sont ceux que j'aimais? —
Sent qu'il va droit au but quand au hasard il marche.
Je suis, comme jadis l'antique patriarche,
Penché sur une énigme où j'aperçois du jour.
Je crie à l'ombre immense : Amour! Amour! Amour!
Je dis : Espère et crois, qui que tu sois qui souffres!
Je sens trembler sous moi l'arche du pont des gouffres;
Pourtant je passerai, j'en suis sûr. Avançons.
Par moments la forêt penche tous ses frissons
Sur ma tête, et la nuit m'attend dans les bois traîtres;
Je suis proscrit des rois; je suis maudit des prêtres;
Je ne sais pas un mois d'avance où je serai
Le mois suivant, l'orage étant démesuré;
Puis l'azur reparaît, l'azur que rien n'altère;
Ma route, blanche au ciel, est noire sur la terre;
Je subis tour à tour tous les vents de l'exil;
J'ai contre moi quiconque est fort, quiconque est vil;

Ceux d'en bas, ceux d'en haut pour m'abattre s'unissent ;
Mais qu'importe ! parfois des berceaux me bénissent,
L'homme en pleurs me sourit, le firmament est bleu,
Et faire son devoir est un droit. Gloire à Dieu !

XXXVIII

Oui, vous avez raison, je suis un imbécile.

Le ciel qui cache au fond des antres de Sicile
La flûte de Moschus, chère aux échos profonds,
Livre Arioste au vol fantasque des griffons,
Et fait dialoguer le prophète avec l'aigle,
Le grand ciel d'où sur nous descend l'ombre et la règle
M'avait créé pensif, de sorte que j'avais
L'œil fixé sur la route incertaine où je vais,
Et que je n'étais guère autre chose qu'un homme
Attendri, de colère et de haine économe,

Vieux par les souvenirs, jeune par les penchants,
Fait pour la vénérable allégresse des champs.
Mais en même temps j'ai, comme Eschyle, deux âmes,
L'une où croissent les fleurs, l'autre où couvent les flammes;
Théocrite en mon cœur rencontre d'Aubigné;
Ce qui fait que parfois j'ai, d'un œil indigné,
Regardé, dans ce siècle ainsi que dans l'histoire,
Cette méchanceté qu'on nomme la victoire.
Ma pente est de bénir dans l'enfer les maudits.
Et vous me raillez. Soit. Eh bien, je vous le dis,
Je ne me repens point. Je trouve bon, limpide,
Consolant, honorable et doux, d'être stupide.
Être inepte me plaît, me charme et me sourit,
Puisque je vois comment sont faits les gens d'esprit.
Je suis de mon plein gré rentré dans la tempête.
Oui, rarement on eut l'audace d'être bête
A ce point, et mon deuil comprend votre gaîté;
J'étais en terre ferme, au port, en sûreté,
J'ai vu des naufragés qui s'enfonçaient dans l'ombre,
Sans aide, et j'ai sauté sur le vaisseau qui sombre,
Aimant mieux leur malheur que votre joie à tous,
Et périr avec eux que régner avec vous.

XXXIX

Puisque je suis étrange au milieu de la ville,
Puisque je veux la vie amère et jamais vile,
Puisque je me dévoue avec stupidité,
Puisqu'improvisant tout, j'ai tout prémédité,
N'ayant d'autres éclairs que ceux de mon cratère
Et ne parlant qu'après avoir voulu me taire;
Puisque je déraisonne à ce point de penser
Que l'ouragan ne doit rugir que pour bercer,
Que la victoire aimante est la seule victoire,
Qu'un lever d'astre plaît à la nuit la plus noire,
Et qu'un peu de clémence est nécessaire après
La sanglante arquebuse et les lourds couperets;

Puisque j'ose affirmer je ne sais quelles règles
D'apaisement des vents, que connaissent les aigles,
Mais que jamais Néron ni Séjan ne comprit;
Puisqu'assez de folie entre dans mon esprit
Pour que j'en vienne à dire aux hommes qu'ils sont frères,
Qu'ils ont le même but, malgré les flots contraires,
Que tout, sur terre, au ciel, là-haut comme ici-bas,
Les tempêtes, les chocs furieux, les combats,
Tout doit, les profondeurs étant des harmonies,
S'évanouir dans l'ombre en douceurs infinies;
Puisque je crois que l'homme est meilleur, pardonné
Puisque je m'attendris au cri d'un nouveau-né
A qui l'exil, voleur féroce, a pris son père;
Puisque je dis qu'il faut, pour que l'état prospère,
Civiliser le riche autant que l'indigent,
Qu'il faut panser l'ulcère, et qu'il est moins urgent
De punir les effets que de guérir les causes;
Puisque je perds mon temps à répéter ces choses,
Et puisqu'on ne veut pas même en faire l'essai,
Laissez-moi retourner à mon noir Guernesey.
Là point de lâcheté, là point de bâtardise;
Là je pense, et ne vois rien qui me contredise,
Et librement je marche et respire, et je vis,
Le grand océan sombre étant de mon avis.

XL

Ainsi nous n'avons plus Strasbourg, nous n'avons plus
Metz, la chaste maison des vieux Francs chevelus!
Ces villes, ces cités, déesses crénelées,
Ce teuton nous les a tranquillement volées!
Ainsi le Chasseur Noir a ces captives-là !
Ainsi ce cavalier monstrueux, Attila,
Horrible, les attache aux arçons de sa selle;
A l'un pend l'héroïne, à l'autre la pucelle!

Et les voilà, râlant dans le carcan de fer,
Metz où régna Clovis, Strasbourg d'où vint Kléber!
Le vautour a ces monts et ces prés sous son aile!

Et tout cela pourtant, c'est la France éternelle!
C'est à nous, ce Haut-Rhin où la Gaule apparaît!
J'en atteste l'été, le printemps, la forêt,
Les astres toujours purs, les roses toujours neuves
Et le ruissellement d'émeraudes des fleuves!
J'en atteste l'épi doré, le nid d'oiseau,
Et le petit enfant qui, nu dans son berceau,
Joue avec son pied rose en attendant la France!
J'en atteste l'œil bleu de la sainte espérance,
L'honneur, le droit, l'autel où l'on prie à genoux,
Cette Lorraine et cette Alsace, c'est à nous!
Là rêva Gutenberg, là se dressa Lothaire;
Ce ciel est notre azur, ce champ est notre terre!

Nous nous sommes laissé prendre ces grands pays,
Nous, France!

En même temps nous sommes envahis
Par le prêtre, et flairés par la louve romaine!
Ainsi nous subissons la schlague qui nous mène!
Ainsi nous acceptons sur nous le traînement
Du syllabus gothique et du sabre allemand!
Ainsi nous permettons au reître, au bonze, au cuistre,

De reclouer sur nous le grand linceul sinistre,
L'ignorance, l'erreur, le mensonge et la nuit!
Ainsi l'immense aurore aux cieux s'évanouit!
Ainsi, pourvu qu'il ait au poing de l'eau bénite,
Pourvu qu'après avoir fui devant le samnite,
Il dresse un sombre glaive à la gloire inconnu,
Le premier misérable imbécile venu
Peut nous crier : Paix là, vous tous! Gare à qui bouge!

Mais nos pères auraient mordu dans du fer rouge!

XLI

Qui que tu sois qui tiens un peuple dans ta main,
Sultan, czar pseudo-grec, césar pseudo-romain,
Roi pour rire, empereur pour pleurer, Claude ou Jacques,
Bonjour. Prospère, mange et règne, et fais tes pâques.
Je ne conteste pas ton prestige, et l'émoi
Que cause aux bonnes gens Ta Majesté. Pour moi,
Quand dans la rue un roi, que sa garde enveloppe,
Doré, superbe, orné de sabres nus, galope,
Ma foi, je tourne moins la tête que si c'est
Lise qui passe avec une rose au corset;

Mais c'est un goût bizarre, et tous les autres hommes
Admirent qui leur fait payer de grosses sommes.
Donc sois heureux. Jouis du droit qu'on a d'abord
D'avaler son voisin si l'on est le plus fort;
Va! dans la probité des princes rien n'accroche;
Leur conscience auguste et sainte est une poche
Si grande qu'il y tient un royaume, et qu'on peut
Y fourrer tout un peuple et dessus faire un nœud;
Et saisir Oldenbourg, Nassau, Hambourg, Hanovre,
D'un tour de main, avec le riche, avec le pauvre,
Avec châteaux, budgets et millions, avec
Prêtres et sénateurs, le Tedeum au bec.
Par-dessus le marché, vous êtes un grand homme.
C'est fait. Bandit, fi donc! c'est héros qu'on vous nomme.
Prenez Francfort, ou bien Venise avec Saint-Marc.
Ce qui fut Metternich est aujourd'hui Bismarck;
Tibère est un lion dont Séjan est la griffe.
Puisque le maître est grand, qu'importe l'escogriffe.
Tout est bien. Hurrah! Prince! aie un casque pointu.
Flanque au bagne l'honneur, la gloire, la vertu;
Ote à ceux-ci leur droit, à ceux-là leur patrie;
Complète ta grandeur par de la Sibérie;
Soit.

Mais aie à l'esprit ceci présent, mon cher.

En même temps qu'on est de marbre, on est de chair,
Parfois on est un monstre en croyant être un ange,

Mais, quoi qu'on fasse, on est un homme. Chose étrange.
Un roi, cela vieillit, même un roi fort puissant.
Les rois ont des poumons, de la bile, du sang,
Un cœur, qui le croirait? et même des entrailles;
La fièvre avant l'émeute a fréquenté Versailles;
Le ventre peut manquer de respect; les boyaux
Osent mal digérer les aliments royaux;
Bons rois! Dieu joue avec leur majesté contrite;
Dans la toute-puissance il a mis la gastrite;
Il faut bien l'avouer, dût en frémir d'Hozier,
Ainsi que les dindons, les rois ont un gésier;
Louis le Grand avait un anus; on constate
Quelquefois, chez César lui-même, une prostate;
Charles neuf, faible et mou comme un jonc sous le vent.
Fut par les vers de terre habité tout vivant.
Or les sages pensifs font remarquer aux princes
Qu'il est toujours aisé d'empoigner des provinces,
Mais qu'un roi ne peut prendre, en eût-il grand besoin.
Un muscle de son râble au crocheteur du coin.
Un césar souvent porte, à son dos qui cahote,
Son empire moins bien qu'un chiffonnier sa hotte,
Mais il ferait tuer ses preux jusqu'au dernier
Avant de conquérir les reins du chiffonnier.
Majesté, vous aurez plutôt Rome, la Chine,
L'Inde, qu'une vertèbre ou deux de son échine.
La migraine se plaît sous les couronnes d'or;
Malgré l'huissier de garde au fond du corridor,
Elle entre. Trop d'azote et pas assez d'ozone,
C'est assez pour qu'allant du Gange à l'Amazone,
Le choléra-morbus s'abatte à plomb sur vous;

L'effrayant typhus passe, il rend les hommes fous,
Vous êtes empereur, mais gare tout de même.
Vous dites : Je suis presque un Alexandre. On m'aime!
Eh bien, même Campaspe et même Éphestion
N'ont pas à votre place une indigestion.
C'est doux d'avoir, avec des vins à pleine amphore,
Des femmes plus que n'a de vagues le Bosphore;
Sérails et festins sont charmants, et malfaisants.
Les gens de Géorgie apportent tous les ans
Une vierge au sultan, c'est une politesse;
Mais ne peuvent, hélas, quand même sa hautesse
Daignerait les rouer de coups de nerf de bœuf,
Avec la viande fraîche offrir l'estomac neuf.

On crache, on tousse, même en la plus haute sphère.
La nature est parfois insolente. Qu'y faire?

On est le grand passant d'Arcole et d'Iéna;
On est le cavalier de la victoire; on a
Pour soleil Austerlitz et pour ombre Brumaire,
Si bien que Juvénal vous prend aux mains d'Homère;
Cela n'empêche pas le sternum d'exister.
Qui frappe? C'est la mort qui vient vous débotter,
Sire.

On a beau régner, se faire un entourage
De trompettes, d'encens, de fumée et d'orage;

On a beau se coiffer de lauriers sur les sous,
Avoir sous soi le peuple en paysans dissous,
Être le criméen, l'africain, le dacique,
S'asseoir sur l'aigle ainsi que le Jupin classique,
Se loger au Kremlin, vivre à l'Escurial,
Au moment où l'on est le plus impérial,
A l'heure où l'on remplit de son nom les deux pôles,
Voilà qu'on est poussé dehors par les épaules.
A rien ne sert d'aller se cacher dans des trous.
Dieu vient. On perd sa peine à fermer les verrous.
Ce fâcheux-là n'est point un de ceux qu'on évite.
Hélas, mon prince, on meurt brutalement et vite.
Il suffit d'un cheval emporté, d'un gravier
Dans le flanc, d'une porte entr'ouverte en janvier,
D'un rétrécissement du canal de l'urètre,
Pour qu'au lieu d'une fille on voie entrer un prêtre.

XLII

DIEU ÉCLABOUSSÉ PAR ZOÏLE

Ah çà, si nous disions un peu son fait à Dieu?

Son œuvre n'a ni fin, ni tête, ni milieu.
L'imagination de ce faiseur s'épuise.
Sa meule tourne usant ce qu'on dit qu'elle aiguise.
Il se répète; il est au bout de son rouleau.
Quoi de plus vain que l'air! quoi de plus plat que l'eau!
L'hiver est blanc et vieux; l'aurore est vieille et rose;
On croit qu'il renouvelle, il fait la même chose;

Toujours la même forme en ses œuvres s'épand;
L'arbre est un hérisson, le fleuve est un serpent;
La lune jaune accuse, en copiant l'orange,
Une stérilité d'invention étrange;
C'est morne. Essayez donc de le tirer un peu
De son flot toujours vert, de son ciel toujours bleu!
La face du liard au revers est pareille;
Le narcisse est un œil, l'épilobe une oreille.
Ce monde est un immense opéra rococo,
Doré par le reflet et rhythmé par l'écho;
Un ange endiablerait dans sa philosophie
D'écouter le plain-chant que la forêt solfie;
Le Léman n'en dit pas plus long que l'Érié;
Depuis des milliers d'ans, Dieu n'a point varié
La gamme du bouvreuil, du geai, de la linotte;
Son vieux fou d'ouragan n'a qu'une seule note,
Sa musique est toujours comme au temps d'Agénor;
En vain le rossignol, infortuné ténor,
Dans l'espoir de changer sa vieille cavatine,
Interroge et poursuit d'un regard qui s'obstine
Ce triste Dieu caché dans le trou du souffleur;
Mai porte à son chapeau toujours la même fleur.
Le destin, chausse-trape usée à la charnière,
S'ouvre et se clôt toujours de la même manière.
Et la vie, où l'espoir avorte et se morfond,
N'est qu'une boîte avec la mort pour double fond.

L'histoire est un vieux thème usé dès Hérodote;
Dieu ne la refait pas, mon cher, il la radote;

Il recrépit Tibère, il replâtre Néron;
Il ressouffle la guerre avec son vieux clairon;
Il livre, avec un tas de détails parasites,
Aux russes Bonaparte ou Darius aux scythes;
Pas un crime qui n'ait été cent fois commis;
Il pétrit Catherine avec Sémiramis;
Il fait resservir Claude et Pilate; il retape
Caïn dans Borgia quand il lui faut un pape;
Ce Louis quinze était à Londres Charles deux;
Sous le nom de Cambyse Attila fut hideux;
Hicétas reparaît dans Galilée. En somme,
Dieu n'a qu'un seul patron sur lequel il fait l'homme ;
Il laisse de ses mains le monde informe choir;
Il n'a pas le moyen de changer d'ébauchoir,
Et c'est toujours avec la même terre glaise
Qu'il fabrique une juive ou qu'il crée une anglaise.
J'ai vu le premier homme et j'attends le second.
Dieu se trompe s'il croit prouver qu'il est fécond
Parce qu'il tire Adam à beaucoup d'exemplaires.
Sur un profil, les pleurs, sur l'autre, les colères.
C'est toujours la victime et toujours le tyran.
Son Arcturus ressemble à son Aldebaran;
Un juif du moins vous rogne ou vous dore une piastre;
Lui n'a pas encor pu remettre à neuf un astre!
Il faut pour admirer que l'homme soit têtu.
Voilà ce que fait Dieu. Quand donc finiras-tu,
Entre l'endroit terrible et l'envers ridicule,
De regarder toujours le même crépuscule,
O création pauvre, ayant à tes deux bouts
Les soleils ronds des cieux, les yeux ronds des hiboux!

Je déclare ton Dieu fini.

Vois! monotone
Quand, zéphyr, il roucoule, et quand, bourrasque, il tonne,
Rajustant l'ancien cadre aux anciens horizons,
Il n'a que quatre vents et que quatre saisons.
Vieux grand-père en enfance, il ne sait qu'une fable.
Et dans tous les recoins de son œuvre ineffable,
Dans son éclair qui n'est que du rayon cassé,
Dans la mare stagnante au fond de tout fossé,
Dans le perroquet vide et bavard comme l'homme,
Dans Ève et dans Vénus cueillant la même pomme.
Dans la fumée aussi vague que le brouillard,
Dans le dindon pleureur et dans l'âne braillard,
Dans les orangs-outangs autrefois troglodytes,
Dans le cygne pareil au lys, que de redites!

L'Auvergne et ses volcans s'éteignent; au verso
Expirent Ténériffe et le Chimborazo;
A force de cracher toujours le même soufre,
L'Hékla meurt; le Gibel est au fond de son gouffre;
Vésuve époumonné n'est qu'un essoufflement.
Dans la bête hurlant toujours son hurlement,
Dans le flux et reflux rongeant toujours sa digue,
Dans le temps, dans l'espace, on sent de la fatigue.
La mer poussive jette un sanglot décrépit;
Son antique courroux n'est plus qu'un vieux dépit,
Et sa tempête a pris la forme d'un catarrhe.

Comme on voit pendre au mur un spectre de guitare,
La vieille poésie, où l'amour a vingt ans,
Frissonne dans le vide avec le vieux printemps.
Dieu regarde tourner la nature, machine
Qu'il domine, accroupi comme un magot de Chine ;
Et cela va si mal et c'est si mal bâclé
Qu'on dirait par moments qu'il a perdu la clé.
Quelque jour l'araignée emplira de ses toiles
L'horloge du matin, du soir et des étoiles,
Et le bien, et le mal, et le sort, noirs bahuts
Mal emboîtés, mal peints, mal cloués, mal fichus.

Vois! l'azur est ridé, l'aube tousse et grelotte;
La jeunesse éternelle est à la fin vieillotte;
Le chant du point du jour chevrote quelque peu.
Juillet caduc voudrait s'asseoir au coin du feu;
Le bonhomme janvier geint, et sans verve épanche
La neige qui jaunit de l'ennui d'être blanche ;
Floréal est fané, passé, mangé des vers.
Ce sont des lieux communs que ces bocages verts
Où vient nicher la grive, où vient glapir la caille;
La rose au frais bouton n'est plus qu'une antiquaille.
Les grands nuages sont d'informes arrosoirs;
Et le haut firmament, sombre pourpre des soirs,
Rideau des arcs-en-ciel, déployant sur l'abîme
Ses constellations, épouvante du crime,
Et ses nuits dont les yeux semblent tout épier,
Est une loque à pendre au clou chez le fripier.
Ce monde, chaque jour plus gothique et plus trouble,

S'embourbe plus avant dans l'ombre qui redouble;
L'homme en entend crier les joints, craquer les ais;
Et les religions attellent sans succès
L'éléphant de Brahma, le bœuf Apis, la bête
Que saint Jean vit ayant sept cornes sur la tête,
Et le cheval Pégase et la jument Borak
A ce noir chariot chargé de bric-à-brac!

Dieu ne fait de l'effet qu'en forçant les contrastes.
Son univers, malgré des détails assez vastes,
N'est qu'un long cliquetis au fond très puéril;
Le blanc, le noir; le jour, la nuit; décembre, avril;
Salomon et Piron déclamant la même ode;
Le cygne et le corbeau; Marc-Aurèle et Commode;
Vice, vertu; la course effarée et le mors;
La rumeur des vivants, le silence des morts;
Que tout crie et pérore! Assez, que tout se taise!
Je voudrais bien le voir sortir de l'antithèse.
On sourit dès qu'on met à nu le procédé.
Heureusement pour Dieu que Planche est décédé;
Comme il vous donnerait, car c'était là sa tâche,
Sur les doigts de ce bon Jéhovah qui rabâche!

Quoi! toujours ce poëme insipide des champs,
Des halliers, des ruisseaux et des vallons penchants,
Plus usé qu'un trumeau du bonhomme Natoire!
Quoi! l'été, puis l'hiver! toujours ce répertoire!
Toujours le même loup montrant les mêmes dents!

Toujours ce vieux joujou des vents, des flots grondants!
Ce casse-tête horrible et niais tout ensemble
De la chose qui n'est jamais ce qu'elle semble,
Où Dieu bande les yeux à l'homme, où ce vieillard
Avec Adam perdu joue à colin-maillard!
Toujours l'illusion d'optique qui vous frappe!
Le ciel qui sans bouger remue, et cette attrape
Du soleil qui se lève et ne se lève pas!
Quoi! toujours le cloaque au sortir du repas,
L'humanité tirée en bas par la nature,
Et le vomissement après la nourriture!
Mais le moindre grimaud qui porte la primeur
De ce que sa caboche enfante, à l'imprimeur,
Après s'être gratté sa stupide perruque,
Après s'être empoigné de ses deux mains la nuque,
Un rimeur de deux sous, un bélître, un poussah,
Un goitreux, trouverait autre chose que ça!

Il est temps que ce Dieu repeigne et revernisse
Le pré que six mille ans a brouté la génisse;
Qu'il blanchisse le lys, et qu'il mette des freins
Aux anciens vents hurlant leurs antiques refrains;
Qu'il change de l'oiseau la chanson coutumière,
Et qu'il redore au fond du ciel noir la lumière.
Sa machine est connue et c'est un grand défaut.
Oui, s'il veut qu'on le prenne au sérieux, il faut
Qu'il renouvelle, arrange, et radoube, et refasse
Son univers, moyens et but, fond et surface;
Son froid printemps qui fait sans cesse un faux serment,

Ses édens, ses enfers, mieux inventés vraiment
Ceux-ci par les Miltons et ceux-là par les Dantes;
Son jeu dépareillé de forces discordantes,
Son mystère, cassette à secret où déjà
Le bras des fureteurs jusqu'au coude plongea;
Sa terre, son soleil, assez maigre étincelle,
Et son attraction dont on voit la ficelle.

Il a pour vous distraire inventé les fléaux.
Voulant, selon la loi de maître Despréaux,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.
Il brise un peuple ainsi qu'un ivrogne son verre,
Livre une pauvre ville à d'affreux assiégeants,
Grossit l'eau de la Loire et noie un tas de gens.
Quelquefois, comme Horace aiguise un anapeste,
Il termine une guerre au moyen d'une peste,
Ou fait un roi d'un tigre, et se trouve charmant;
Et le monde agonise... — Ah! l'on est par moment
Tenté de lui fourrer le nez dans son ordure,
Ou de lui crier, — car il a l'oreille dure :
— Tu deviens fatigant, tu deviens pluvieux,
Mon pauvre éternel! prends ta retraite, mon vieux!
Oui, rentre dans ton trou biblique ou druidique.
Cède la place au diable, au singe, à l'homme. Abdique.
Tout autre fera mieux que toi ta fonction.
N'attends pas qu'un titan quelconque, un Ixion,
Un Satan, un Typhée aux cent bras, un Voltaire,
Fasse rafle un beau jour de tout ton vieux mystère;
Mette au rancart l'azur, les ténèbres, le mal,

Le bien, l'exception avec le fait normal,
Le destin, le hasard, l'impossible équilibre
Du Très-Haut prescient posé sur l'homme libre,
La crèche et le sépulcre, et la prairie en fleurs
Que, sans savoir pourquoi, l'aube inonde de pleurs;
Plume l'oison et l'ange, envoie au linge sale
L'affreux linceul troué de la nuit colossale;
Et prenne brusquement, pour y jeter le ciel,
La terre, le chaos total et partiel,
Et le septentrion, nocturne sentinelle,
Et l'océan roulant sa tempête éternelle,
Et le cèdre et l'hysope, et l'herbe et le ruisseau,
Leur hotte aux chiffonniers du faubourg Saint-Marceau!

XLIII

ILS SONT TOUJOURS LA

Baal n'est pas tombé ; son temple,
Antre du vieux crime immortel,
Rayonne ; et Baal se contemple
Et s'adore assis sur l'autel ;
Il triomphe ; il a dans sa crypte
La vieille Inde et la vieille Égypte ;
Baal resplendit au milieu
Entre l'idole et la momie ;
Et la sombre terre endormie
Rêve que ce monstre est son dieu.

Les deux frères de la géhenne,
Phalaris et Torquemada,

Attisent avec de la haine
L'âtre où le bœuf d'airain gronda ;
Tous deux, l'un est roi, l'autre est prêtre,
Chantent; comme le chien son maître
La fournaise vient les lécher ;
Et pour ce front, et pour cette âme,
Un panache sort de la flamme,
Une mitre sort du bûcher.

Nemrod vit, et près d'eux flamboie ;
Il éclabousse leur brasier ;
Il étale l'horrible joie
De la trompette et de l'acier ;
Il va, splendide, affreux, sonore ;
Il frappe, il tue ; et l'on ignore,
Quand sur eux le regard descend,
Si la flamme, hydre aux sombres ailes,
Crache sur Dieu plus d'étincelles
Que le fer de gouttes de sang.

Midas, docteur, est dans sa chaire ;
Sur le champ, sur l'être hébété,
Il souffle la nuit, la jachère,
Le sommeil, l'imbécillité ;
Près de lui, pendant qu'il enseigne,
Un géant aveugle qui saigne
Suit à tâtons un noir chemin ;
Car l'ombre étouffe l'espérance,

Car dans ses deux mains l'ignorance
Tient les deux yeux du genre humain.

Cham est vivant, le fils infâme;
Il brille, il est jeune, il est beau;
Il noie aux débauches son âme;
Il rit de son père au tombeau;
Il n'a même plus de mémoire;
Un flot sourd croît dans la nuit noire,
Il n'en sait rien; et sans ennui,
Sans peur, sans chercher de refuge,
Il entend le bruit du déluge
Qui remonte derrière lui.

Judas n'est pas mort; il trafique;
Il travaille aux piéges tendus;
Il est le marchand magnifique
Des Christs livrés, des dieux vendus;
Sa drachme est un astre; il partage
Son âme avec Londre et Carthage;
Judas domine les vivants;
Debout sur la terre, heureux, blême,
Fier, les mains pleines d'or, il sème
De la trahison dans les vents.

Dracon, juge, emploie au supplice
Du divin esprit Légion

Quatre forces saintes, Justice,
Famille, Ordre, Religion;
Sous son fouet la Vérité râle;
Il torture cet ange pâle
Sur l'horrible échafaud vermeil,
Et, front d'airain et cœur de pierre,
Fait écarteler la Lumière
Aux quatre chevaux du soleil!

Messaline n'est pas levée;
Elle est toujours là dans son lit;
C'est à peine, la réprouvée,
Si, quand vient l'aube, elle pâlit;
Toujours belle, calme, effrontée,
Elle éclate d'un rire athée
Sans pudeur, sans peur, sans ennui;
La prostituée éternelle
A changé de nom et s'appelle
Conscience humaine aujourd'hui.

Le vieux Caïn, aïeul prospère,
S'est fait un trône de l'affront;
Les crimes lui disent : mon père!
Il baise les vices au front.
Il rit de voir partout le glaive,
Et, sur toutes les croix qu'élève
A tous ses étages Babel,
Aux gibets qu'on hait ou révère,

A Montfaucon comme au Calvaire,
L'immense cadavre d'Abel.

Ils sont libres, joyeux, superbes ;
Les vils chantent les meurtriers ;
Tous ont les mains pleines de gerbes,
De fleurs, de rayons, de lauriers ;
Qui ne voit qu'eux cesse de croire ;
Toute la honte est de la gloire,
Et c'est Dieu qui semble puni ;
Sous le firmament qui s'effare,
Ils passent, comme la fanfare
Du néant devant l'infini.

A l'autre extrémité du monde,
Satan, le sinistre oublié,
Satan, le responsable immonde,
Seul, farouche et triste, est lié ;
Au-dessus de ses fils sans nombre,
Satan rêve, adossé dans l'ombre
Au poteau de l'immensité ;
Et, debout sous les cieux funèbres,
Il a ce masque, les Ténèbres,
Et ce carcan, l'Éternité.

28 avril 1875.

XLIV

FULGUR

L'océan me disait : O poëte, homme juste,
J'ai parfois comme toi cette surprise auguste
Qu'il me descend des cieux une immense rougeur ;
Et je suis traversé tout à coup, ô songeur,
Par la foudre sublime, irritée et haïe,
Comme toi par l'esprit sinistre d'Isaïe ;
Les éclairs sont mes cris, les foudres sont ma voix ;
Je gronde sur l'écueil comme toi sur les rois ;
Je suis l'avertisseur brusque, horrible et céleste.

L'énorme bras de feu m'associe à son geste
Quand il menace l'ombre et le bagne infernal.
On est beau par Virgile et grand par Juvénal,
Et mon gouffre le sait aussi bien que ton âme ;
J'ai, comme toi, l'azur, une douceur de femme,
Une gaîté d'enfant, des vagues pleines d'yeux,
Des aurores où rit le ciel prodigieux,
Des écumes parfois blanches comme les cygnes;
Les astres par-dessus mes flots se font des signes,
Et se disent : Viens donc te mirer dans la mer.
Je suis le niveau pur, le précipice clair;
J'offre mes gouttes d'eau nuit et jour aux brins d'herbe.
Mais je fais peu de cas de tout ce bleu superbe,
De ce vaste sourire épanoui sur tout,
De cette grâce où l'ombre en clarté se dissout,
De ces flots de cristal, de ces ondes de moire;
Et le passage affreux du tonnerre est ma gloire.

---

*

DEUX VOIX DANS LE CIEL

*

ZÉNITH. — NADIR

—

ZÉNITH.

Je suis le haut.

NADIR.

Je suis le bas.

ZÉNITH.

J'aime.

NADIR.

Je ris.

ZÉNITH.

Par l'éblouissement les cœurs sont attendris.
Adorer, c'est aimer en admirant. O cimes!
Que le soleil est beau sur les sommets sublimes!

NADIR.

Le dessous est charmant.

ZÉNITH.

O Paris!

NADIR.

O Paris!

ZÉNITH.

J'aperçois les cerveaux, les têtes, les esprits,
Les vastes fronts, foyers où rayonnent les âmes.

NADIR.

Je m'amuse. Je vois le vrai côté des femmes.

ZÉNITH.

Joie immense! savoir! sonder! voir jusqu'au fond
Ce que rêvent les forts, ce que les sages font!
O grands cœurs des héros!

NADIR.

Petits pieds de Suzette!

ZÉNITH.

Je lis le livre écrit par Dieu.

NADIR.

Moi, la gazette
Que le diable griffonne au verso.

ZÉNITH.

Croire est doux.
Marchez les yeux au ciel !

NADIR.

Pour tomber dans les trous.

ZÉNITH.

Cherchez les grands travaux et les grandes études,
Vivez pensifs ! plongez votre âme aux solitudes !
Allez ! vous reviendrez meilleurs.

NADIR.

Et fort maigris.

ZÉNITH.

Vivants ! enivrez-vous d'extases !

NADIR.

Soyez gris.

ZÉNITH.

Pensez !

NADIR

Buvez, mangez, faites-vous de gros ventres.

ZÉNITH.

Chantez, oiseaux; lions, rugissez dans vos antres;
Vents, soufflez; gonflez-vous, ô mers; frémis, forêt;
Prie, Adam! — Le soleil se lève. Dieu paraît!

NADIR.

Crois-tu?

ZÉNITH.

Création, salut!

NADIR.

Triste machine!

ZÉNITH.

Gloire à Dieu!

NADIR.

Peuh!

ZÉNITH.

Salut, ô France!

NADIR.

Bonjour, Chine.

ZÉNITH.

Venez, lutteurs saignants! venez, grands hommes las!
Dante avec Béatrix, Voltaire avec Calas!

NADIR.

Tiens! il laisse tomber par terre la Pucelle!

ZÉNITH.

Shakspeare, resplendis ; Rabelais, étincelle ;
Byron, montre ton front !

NADIR.

Et cache ton pied-bot.

ZÉNITH.

Christ naît. J'entends un bruit de harpe.

NADIR.

Et de rabot.

ZÉNITH.

Son père est roi.

NADIR.

Son père est charpentier.

ZÉNITH.

O psaumes !
O David !

NADIR.

O Joseph ! O scie !

ZÉNITH.

Où sont les chaumes
Est la paix. Le hameau m'attire.

NADIR.

Allons-nous-en.

ZÉNITH.

Aime le villageois.

NADIR.

Mais crains le paysan.

ZÉNITH.

J'ai l'œil sur les hauts lieux où s'allume une gloire,
Où César a gagné sa plus grande victoire,
Où Juvénal farouche a fait son plus beau vers.
Je le sais, moi. Je vois l'endroit.

NADIR.

Je vois l'envers.

ZÉNITH.

Athène! ô murs sacrés! beauté! chefs-d'œuvre! exemples!
Strophes du statuaire écrites sur les temples!
Michel-Ange, à genoux tu les étudias.
Raphaël effaré contemple Phidias;
Les profonds bas-reliefs, pleins d'une vie étrange,
Devant le demi-dieu font frissonner l'archange.
O sourire éternel des frontons dans l'azur!
Sous ce mur immortel qu'a ciselé l'art pur,
Les générations comme des fleuves roulent;
Turcs et vénitiens et bavarois s'écoulent;
Les siècles, bûcherons qui s'acharnent en vain,
Comparent, convoqués par le sculpteur divin
Devant le Parthénon mutilé comme un arbre,
L'humanité d'argile à l'olympe de marbre.
Salut à Phidias!

NADIR.

Bonsoir à lord Elgin!

ZÉNITH.

Justes, buvez l'absinthe.

NADIR.

Absinthe, vin et gin.
Riches, l'orchestre chante et les gorges sont nues;
Le parc bleuâtre et frais livre ses avenues;
Les lustres d'or, mêlés d'amours et de griffons,
Pendent, buissons de flamme, à l'anneau des plafonds;
Dansez dans le salon et soupez dans la serre;
Vous, les pauvres, les gueux, brutes de la misère,
Soûlez-vous dans un bouge à la lueur des suifs!

ZÉNITH.

Je regarde voler les aigles.

NADIR.

Moi, les juifs.

ZÉNITH.

Morus meurt pour la loi; Caton, pour la patrie.

NADIR.

La lâche multitude obéit, tremble et crie.
Le cri monte de ceux sur qui l'on marche à ceux
Sur qui l'on frappe; serfs, mougicks, fellahs crasseux,
Esclaves. Les pavés se plaignent aux enclumes.

ZÉNITH.

Que de couronnes d'or, que de chapeaux à plumes
Sur des fronts criminels!

NADIR.

Quels gros clous aux souliers
De l'honnête homme!

ZÉNITH.

O bons, vous êtes les piliers
Du ciel mystérieux où gravitent les mondes!
La raison de tout sort de vos âmes profondes.
Sans vous tout serait sombre et tout serait obscur.
La justice sacrée, et qui remplit l'azur,
Commence à l'honnête homme et finit aux étoiles.
Les justes méconnus rayonnent sous leurs voiles;
Comme le ciel, ils ont en eux l'immensité,
Et, s'il est la lumière, ils sont la vérité.

NADIR.

Buvons!

ZÉNITH.

Gloire au soleil!

NADIR.

Il rit de la nature.
Tous les échantillons d'esprit et de stature
Sont égaux et pareils devant ce bec de gaz,
Depuis Petit Poucet jusqu'à Micromégas!

ZÉNITH.

Pudeur! le lys t'adore et le ramier candide
T'aime, et l'aube te rit, virginité splendide,
Neige où se posera le pied blanc de l'amour.

NADIR.

A bas la vierge! à bas le lys! à bas le jour!
Toute blancheur est fade et bête.

ZÉNITH.

Tais-toi, nègre!

NADIR.

Est-ce ma faute, à moi? L'ange! tu deviens aigre.
Le nez en l'air, au fond de toute chose assis,
Où tu vois des géants, je vois des raccourcis.
Ce que tu vois monter, moi, je le vois descendre.
Tu vois la flamme aux fronts, je vois aux pieds la cendre.
Tout tient à la façon dont nous sommes placés.

ZÉNITH.

Le bleu matin dorait l'herbe dans les fossés;
Les froids tombeaux, devant le porche de l'église,
Dormaient. Au coin du bois Pierre rencontra Lise,
Et lui dit : — Viens. — Où donc ? — Au bois. — Je ne veux pas.
Les moissonneurs prenaient à l'ombre leur repas ;
Les gais pinsons jouaient sur les pierres des tombes.
— Oh ! là-bas, sur ce toit, vois toutes ces colombes !
Dit-elle ; et Pierre dit : — C'est chez moi qu'on les voit.
Viens les voir. J'ai ma chambre au bord de ce vieux toit.
J'ai chez moi la colombe et sa sœur l'hirondelle.
Tu pourras dans tes mains les prendre. — Vrai? dit-elle,
Dans mes mains ? — Dans tes mains ! Viens-tu ? — Je n'ose pas.
Le sentier, complaisant ou traître, pas à pas,
Les mena tous les deux, pensifs, vers la chaumière.
Tout le long du chemin Lise avait peur de Pierre.

Pierre dit : — C'est ici. — Dans l'escalier étroit
Leurs souffles se mêlaient. Les colombes du toit,
Les entendant venir, fuirent à tire-d'aile.
— Où donc est la colombe ? où donc est l'hirondelle ?
Dit Lise ; et Pierre dit tout bas : — O ma beauté,
Les oiseaux sont partis, mais l'amour est resté.
Des roses emplissaient ce nid d'une odeur d'ambre ;
Elle entra rougissante... —

NADIR.

A l'angle de la chambre,
Le vieux Satan riait dans sa barbe de bouc.
Lise en ôtant ses bas chantait l'air de Malbrouck.

ZÉNITH.

Jacque, après son travail, las, brûlé par le hâle,
Rentrait chez lui, son pain sous son bras. Maigre et pâle,
Une femme passait son enfant à la main.
— Du pain ! cria l'enfant. — La mère dit : — Demain.
L'enfant ploya son front comme l'oiseau son aile.
— Je ne crois pas en Dieu ; mon fils a faim ! dit-elle.
Le pauvre doux enfant dit : — Mère, ce n'est rien. —
Jacques donna son pain. O Jacques, tu fis bien.
Pour que la mère croie, il faut que l'enfant mange.

NADIR.

Le mioche était horrible et monstrueux. Cet ange
Louchait ; il ressemblait vaguement à Dupin ;
Et, pendant qu'il mangeait, son nez noyait son pain.

ZÉNITH.

L'œil de chair ment. L'esprit c'est l'unique prunelle.
Les prophètes muraient leur grotte solennelle,
Et, dans l'ombre engloutis, vivaient dans la clarté.
L'âme ignore la nuit comme la cécité.
L'âme voit à travers les paupières fermées.
O pures visions des choses innommées!
Majesté du voyant que l'esprit seul conduit,
Qui n'a plus que son âme ouverte dans la nuit!
Milton était aveugle.

NADIR.

Et Camoëns fut borgne.

ZÉNITH.

O Dieu, je suis heureux! je contemple.

NADIR.

Je lorgne.
Platon contemple, et Juan lorgne; il a l'œil battu,
Et Vénus dit tout bas à don Juan: Montes-tu?

ZÉNITH.

Silence!

NADIR.

Mon don Juan, mon beau faquin robuste,
Dit Vénus, ce Platon n'est bon qu'à faire un buste.

ZÉNITH.

Tout est bien, tout est beau.

NADIR.

Hein ? Plait-il ? S'il vous plait?
J'ai tant cherché le beau que j'ai trouvé le laid.
Tout est mal.

ZÉNITH.

L'idéal rayonne, astre immobile.

NADIR.

Satan m'a fait cadeau de l'âme de Zoïle;
Je me la mets dans l'œil en guise de lorgnon.

ZÉNITH.

Tout glorifie...

NADIR.

A bas!

ZÉNITH.

Et tout affirme.

NADIR.

Non!

ZÉNITH.

Le sage, inaccessible à vos vices funèbres,
Hommes, est votre phare au milieu des ténèbres.

NADIR.

Socrate était ivrogne et Thalès libertin.

ZÉNITH.

Croyez.

NADIR.

Le vrai pas plus que le beau n'est certain.
Qui semble un singe aux grecs semble un homme aux osages.

ZÉNITH.

Démocrite, Héraclite étaient les deux visages
Du genre humain.

NADIR.

C'est Jean qui pleure et Jean qui rit.
C'est toi, Zénith, et moi, Nadir.

ZÉNITH.

Sinistre esprit,
N'approche pas ton nom du mien.

NADIR.

Bah!

ZÉNITH.

Tais-toi, fange!

NADIR.

Monsieur, je suis un diable et vous êtes un ange;
Mais quand vous vous fâchez de la gaîté que j'ai,
Je rêve que quelqu'un vous a pris votre g.

ZÉNITH.

Qu'Ève, par toi perdue et dont tu fis la honte,
T'écrase sous son pied!

NADIR.

Que Balaam vous monte!

ZÉNITH.

O Dieu vivant, pardonne au rire immonde et noir,
Pardonne au rire misérable,
Toi qu'adore, incliné comme l'arbre du soir,
Le juste sombre et vénérable!

Le rire hurle, et mord le bas du firmament;
Il déchire, il souille, il écume,
Trouble la tombe, et crache, avec un grincement,
Sur le monde, encensoir qui fume.

Regarde sans courroux le rire furieux,
Le rire que rien ne désarme,
Dieu, vie, abîme, espoir! grand œil mystérieux
D'où tombe l'homme, cette larme!

23 novembre 1853.

II

LE LIVRE DRAMATIQUE

— LA FEMME —

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS

I

MARGARITA

COMÉDIE

PERSONNAGES.

LE DUC GALLUS.

NELLA.

GEORGE.

LE BARON GUNICH, chambellan.

LE BARON D'HOLBURG, soldat.

— En Souabe. 17.. —

Un burg dans une forêt. Intérieur de la grande salle du rez-de-chaussée. Aspect de ruine. Le dénûment rustique mêlé au délabrement seigneurial. De vieilles statues dans des niches, de l'herbe dans le pavé. Dans les coins, des débris. Une table de chêne. Des chaises de bois. Vaisselle d'étain et grosse poterie sur une planche. Coffres le long des murs. Près de la table, sur un bahut de paysan, des in-folio reliés en parchemin. Un ou deux sont ouverts. Dans l'angle à gauche, sous une voussure en ogive, un enfoncement fermé d'une porte à deux volets. A droite, sur le devant, la tourelle de l'escalier en spirale qui mène aux étages d'en haut. Cette tourelle est contiguë à la muraille. La porte de la tourelle s'ouvre sur le devant du théâtre. On en voit les premières marches. Le mur de la tourelle est percé de petites fenêtres longues et étroites. Au fond une grande porte, tout ouverte, donnant sur la forêt. Fenêtres démantelées. Volets descellés. Çà et là des vitres cassées.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC GALLUS. GUNICH.

Ils entrent par la porte du fond. Le duc, élégant, beau, grisonnant, environ cinquante ans, avec la prétention de n'en paraître que quarante. Il a un pardessus de voyage Gunich est vieux.

LE DUC GALLUS.

Que sais-tu d'elle?

GUNICH.

Rien. — Son nom, c'est tout. Nella.

LE DUC GALLUS.

Tes talents d'espion ont été jusque-là !

Il regarde autour de lui le délabrement.

Donc, c'est dans ce taudis qu'habite cette fille !

GUNICH.

Avec son père.

LE DUC GALLUS.

Seule en ce burg !

GUNICH.

Sans famille.

LE DUC GALLUS.

Elle a tous les attraits, me dis-tu.

GUNICH, saluant.

Réunis.

LE DUC GALLUS.

Le plus beau des oiseaux dans le plus laid des nids !

Regardant dans la salle.

Personne.

Il frappe du pied sur le pavé et heurte le marteau sur la porte.

On ne vient pas. — Entrons.

Ils avancent de quelques pas. Il hausse la voix et appelle.

A la boutique !

Silence et solitude dans le burg.

Le duc Gallus regarde de toutes parts si personne ne paraît. Gunich le suit jusque sur le devant du théâtre.

GUNICH.

Souffrez que je vous parle un moment politique.
Altesse, en attendant, votre neveu grandit.

LE DUC GALLUS.

Il ne me gêne point, puisqu'il reste inédit.

GUNICH.

Ces complications sont fâcheuses en somme.
Moi, j'eusse, monseigneur, supprimé le jeune homme.
Tout ou rien. Pourquoi faire une chose à demi?

LE DUC GALLUS.

Et l'adoucissement des mœurs, mon cher ami!
On prend une couronne, et l'on n'est pas hostile.
Mon frère laisse un fils. Tuer l'enfant! vieux style.
Fi! c'est de mauvais goût. On usurpe aujourd'hui
Avec indulgence.

GUNICH.

Humpf!

LE DUC GALLUS.

Mon frère mort, l'ennui
Me prit. Être sujet d'un marmot, c'était rude;
Je fis je ne sais plus trop quelle platitude
A Kaunitz, et je fus reconnu duc régnant.
Je me débarrassai du mioche en l'éloignant.
Dans ces bois, comme fils d'un vieux maître de forge,
Je l'ai fait élever. C'est l'étudiant George.
Point de dégât. J'ai mis dans ces monts, purs sommets,

Mon prince légitime en sevrage à jamais.
Incognito, tout seul avec toi, sans escorte,
Je viens de temps en temps voir comment il se porte.
Il ne se doute pas qu'il est duc.

GUNICH.

C'est profond,
Mais doux.

LE DUC GALLUS.

Les rois se font, mon cher, et se défont.

GUNICH.

Humpf!

LE DUC GALLUS.

Ce que nous nommons nos droits, nous autres princes,
Sont-ce des droits ? Oui. Non. Puisque j'ai les provinces,
Je les garde. Elles sont à mon neveu, mais quoi !
Étant un peu larron, je suis d'autant plus roi.
Le premier qui fut roi fut un voleur sans juges.
Bah ! tout est bien, les bois sont d'augustes refuges,
Ce garçon est vivant, les nids chantent, les cieux
Sont sur nous. Quant à moi, je règne de mon mieux ;
J'ai brisé les vieux jougs et les vieilles bricoles,
Supprimé la potence, ouvert beaucoup d'écoles,
Diminué l'impôt, semé le vrai, dissous
L'erreur, et je n'ai pas de remords pour deux sous.
Je tolère dans l'ombre un neveu qui s'ignore.
Claudius de Hamlet guette la pâle aurore,
Mais il est Claudius et l'enfant est Hamlet.
Moi, nul spectre ne vient me saisir au collet.
Ce que j'ai, c'est l'ennui. Le trône, triste proie !

Sais-tu ce que je suis? un pauvre homme de joie.
Plutôt bon que mauvais; très canaille; occupé,
Mais oisif; fort penaud. Comme on est attrapé!
L'ambitieux pensif, usurpateur en herbe,
Dit en préméditant le trône : — C'est superbe!
On est le maître; on a le budget plein les mains;
Le prince resplendit, regardé des humains,
Au-dessus de la terre; il est dans la comète!
Vite, ôte-toi de là, petit, que je m'y mette! —
C'est bon, j'ai pris la place, et je règne. A quel prix!
Quel néant! Un respect qui ressemble au mépris;
Voir le fiel dans les cœurs et le miel sur les langues;
Une dorure, pas solide; des harangues;
Des valets; point d'amis; de faux éphestions;
Des malédictions, des indigestions;
Des tedeums chantés par des prêtres athées;
Du fracas, des grandeurs vaguement insultées
Par cette conscience énorme des vivants,
Sombre sous les rois, comme une mer sous les vents;
En chasse, en guerre, un tas de flatteurs déshonnêtes
Vous aidant à viser les peuples et les bêtes;
Les vastes bâillements du cérémonial;
Beaucoup d'enterrement mêlé d'un peu de bal;
Le rang suprême, un mot; le pouvoir, un problème;
Ne jamais être sûr qu'une femme vous aime;
Voilà ce qu'on usurpe, ami. — Si j'avais su!

GUNICH.

Vous êtes triomphant, grand, couronné....

LE DUC GALLUS.

Déçu.
Ah! de la chose sceptre et de la chose trône,
J'en suis revenu, va. J'y tiens peu. Pas de prône
Plus sot que l'étiquette, et pas d'orgueil plus creux.
C'est un art des puissants de n'être pas heureux.
Ils appellent cela la majesté. C'est bête.
Trop de couronne, hélas, fait qu'on n'a plus de tête.
Sais-tu ce qui serait mon goût? Vivre à Paris.
Rome a son carnaval, Stamboul a ses houris,
Mais Paris! Oui, c'est là qu'il faudrait que je vinsse
Pour être un chenapan sans cesser d'être prince.
Un chenapan, vois-tu, c'est un sage gouailleur
Que Paris seul produit, qui rit, cueille la fleur
Et la fille, est féroce au plaisir, vit, s'attable,
Chante, danse, extermine, affreux gueux, et bon diable.
Le scrupule en un coin de son cœur se tient coi.
Être ça, c'est vraiment exister. C'est pourquoi,
Quand je pense à Paris, je me dis : C'est la ville!
Là le mal n'est pas laid, la fange n'est pas vile!
Jamais comme à Paris les gens d'esprit n'ont pu
Savourer le parfum d'un éden corrompu;
Paris gâte la femme et l'homme, et les attaque
Par tout le paradis que peut faire un cloaque.
J'aime Paris, de vice et de grandeur pavé.
N'y songeons pas. Je suis à mon trône rivé.
Je suis le patient du trône. Roi, je bâille.
Ah! n'être qu'un bourgeois, quel bonheur! on ripaille,
On s'amuse, on se vautre, amis, du vin, du rhum,
Du gin! et pas d'altesse, et pas de décorum,

On boit, la joie accourt et se livre en personne,
Et vous la possédez! Sais-tu que je grisonne?

GUNICH.

Mais...

LE DUC GALLUS.

Je grisonne! — Or, j'ai, par-dessus le marché,
Le désir bienveillant de commettre un péché.
Quel péché? le meilleur, le grand, le vrai, l'unique.
L'amour. Attention. Mon cœur se communique.
Tout ce que le destin offre, j'en ai voulu;
Ce sac, je l'ai vidé; ce livre, je l'ai lu.
Eh bien, Gunich, le fond du sort, le but de l'homme,
C'est Elle!

GUNICH.

Elle? qui donc?

LE DUC GALLUS.

Elle! celle qu'on nomme
Plaisir, Tourment, Enfer et Ciel, Bien, Mal, Oui, Non.
Elle! en Grèce Aspasie. Elle! en France Ninon.
Écoute, ô confident du prince! Combler d'aise
Quelque fille sans cœur, sans préjugés, mauvaise,
Charmante, aux grands yeux bleus, ou noirs, se portant bien;
Avoir ma Pompadour comme un roi très chrétien,
Je prémédite ça! Mille défauts; pas veuve,
Et je la cherche au bois pour l'avoir toute neuve.
Tel est mon idéal. L'ennui, j'en fais l'aveu,
Me ronge, je confie au bon Dieu mon neveu,
Et moi, de mon côté, je vais à l'aventure;

Je suis un cœur errant quêtant sa nourriture.
Vois, je bâille. J'ai faim. Je n'ai rien sous la dent.
Je voudrais rencontrer quelque être indépendant
Dont je sois le despote et qui me mène en laisse ;
Je cherche cette chose exquise : une drôlesse.

GUNICH.

Monseigneur, ce n'est point impossible à trouver.

LE DUC GALLUS.

Mais je la veux sauvage.

GUNICH.

Il la faudra rêver,
En ce cas, — c'est un peu de complaisance à mettre, —
Et ne pas prendre trop votre rêve à la lettre.
Sauvage presque.

LE DUC GALLUS.

O lacs, ô montagnes, qu'emplit
Le grand songe orageux du torrent dans son lit,
Du hallier, de la source, et de la bête fauve,
Où l'antre vaguement s'arrondit en alcôve,
Où Pan se remarie et change de maisons
Avec les douze mois et les quatre saisons,
Espaces que la nuit ensemence d'étoiles,
Ronces où l'araignée ourdit ses sombres toiles,
J'accours, je viens sonder vos abîmes profonds ;
Dégoûté des bourreaux, et même des bouffons,
Accablé de respect, obsédé de richesse,
Las de cet à peu près qu'on nomme une duchesse,

Blasé, mais confiant, ivre du grand concert,
Je viens chercher Vénus toute nue au désert,
Je tends les bras vers vous, bois, monts, épithalame !
O nature, un sourire ! ô forêts, une femme !

GUNICH.

O forêts, une vierge !

LE DUC GALLUS.

Oui, vierge. J'y consens,
Un démon vierge ! un être aux penchants malfaisants,
Ayant l'aspect du lys que la nature encense !
Laïs Agnès ! le monstre à l'état d'innocence !
C'est curiosité, rien de plus; mais j'aurais
Cet appétit. La touffe épaisse des forêts
Contient tout; fleurs, venins. Ami, gagner le quine
D'un ange contenant en germe une coquine !
Comprends-tu ? l'observer ! voir aboutir au mal
L'innocence à tâtons dans l'instinct animal,
Peser dans la vertu ce que la chair en ôte,
Assister dans une âme à l'aube de la faute,
Je ne suis pas méchant, mais j'aimerais ce jeu.
Moi, des crimes, fi donc ! mais des vices, parbleu !
Quel plaisir, se gratter du doigt la boite osseuse,
Et se dire tout bas : Bon ! elle est paresseuse,
Elle hait le travail, elle aime les bijoux,
Elle me trompera pour d'affreux sapajous,
Elle est chaque jour pire, elle est chaque jour moindre,
Elle sent avec joie en elle Phryné poindre,
Elle ignore l'honneur, le devoir, la raison ;
Elle a l'éclosion sinistre du poison !

Se dire : De farouche elle devient servile,
La faunesse des champs est catin à la ville,
Néère tourne mal et se change en Lola,
Assez déesse ici pour être diable là !
Elle a des yeux profonds de plus en plus funèbres,
C'est une gueuse, ô joie ! et voir, dans les ténèbres,
Lentement, dépouillant tout voile, tout remord,
Toute pudeur, avec le regard de la mort,
Sombre comme Astarté, blanche comme Suzanne,
De la vierge au front pur sortir la courtisane !
Et se dire : C'est bien ! je vais la dévorer !
Le tout pour rire.

GUNICH.

Au fait, c'est gai.

LE DUC GALLUS.

Flâner, errer,
Se refaire le cœur !

GUNICH.

Bravo.

LE DUC GALLUS.

J'ai des nausées
Des femmes qui chez nous naissent apprivoisées.
Cet immense plaisir, corrompre, on ne l'a pas.
Leur fuite est l'art savant de faire tous les pas.
Ces prudes ! la Macette est dans la Cidalise.
Elles baissent les yeux en sortant de l'église ;
Elles prennent pour rien des airs majestueux ;
Leur croupe se recourbe en replis vertueux.
Moi qui sais le tarif, voir ces saintes-nitouches

S'offrir dans l'ombre en vente et faire les farouches,
Ça m'assomme. Et je viens chercher en d'autres lieux
Quelque chose de pis, c'est-à-dire de mieux.
Je viens ici, parmi les ignorances franches,
Parmi l'échange obscur des baisers sous les branches,
Parmi les impudeurs naïves, faire un choix.
L'acclimatation d'une femme des bois
A la cour, c'est mon rêve, ami!

GUNICH.

Si, par prodige,
Vous la trouvez...

LE DUC GALLUS.

Je veux la dévorer, te dis-je.

GUNICH.

Je vois ce qu'il vous faut, une femme à croquer.

LE DUC GALLUS.

Je m'ennuie!

GUNICH.

Il serait étrange de manquer
De femme quand on est prince.

LE DUC GALLUS.

Si, d'aventure,
Nous allions déterrer ici la créature!
Je l'espère!

GUNICH.

Et le crois. Grattons du bec le sol.

Une allemande avec un regard espagnol
Habite en ce burg.

Regardant au dehors par une des fenêtres ruinées.

Tiens, à point nommé, c'est elle !

LE DUC GALLUS.

Regardant par la même fenêtre, avec un geste de stupeur.

Et c'est lui !

GUNICH.

Duo.

LE DUC GALLUS.

C'est mon neveu !

GUNICH.

C'est la belle !

LE DUC GALLUS.

Çà, que fait-il céans ?

GUNICH.

Dame ! il est prétendant.
Je ne suis pas du tout surpris de l'incident.
Vous l'avez dans les bois mis avec soin vous-même.
Il flâne. Il est vivant, il en profite. Il aime.
Rapportez-vous-en donc aux jocrisses locaux !
Je m'étais renseigné près de tous les échos,
J'ignorais ce détail. Chimène a son Rodrigue.
Je comprends. La nature est une immense intrigue ;
Il aura rencontré la belle, par hasard.
Le hasard, monseigneur, quel dieu ! mais quel gueusard !
Dans les bois on a droit à l'églogue ; l'eau coule,

L'air souffle, on est garçon et fille, et l'on roucoule.

Il regarde par la fenêtre.

Ce vieux burg est ainsi construit qu'ils sont forcés
De suivre les remparts tout le long des fossés.

Montrant la porte qui ouvre sur l'escalier.

Vous allez les revoir sortir par la tourelle.

LE DUC GALLUS.

Ah çà, mais me voilà jaloux !

GUNICH.

Et de qui?

LE DUC GALLUS.

D'elle!
De lui !

GUNICH.

Vous allez vite en besogne. Comment,
Vous avez vu de loin cette belle, un moment,
Prince, et voilà le feu qui prend à votre altesse !

LE DUC GALLUS.

Être vite amoureux, c'est de la politesse.
Et puis, chacun son genre, ami. C'est ma façon,
A moi, de me hâter de perdre la raison.

GUNICH.

Faites.

Il rit.

LE DUC GALLUS.

Quoi ! l'on m'indique en ce donjon sinistre
Une belle ! j'accours, et tu ne veux pas, cuistre,

Dadais, triple crétin, qu'en ce pays de loups
J'enrage, et que je sois furieux et jaloux !
Je trouve mon neveu qui courtise la dame !

GUNICH.

Vous usurpez le trône, il usurpe la femme.
Carambolage.

LE DUC GALLUS.

Il a la bride sur le cou.
N'étant pas roi, qu'a-t-il besoin d'un garde-fou ?
En fait de liberté jamais je ne lésine.
Il est étudiant ici près ; il voisine.
Il était sur la piste avant moi. C'est flagrant.
Mais, bah ! je lutterai. Sais-tu qu'il est fort grand,
Ce petit ?

GUNICH.

C'est un homme.

LE DUC GALLUS.

En outre il a l'astuce
D'être beau.

GUNICH.

Prétendant à deux tranchants.

Avec un sourire.

Je l'eusse
Supprimé.

LE DUC GALLUS.

Ce garçon est deux fois mon rival.

GUNICH.

Droit, mince, il doit avoir bonne mine à cheval.

LE DUC GALLUS.

En politique il a son droit, et près des femmes
Sa figure.

GUNICH.

Il fallait, lorsque nous triomphâmes,
En finir de l'enfant. Certe, ainsi nous eussions
Dans leur source extirpé les révolutions.
L'obscure pression des successeurs possibles
Trouble un règne ; un amas d'incidents invisibles
Se forme, et le pouvoir ne peut se maintenir.
Qui veut régner doit faire eunuque l'avenir.
Monseigneur, on verrait du fait qui vous tracasse
Rire Machiavel.

LE DUC GALLUS.

Et plus encor Boccace.
Oh! ce George ! abuser de ce qu'il n'est pas roi
Pour aimer, profiter de son retrait d'emploi
Pour me prendre ma place ici. Quelle canaille!
Dois-je persévérer? faut-il que je m'en aille?
Conclusion : je suis dans un bois et volé.
Cupidon à Jupin escroque Sémélé.
George est dans le réel, moi je suis dans le rêve.
Satan, jadis, prit-il Adam? Non, il prit Ève.
Adam, c'est la puissance, Ève est l'amour. Satan,
Entre les deux façons qu'on a d'être sultan,
Choisissait la meilleure en s'adjugeant la femme.
Moi, j'ai fait le contraire. A présent je réclame.
Trop tard. Empanaché, bardé d'un grand cordon,
Je suis Mamamouchi battu par Céladon.

Mon neveu rit, je règne ; il vit, je me lamente,
Et j'enrage. Et je vois dans ses mains mon amante
Au pillage. J'ai l'ombre, il a la proie. Et moi,
Morbleu, je me sens dupe à force d'être roi!

GUNICH.

Prince, vous êtes l'aigle, et vous planez.

LE DUC GALLUS.

Sans joie.
Le prince est un niais puissant ; l'aigle est une oie.
Les palais, la fanfare, et les arcs triomphaux,
L'amour des sujets, l'or, le faste, c'est du faux ;
Le trône nous enferme en son cercle héraldique ;
Celui qu'on aime est roi ; celui qui règne abdique.
Donc, voyant le garçon, beau, jeune, épris, pas vieux...

GUNICH.

Vous en êtes jaloux.

LE DUC GALLUS.

Non. J'en suis envieux!
Vois-tu, l'heureux c'est lui, moi je suis l'imbécile.
Je changerais fort bien avec lui.

GUNICH.

C'est facile.

LE DUC GALLUS.

Non, s'il est aimé.

GUNICH.

Quoi! vous tremblez, vous!

LE DUC GALLUS.

Moqueur!

GUNICH.

Vous, prince!

LE DUC GALLUS.

On prend un trône, on ne prend pas un cœur.
Pourtant je lutterai.

GUNICH.

Mais il est d'autres femmes.

LE DUC GALLUS.

Non.

Surprenant un ricanement de Gunich.

Sous ta flatterie on sent tes épigrammes.
Tu penses que je suis inepte. Je te dis
Que mes aïeux livraient bataille un contre dix,
Qu'étant grison, je dois affronter ce jeune homme,
Que j'ignore comment cette fille se nomme,
Que j'ai marché dans l'herbe et bu dans les ruisseaux,
Que depuis ce matin j'entends un tas d'oiseaux
Qui font l'amour dans l'ombre au-dessus de ma tête,
Que George est bien plus fort que moi puisqu'il est bête,
Du moins je le suppose en voyant son succès,
Que je devrais m'enfuir si je réfléchissais,
Que, puisque cette fille habite une masure,
Elle rêve un palais, qu'elle est vaine, peu sûre,
Coquette, pauvre, avec des fleurs dans ses cheveux,
Et que c'est pour cela, butor, que je la veux!
Je te dis qu'il n'est pas d'autre femme sur terre.

GUNICH.

Le couple se croit seul en ce burg solitaire,
Observons-les. J'entends dans l'escalier des pas.
Ce sont eux. Les voilà de retour ici-bas.

LE DUC GALLUS.

Que de choses seront à la mort révélées !
On saura le secret du vent, des giboulées,
Des roses, de l'instinct féminin et viril,
Des madrigaux dont est formé le mois d'avril !

L'œil tourné vers l'escalier.

Ils descendent du ciel en effet. Quelle ivresse,
Être deux amoureux ! Que Chloé soit traîtresse,
Qu'importe ! Daphnis bête est un heureux berger.

Paraissent George et Nella. Ils descendent l'escalier de la tourelle, George le premier donnant la main à Nella. Le duc Gallus et Gunich se retirent en arrière de la tourelle, de façon à n'être pas aperçus. De ce recoin, le duc ne voit que George. Nella reste sous la porte de la tourelle debout sur la dernière marche de l'escalier. Le duc contemple la bonne mine de George.

Décidément, vingt ans, c'est charmant. C'est léger.
George est beau.

SCÈNE II

LES MÊMES. NELLA. GEORGE.

GEORGE.

Nella!

NELLA.

George! — Ami, je vous renvoie.

GEORGE.

A bientôt.

NELLA.

Oui. Prenez garde qu'on ne vous voie.
Quel malheur que je sois fille noble!

GEORGE.

Et que moi
Je sois roturier!

NELLA.

George!

GEORGE.

Oh! je ne sais pourquoi,
Mais je fais en moi-même un roman. J'imagine
Que je ne connais point au vrai mon origine.
J'ai le pressentiment d'un destin inconnu.
Mais non, je ne suis rien que le premier venu.
J'ose vous adorer, Nella.

LE DUC GALLUS, à part.

Quelle bravoure!

NELLA.

Profitez du moment où mon père laboure
Au fond de son enclos, et fuyez par le bois.

LE DUC GALLUS, à Gunich.

Son père? est-ce un soldat, ou bien un villageois?

Par la fenêtre il montre à Gunich quelqu'un au dehors.

C'est ce bon vieux là-bas courbé sur sa charrue.

GEORGE.

Vous êtes sur ma cendre une flamme apparue;
Sans vous je ne vis pas. Quand pourrai-je, à genoux,
Vous épouser?

NELLA.

Hélas! je ne sais. Cachez-vous.
Mon père est encor plein d'orgueil nobiliaire.

GEORGE.

Le donjon vieillissant n'a pas honte du lierre.
Pourquoi ce vétéran me repousserait-il?
Mon chaste amour ressemble à son farouche exil.
Nous serions là, devant son front que l'âge ploie,
Nous aimant, et quel mal lui ferait notre joie?

NELLA.

Il est bon. Attendons. Dieu nous aidera.

GEORGE.

Non.
J'accuse Dieu. Pourquoi suis-je un homme sans nom?

NELLA.

Ami!

GEORGE.

Mon âme est franche et mon destin est louche.

NELLA.

George!

Le duc Gallus fait des efforts pour voir Nella sans y parvenir.

LE DUC GALLUS, à part.

Entendre la voix, c'est presque voir la bouche.
C'est égal! maudit mur!

GEORGE.

Ah! sort infortuné!
Pourquoi suis-je puni? parce que je suis né.
Il fallait naître noble. Hélas, le grain de sable
Est-il de son néant coupable et responsable?
Ah! quel accablement! j'aime au-dessus de moi.

NELLA.

Mon George!

GEORGE.

J'ai le cœur trop haut!

NELLA.

Tu serais roi,
T'aimerais-je mieux?

GEORGE.

Non. Mais tu serais ma femme.

NELLA.

George, dites-moi vous. Ne troublez pas mon âme.
Vous serez le mari, ne soyez pas l'amant!
Respectez-moi.

GEORGE.

Nella, laissez-moi seulement
Déposer un baiser sur votre main.

NELLA.

J'exige
Que vous soyez sage.

GEORGE.

Oui.

Elle est restée sur l'escalier. George est hors de la tourelle.

Nella tend son bras nu par la lucarne. Il lui prend la main.

NELLA.

Soyez sage, vous dis-je!

GEORGE.

Un seul baiser.

Il lui baise la main avec emportement.

LE DUC GALLUS, à part.

Trois, quatre! — Ah! tu me le paieras.
Je suis éperdûment amoureux de ce bras.

GEORGE.

Adieu, mon âme!

NELLA.

Adieu, mon cœur!

GEORGE.

Quand reviendrai-je?

NELLA.

Demain.

GEORGE.

Non. Aujourd'hui.

George furtivement et sans regarder s'esquive par une des fenêtres qui font brèche. Le duc Gallus et Gunich s'effacent dans l'ombre de la tourelle. Il ne les voit pas. Nella reste seule. On la voit dans l'escalier de la tourelle, pensive, cherchant par la lucarne à voir encore de loin George, qui a disparu.

LE DUC GALLUS, à part.

Le paradis, quel piége!
Comme ils sont pris! l'amour est le profond jardin
Au fond duquel est Dieu caché. Bravo l'éden!
Toute cette ombre aimable est d'aube pénétrée.
Il s'agit maintenant d'y faire mon entrée.
Quærens quem devoret. C'est moi. — George, mon cher,
On vous aime, mais bah! la beauté c'est la chair,
La femme c'est la faute, et vous avez le charme,
Jeune homme, vous avez l'amour, mais j'ai mon arme,
L'expérience. Ami, vous allez en avant,
Beau, tendre, frais, naïf. Moi, je suis le savant,
L'artiste. Il est ardent, moi calme. Il a l'ivresse,
J'ai l'appétit.

Cependant Nella est sortie de la tourelle; elle fait quelques pas, et s'arrête, sans voir Gallus et Gunich. Le duc la montre à Gunich.

Comment trouves-tu ma maîtresse?

Gunich salue profondément le dos de Nella, immobile sur le devant du théâtre. Le duc Gallus regarde par la fenêtre d'où il a aperçu le père travaillant dans les champs.

Le pauvre père est dupe, et George tient Nella!

GUNICH.

Nous venons au secours du père. Enlevons-la.
Vous êtes roi; je suis un baron pour tout faire.
Donc...

Le duc Gallus fait un signe de tête négatif.

LE DUC GALLUS.

J'ai l'attraction. Je suis la haute sphère.
Passer près d'elle doit suffire.

NELLA, allant à une armoire.

Et mon couvert
Qui n'est pas mis!

Elle tire de l'armoire une nappe de grosse toile très blanche qu'elle étale sur la table, puis des vaisselles et des gobelets d'étain, un pot de lait et un pain bis, qu'elle dispose avec symétrie, puis deux assiettes et deux cuillers de fer, et elle place deux chaises devant les deux assiettes.

Le duc Gallus la contemple, Gunich et lui sont restés au fond de la salle. Elle ne se doute pas de leur présence.

LE DUC GALLUS, à Gunich.

Va-t'en rêver dans le bois vert.

NELLA, se dépêchant.

Mon père va rentrer.

LE DUC GALLUS, à Gunich.

Laisse-nous. Herborise.

Gunich fait une nouvelle révérence au dos de Nella, et sort.

SCÈNE III

LE DUC GALLUS. NELLA.

LE DUC GALLUS, s'avançant et saluant.

Madame... —

Nella se retourne et le regarde.

A part.

Elle a grand air. Elle n'est pas surprise.

Haut à Nella.

Je suis un voyageur qui passe. S'il vous plait,
Pourrait-on ici boire une tasse de lait?
En payant?

NELLA.

Sans payer. Oui, monsieur.

Elle verse du lait dans un gobelet.

Le duc s'assied sur une des deux chaises, et boit une gorgée de lait. Nella va et vient dans la salle, rangeant les meubles et serrant du linge dans les bahuts sans s'occuper de lui.

LE DUC GALLUS, lorgnant la masure.

Pierre et briques.
Édifice à classer parmi les historiques.

Lorgnant la fille.

— Vingt ans. De trop grands yeux et de trop petits pieds.

Revenant à l'inspection du logis.

— Des ancêtres cassés. Des preux estropiés.

Force héros sans nez, perdus dans les décombres.
Ce mélange imposant de Charlemagnes sombres,
De Barberousses morts, de Christs, de Jéhovahs,
De saints, que le vulgaire appelle des gravats.
L'auguste bric-à-brac, épars sous la fougère,
Que l'histoire plus tard met sur son étagère.
Une commission de savants trouverait

Regardant le chiendent qui pousse entre les pavés.

A camper dans cette herbe énormément d'attrait.
L'humidité triomphe, et fait sous ce portique
Prospérer la grenouille, animal aquatique.
Tous les siècles moisis ensemble. Que c'est beau!
La ruine vraiment vaut presque le tombeau.
C'est superbe. Les goths, les romains, les sicambres.
Des pierres dans le blé, du gazon dans les chambres,
Un burg, quoi! C'est là, certe, un rare monument,
Où l'on doit s'ennuyer épouvantablement.

Lorgnant Nella.

— Divine! un brin de fleur, et la voilà coiffée!

Haut à Nella.

— Mademoiselle, on voit dans les contes de fée
Des belles, comme vous, que garde en une tour
Un dragon, et pour qui des rois meurent d'amour,
Et que viennent sauver des paladins bravaches.
— Ah çà! que faites-vous ici?

NELLA.

Je trais les vaches.

LE DUC GALLUS.

Traire les vaches. Soit. Il est d'autres bonheurs.
Que faites-vous après?

NELLA.

Je porte aux moissonneurs
Leur dîner dans les champs.

LE DUC GALLUS.

Après, belle pensive?

NELLA.

Je lave à la fontaine et je fais la lessive.

LE DUC GALLUS.

Ah! grâce pour ces mains charmantes! — Puis, après?

NELLA.

Je balaie, et je range au cellier nos œufs frais.

LE DUC GALLUS.

Après?

NELLA.

J'ai ma quenouille, ou bien je raccommode
Ma robe.

LE DUC GALLUS.

Qui n'est pas tout à fait à la mode.

NELLA.

Je ne sais pas.

LE DUC GALLUS.

Après?

NELLA.

Quand mon père à pas lents...

Elle montre la fenêtre d'où le duc a déjà aperçu le père.

— Regardez, — on le voit d'ici. — Ces cheveux blancs! —
Quand il rentre le soir, je tiens la table prête,
Je mets la nappe.

LE DUC GALLUS.

Et puis?

NELLA.

Nous soupons tête-à-tête.

LE DUC GALLUS.

De pain bis?

NELLA.

Et de lait.

LE DUC GALLUS.

C'est là tout le gala.

NELLA.

Puis je lui lis un peu de ces gros livres-là.

Elle montre les livres sur le bahut qui touche à la table. Le duc tourne la tête et, sans se lever, regarde les titres sur les dossiers des volumes.

LE DUC GALLUS, déchiffrant.

Homère. Grotius. Polybe. La Genèse.

NELLA.

Ou bien, tout en causant, je couds près de sa chaise,
Et, le travail faisant des trous à ses habits,

Je les lui double avec de la peau de brebis.
Puis mon père me tend ses bottes, je les ôte.

LE DUC GALLUS.

Ensuite?

NELLA.

Ensuite on fait la prière à voix haute.
Il m'embrasse, et l'on va dormir.

LE DUC GALLUS, se levant.

C'est tout?

NELLA.

C'est tout.

Le duc s'approche d'un air insinuant avec un sourire d'intelligence.

LE DUC GALLUS.

Qu'avez-vous dans l'esprit?

NELLA.

Croire en Dieu.

LE DUC GALLUS.

C'est beaucoup.

Nella se remet à faire le ménage de la salle.

Après un silence.

Vous devez par instants vous sentir sérieuse?
Vous êtes...

NELLA.

Je ne suis pas même curieuse.
J'ignore votre nom.

Avec une révérence fière.

Soyez le bien venu.

LE DUC GALLUS, souriant.

Le bonheur est parfois caché dans l'inconnu.

Se rapprochant.

Rêvez-vous? pensez-vous?

NELLA.

Penser, c'est trop. J'espère.

LE DUC GALLUS, accentuant son sourire.

Mais, belle, il faut aimer quelqu'un.

NELLA.

J'aime mon père.

LE DUC GALLUS.

Mais par des cheveux blancs tout le cœur n'est pas pris.

NELLA, le regardant.

J'aime les cheveux blancs, et non les cheveux gris.
Maintenant, s'il vous plaît, je vais serrer mon linge.

LE DUC GALLUS, à part.

Une gazelle ayant de l'esprit comme un singe!

Nella retourne à ses occupations d'intérieur. Elle remet la ruine en ordre le plus qu'elle peut. Elle va et vient, sans faire attention au duc.

LE DUC GALLUS, se rasseyant.

Ah çà! je n'aime point voir des enterrements.
Ces yeux profonds et bleus comme des firmaments,
Cette fraîcheur timide, et cette rougeur fière,
Ce front rose qui semble un lever de lumière,
Tout cela n'est pas fait pour garder la maison.

Je crois en vous voyant voir l'aurore en prison.
Oui, vous êtes l'aurore, et vous êtes esclave
Dans la nuit! Au cachot, seule au fond d'une cave,
Chez ce bonhomme affreux qu'on appelle l'hiver.
La beauté c'est le fruit, l'indigence est le ver.

Regardant la masure.

Burg sinistre! Où donc est ton échelle, ô Latude!

A Nella.

— Tel que vous me voyez, j'aime la solitude,
A la condition de ne pas être seul. —
Croupir! devenir laide! autant vaut le linceul.
Viviane se change en Toinon dans ces bouges.
La taille s'épaissit, les bras deviennent rouges.
Guerre à cet oppresseur infâme, le corset!
Je viens vous annoncer une nouvelle, c'est
Qu'il existe des lieux charmants; c'est que Versailles,
Potsdam, Schœnbrun, ont mis l'Olympe en leurs broussailles;
C'est qu'il est des palais; c'est qu'il est des bosquets;
C'est qu'au seuil d'une idylle il faut de grands laquais;
C'est que le buisson, l'herbe, et la bruyère, et l'arbre,
Ne sont beaux que mêlés à des nymphes de marbre;
C'est qu'un torrent est laid, et qu'au fond du vallon
L'eau doit se comporter comme dans un salon;
C'est qu'Homère et Milton ne sont que des maroufles
Faits pour passer le temps à chanter vos pantoufles;
C'est qu'il est un devoir, l'oisiveté, pour ceux
Qu'enivre la langueur des appas paresseux;
C'est que les beaux habits sont beaux; c'est que les femmes
Doivent être de pourpre et d'or, comme les flammes,

Car toutes ont pour loi de brûler à leur tour
Dans l'immense incendie universel, l'amour!
Je viens vous annoncer que vous êtes déesse;
Que la beauté, cet astre, a pour ciel la richesse,
Et que sur cette terre, ancien fief de Vénus,
Où, pour voir deux beaux yeux et baiser deux pieds nus,
Le pape donnerait Rome, et moi, Babylone,
Vous avez une jupe en serge à dix sous l'aune!

Montrant tour à tour Nella et le burg.

Je ne suis pas Dieu. Non. Mais pour lui je rougis
Que, faisant de tels yeux, il fasse un tel logis!
Morbleu! faut-il qu'on rie ou bien faut-il qu'on pleure?
Vous êtes la beauté suprême, pour demeure
Vous avez la tristesse horrible! C'est complet.
Ma parole d'honneur, si j'avais un valet
Maladroit comme Dieu, laissant de sa fenêtre
Tomber le pot de fleurs où le lys vient de naître
Et cassant un destin charmant sur le pavé,
Cachant dans un taudis l'être qu'on a rêvé,
Brouillant tout, faussant tout, faisant traire les vaches
A Psyché, j'userais sur son dos vingt cravaches!
Dieu se moque de nous, tristes fils de Japhet!

Il s'est levé et, comme par mégarde, laisse s'écarter son habit de voyage sous lequel on entrevoit sa plaque et son grand cordon.

NELLA.

Monsieur, si vous croyez me faire de l'effet
Parce que vous ouvrez votre habit de manière
A montrer un crachat sous votre boutonnière
Et dans votre gilet le coin d'un cordon bleu,

Vous vous trompez.

Elle va au coin où est la voussure, et écarte les deux volets fermés. En tournant sur leurs gonds, ils découvrent un tableau qui est le portrait en pied d'un homme de guerre en grand uniforme, couvert de décorations et de broderies, avec un grand cordon, le même que porte le duc.

— Voici mon grand-père.

LE DUC GALLUS.

Vrai Dieu !

C'est un feld-maréchal.

NELLA.

Parfaitement.

LE DUC GALLUS.

Vous êtes?...

NELLA.

Sa petite-fille.

Elle salue le portrait avec gravité, puis se redressant.

Oui. Les tambours, les trompettes
L'annonçaient. Maintenant, il dort dans son linceul.
Les autres généraux l'admiraient. Mon aïeul
Étant le plus prudent était le plus terrible.
Il était infaillible, il était invincible.
Et l'empereur, présent, voulait qu'il commandât.

LE DUC GALLUS.

Et son fils, votre père?...

NELLA.

Est un simple soldat.

Elle salue le portrait, puis se retourne vers le duc.

Mon père est le baron d'Holburg. La destinée

L'avait brisé déjà que je n'étais pas née.
On n'apprend point l'histoire aux femmes, c'est pourquoi
Je ne vous dirai pas si ce fut pour le roi
Ou l'empereur, si c'est pour la Prusse ou l'Autriche,
Qu'étant noble, il donna son sang, et qu'étant riche,
Il donna son argent jusqu'au dernier écu;
Je sais qu'il eut le tort d'être pour le vaincu.
Le vainqueur le frappa. L'on mit sous le séquestre
Ses fiefs seigneuriaux rayés de l'ordre équestre,
Puis on le fit soldat. Ce burg fut son exil.
Tout paysan pour lui devint un alguazil;
Les murs tombent, hélas, et les cœurs dégénèrent.
Ceux qu'il avait jadis nourris, l'espionnèrent.
Mon père n'eut plus droit de porter l'éperon.
Défense de lui dire excellence et baron.
Il laboure son champ. Lui, cousin des margraves,
Quoiqu'il fût le plus brave au milieu des vieux braves,
Les jeunes officiers n'ont pas l'air de le voir.
Il fait le blé, je fais le pain. Calme, le soir,
Il s'en revient, traînant le soc parmi les plaines,
Tandis que le soleil descend dans les grands chênes.
Nous buvons l'eau du ciel qui remplit le fossé.
Il ne parle jamais de ce qui s'est passé;
Si quelqu'un par hasard lui fait une demande,
Il répond : J'ai servi la patrie allemande,
Et se retire, un peu plus fier qu'auparavant.
Il songe volontiers dans les bois pleins de vent.
Il a le front pensif de l'homme qui persiste.
Il est vieux, seul, vaincu, proscrit. Il n'est pas triste.
On sent qu'il porte en lui la cause juste. Il croit.

A mesure que l'ombre autour de lui s'accroît
Je vois dans sa prunelle augmenter la lumière.
Son donjon lentement devient une chaumière.
Il regarde souvent ce portrait, son trésor;
L'épaulette de laine à l'épaulette d'or
Raconte son histoire et parle de la guerre,
Et je vois mon aïeul qui sourit à mon père.
N'ayant point de quoi mettre une tuile à son toit,
Mon père dans sa chambre en ruine reçoit
L'averse quand il pleut et le froid quand il vente,
Et moi je suis sa fille et je suis sa servante,
Et c'est ce qu'on appelle être un homme déchu.

LE DUC GALLUS, *à part.*

En entrant je voulais chiffonner ce fichu;
Maintenant, — est-ce donc le sol qui se dérobe? —
Je suis prêt à baiser le bas de cette robe.

Haut à Nella.

Je ne suis pas très fort en histoire non plus.
Votre père appartient aux âges révolus.
Mais, voyons, qu'a-t-il fait?

NELLA.

De ce qu'a fait mon père,
Je ne sais rien du tout, sinon que j'en suis fière.

LE DUC GALLUS.

L'empereur pourrait, tout étant calme aujourd'hui,
Lui faire grâce.

NELLA.

Hein? lui faire grâce! à lui!

Lui seul aurait le droit de faire grâce aux autres.
De qui donc croyez-vous parler?

LE DUC GALLUS.

De l'un des nôtres.
D'un seigneur.

NELLA.

Les seigneurs sont aussi courtisans.
Point. Nous sommes, mon père et moi, des paysans.
Mon père est un soldat, je suis une vachère.
Notre chute profonde et haute nous est chère.
Ah! lui peut s'appuyer aussi sur mon honneur!
Mon père est en dépôt dans mes mains. Son bonheur
Est mon devoir. Je sais que je dois être forte.
Je suis le seul débris de sa famille morte;
Il n'a que moi. Vivez, vous les hommes dorés!
Oui, mes vaches, je vais les traire dans les prés.
J'aime leurs grands yeux bleus qu'on dirait pleins d'un rêve;
Elles donnent leur lait à vous tous; je me lève
De grand matin, je cours, je saute les fossés,
Je me mouille les pieds dans l'herbe; je ne sais
Si le roi Frédéric combat l'empereur Charle;
Mais elles, dans les champs, m'attendent; je leur parle;
Chacune semble heureuse et gaie en m'écoutant;
Elles lèchent mes mains, et j'ai le cœur content
Dans la grande nature, et loin de vos chimères,
Moi bonne fille, avec toutes ces bonnes mères.

LE DUC GALLUS, *à part.*

Je ne sais pas pourquoi je tremble comme un sot.

Serais-je un honnête homme à mon insu? L'assaut!
Vite! donnons l'assaut.

Haut à Nella.

Que diriez-vous, madame,
D'un prince qui voudrait vous apporter son âme,
Son rang, ses millions, son nom grand et vainqueur?

NELLA.

Le nom est quelquefois le contraire du cœur;
Nom auguste, esprit vil; nom obscur, âme illustre.
Parfois le pâtre est prince et le monarque est rustre.
Ici c'est l'ombre. On n'a pas vu, dans ce manoir,
De princes, et l'on trouve inutile d'en voir,
Et j'ai toujours pensé, quant à moi, qu'une altesse,
C'était de la grandeur, mais de la petitesse.

LE DUC GALLUS, à part.

Brusquons.

Haut.

Vous devez, car il faut bien être heureux,
Avoir un amant.

NELLA, le regardant fixement.

Moi!

LE DUC GALLUS.

Pardon. Un amoureux.

NELLA.

De quoi vous mêlez-vous? Venez-vous des étoiles
Pour oser regarder l'âme à travers ses voiles!

Si j'aime, mon amour s'ajoute à mon orgueil.
Il est pur, grave et fier, et ma mère au cercueil
Le sait, en attendant que mon père le sache.
L'innocence se voile et la faute se cache.
Je ne me cache pas. Aimer est ma grandeur.
Mon secret est sans honte et n'est pas sans pudeur.
Mon cœur cherche la nuit, mais ne craint pas le blâme.
L'œil de Dieu reste ouvert dans l'ombre de mon âme.

Le duc veut parler. Elle lui impose silence du geste.

Je comprends. Une fille est chez un paysan.
On se dit : Allons-y.

Elle lui montre la porte.

C'est bien. Allez-vous-en.

Le duc se lève.

On n'entre pas ici par une ligne courbe.
Ah! je sais distinguer le cœur vrai du cœur fourbe.
L'ange et le tentateur n'ont pas la même voix ;
Le loup n'est pas le chien fidèle ; et dans les bois
Le chant du rossignol n'est pas le cri du merle.

LE DUC GALLUS.

Je cherche un grain de mil, et je trouve une perle.
Attrapé.

NELLA.

Sortez.

LE DUC GALLUS.

Mais...

A part.

Je suis chassé!

Entre George par la brèche, essoufflé, sans voir le duc.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GEORGE, puis LE BARON D'HOLBURG.

GEORGE.

J'accours.
C'est moi. Pour peu d'instants et des instants bien courts.
J'en profite. Je viens. Ah! loin de vous, que faire?
Puis-je entrer?

NELLA, à part.

Grand Dieu! George! et cet homme!

Le baron d'Holburg paraît à la porte du fond; vieux, en habit de soldat, avec une souquenille de laboureur.

Et mon père!
Je tremble.

LE BARON D'HOLBURG, apercevant le duc.

Un étranger!

NELLA, au baron d'Holburg.

Montrant le duc.

Je lui dis de sortir.

LE DUC GALLUS, au baron d'Holburg.

C'est vous le père? Eh bien, je dois vous avertir
Que ces deux jeunes gens s'aiment.

Il montre George.

GEORGE.

Quel est cet homme?

NELLA.

Ciel!

GEORGE, au duc.

Qu'êtes-vous, monsieur? Sachez que je me nomme
George.

LE DUC GALLUS.

C'est bon. On sait mieux que vous votre nom.

S'adressant au baron d'Holburg stupéfait.

Quand vous tournez le dos, ce jeune compagnon
— Le scrupule aux amants ne pèse pas une once, —
Vient voir mademoiselle, et je vous les dénonce.
Je viens d'être témoin d'un de leurs rendez-vous.

GEORGE.

Quel est cet espion?

LE DUC GALLUS, continuant.

Au baron d'Holburg.

Monsieur fait les yeux doux.
Mademoiselle, avec réserve, les accepte.

LE BARON D'HOLBURG.

Ma fille! est-il possible!

LE DUC GALLUS.

Il faudrait être inepte
Pour ignorer qu'avril est le mois des amours,

Que la douceur des nuits suit la beauté des jours,
Qu'un souffle est dans les bois, qu'il faut que tout renaisse,
Que c'est la volonté de Dieu que la jeunesse
Sente la pression amoureuse du ciel,
Qu'avoir vingt ans oblige, et qu'il est naturel
Qu'un baiser, envié par les nids du burg sombre,
Tombe sur le bras blanc qu'on entrevoit dans l'ombre.

NELLA, rougissante et suppliante.

Monsieur...

LE DUC GALLUS, poursuivant. Au baron.

Moi, je suis là, je passe, j'aperçois,
Je viens vous informer du fait.

GEORGE, au duc.

Qui que tu sois,
Ce que tu viens de dire, entends-tu, c'est l'épée,
La dague et le poignard, l'herbe de sang trempée,
Sans quartier, tout de suite, et j'en fais le serment,
Et regarde-moi bien en face fixement,
Tu te rétracteras syllabe par syllabe !
Ton nom ?

LE DUC GALLUS.

Je suis Gallus, landgrave de Souabe,
Le frère du feu duc régnant George premier.
L'aigle à deux têtes prend son vol sur mon cimier.
L'Allemagne n'a pas de famille plus grande.

Il salue profondément le baron.

Et, monsieur le baron d'Holburg, je vous demande
En mariage ici votre fille Nella
Pour mon neveu le duc George deux

Montrant George.

Que voilà.

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS

II

ESCA

DRAME

ACTE PREMIER

LISON

PERSONNAGES.

GALLUS.

LISON.

LE BARON GUNICH.

HAROU, paysan.

UN PAGE. UN NÈGRE. VALETS.

— Dans un bois. —

Une route sur le versant d'une colline boisée. La colline monte et occupe le fond du théâtre. La route passe au premier plan, tourne, puis reparaît au second plan à mi-côte parmi les arbres où elle se perd. En bas, à droite, une maisonnette couverte de chaume, très propre et très pauvre. Un court sentier de traverse, qui n'a que quelques enjambées sur le talus de la colline, met en communication le tronçon de route du premier plan avec le tronçon du deuxième plan. Gros arbres çà et là autour de la maison. Devant la maison, sous un arbre et dans un massif de roses, une source encadrée de grosses pierres frustes. La cabane, très basse, n'a qu'un rez-de-chaussée.

Au lever du rideau, deux voitures cheminent sur la route; l'une, sur le tronçon supérieur, est une charrette chargée de fumier, attelée d'un âne et menée par un paysan en blouse juché sur le fumier; l'autre, sur le tronçon inférieur, au premier plan, est un coche de voyage et de gala, tout doré, blasonné d'armoiries, surmonté d'une couronne princière, avec glaces, et intérieur de satin, traîné par quatre chevaux empanachés, harnachés de bossages d'or, avec postillons et laquais. Dans la voiture est Gallus. On aperçoit Gunich dans le compartiment du devant.

La porte de la chaumière est fermée; la fenêtre est ouverte. Une jeune fille, dans le demi-désordre d'une toilette commencée, se peigne devant la fenêtre. C'est Lison. On voit l'intérieur d'une chambre indigente. Beau soleil. Printemps.

SCÈNE PREMIÈRE

LISON, GALLUS, PUIS HAROU.

GALLUS, se penchant à la portière du carrosse.

Oh! la charmante fille!

LISON, se penchant à la fenêtre de la chaumière.

Oh! la belle voiture!

Le carrosse passe et disparaît à droite. La charrette s'arrête. Harou en descend, son fouet à la main. Il dégringole par le sentier qui abrége, court à la chaumière et frappe à la porte d'un coup de sabot. Il a son fouet à la main.

HAROU.

Il est neuf heures.

LISON, par la fenêtre.

Ah! c'est vous.

HAROU.

Oui, ma future.

LISON.

C'est bon.

Elle jette un fichu sur ses épaules nues, et elle ouvre la porte. Harou entre.

HAROU.

Vous n'êtes pas encor prête?

LISON.

Pardi!

HAROU.

Mais monsieur le curé nous attend à midi.

LISON.

Bien.

HAROU.

L'autel est paré. C'est comme aux grandes fêtes.

LISON.

Bon.

HAROU.

De cette cabane isolée où vous êtes,
Jusqu'à l'église...

LISON.

Eh bien?

HAROU.

C'est encor loin. Allons,
Vite. Habillez-vous.

LISON.

Oui.

HAROU.

J'aurai deux violons.

LISON.

Bien.

HAROU.

Je vais décharger mon fumier, puis je rentre
Vous prendre en ma charrette avec Thibaut, le chantre.

LISON.

Soit.

HAROU.

Mamz'elle Lison...

LISON.

Dites Lisa.

HAROU.

Lisa.
Vous êtes vertueuse, et c'est pour ça.

LISON.

Pour ça,
Que quoi?

HAROU.

Que je vous aime et que je vous épouse.
Vous avez du bonheur, hein? plus d'une est jalouse.
Vous sentez bien que moi qui suis un gros fermier,
Ayant acquêts et baux francs de droit coutumier,
C'est à qui m'aura. Vous, vous êtes sans famille.
Être madame Harou, quel sort pour une fille!
Avoir six cents arpents de blé, trois cents de foin!
Et dire, en regardant tout le pays très loin :
C'est à moi! Voyez-vous, vous êtes orpheline,
Pas un brin d'herbe n'est à vous sur la colline,
Et vous êtes sans dot comme la fleur des champs.
Cela n'amuse pas les gens qui sont méchants
De voir que je vous prends pour femme. Ça les fâche.
Vous n'étiez qu'une pauvre ouvrière à la tâche,
Seule, et dont les parents sont morts sur des grabats,
Gagnant dix sous par jour à ravauder des bas.
Vous allez devenir bourgeoise, et cette chambre
Où vous gelez, pas vrai, dès le mois de novembre,
Vous l'allez changer contre un bon logis, ma foi,
Où vous serez chez vous bien qu'en étant chez moi,
Et d'où vous pourrez voir la mare avec les vignes,
Et des canards si gros qu'on les prend pour des cygnes;

Ah! les commères font du train! Moi, bon luron,
Tout ce tas d'oiseaux noirs qui bat de l'aileron,
Parce qu'elles voudraient être ce que vous êtes,
Me font rire. Piaillez, mesdames les chouettes!
Quand demain, bras dessus dessous, nous passerons,
Cela fera sortir du trou leurs gros yeux ronds,
Ça sera farce. Et vous, vous prendrez un air crâne,
Vous direz: Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne.
Et puis du cidre! et puis du pain, plein le buffet!
Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait
Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.
Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.
Moi pas. Ah! par exemple, il faudra travailler.
Étant maîtresse, on est servante. S'éveiller
Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,
Être bonne faucheuse et bonne ménagère,
Manier gentiment la fourche à tour de bras,
Laver les murs, laver les lits, laver les draps,
Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
Blanchir l'âtre, écumer le pot, moucher des mioches,
Porter, si le chemin est long et raboteux,
Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.
Nos bans sont publiés. Je vous ai fait cadeau
Du parapluie, afin que, s'il tombe trop d'eau,
On ne s'en serve point, parce qu'il est en soie.
Et nous nous marions tantôt. Vive la joie!
Donc, mamz'elle, à midi, l'église. A minuit...

Il fait claquer ses doigts.

Bien!
Vous êtes un peu maigre. Ah! cela ne fait rien.
En mangeant du gigot, de la soupe bien chaude,
Du lard, avec le temps vous deviendrez rougeaude.
La viande, voyez-vous, c'est ça qui fait la chair.
Vous étiez mal nourrie. Au fait, tout est si cher!
Le moyen qu'une fille, en mangeant peu, soit belle!
Sans chardon, l'âne geint. Sans pré, le mouton bêle.
Nous serons très heureux. Moi, j'aurai soin des bœufs,
Vous des cochons. Des fois, l'étable, c'est bourbeux,
Dame, on pataugera dans la paille mouillée.
Bah!

LISON, à part.

On nous a souvent, le soir, à la veillée,
Dit des contes de fée où l'on voit qu'au printemps
Il arrive parfois aux filles de vingt ans
De trouver au milieu de leur chambre un jeune homme
Portant un astre au front, qui leur dit: Je me nomme
Le prince Azur, je t'offre un palais où tout rit,
Chante et danse, je t'aime, et je suis un esprit.

Considérant maître Harou.

Ce n'est pas ça.

HAROU.

Je veux vous donner douze, oui, douze
Chemises en bon fil,

Montrant sa manche.

Pareilles à ma blouse.

LISON, à part.

En toile à torchon!

HAROU.

Moi...

Gallus et Gunich, enveloppés de manteaux, passent au fond du théâtre et s'arrêtent derrière les arbres, en observation.

LISON, regardant Harou et reculant.

Quelle odeur !

HAROU.

Moi, fermier,
Je..

LISON.

Que sentez-vous donc? Pouah !

HAROU.

Rien. C'est le fumier.
Ça ne sent pas mauvais.

Il s'approche d'elle galamment.

Vous n'êtes pas commode.
J'aime ça. L'autre jour, j'ai, puisque c'est la mode,
Voulu vous embrasser, moi mauvais chenapan,
Mais vous m'avez donné juste en plein museau, pan !
Une pichenette ! Ah ! comme vous m'attrapâtes !

Il rit et cherche à l'embrasser ; elle recule.

LISON, le repoussant.

Ah ! pardon. Vous avez des mains !

HAROU, riant plus fort.

De bonnes pattes,
Hein ?

Il rit et étale ses mains.

Ça travaille.

Il les retourne toutes hâlées des deux côtés.

C'est de la bonne noirceur.

Lison se remet à se poigner.

LISON.

Dire que je n'ai pas une mère, une sœur,
Pour m'habiller le jour de ma noce !

HAROU.

L'usage
Est qu'une du pays lace votre corsage.

LISON.

Je ne veux de personne.

HAROU.

Oui. Vous êtes ainsi.
Quelle sauvage humeur de vous loger ici !
Seule, en cette cabane au bout de la vallée !

LISON.

J'ai ce choix : ici seule; au village isolée.
Étant pauvre, on n'a pas d'amis, et j'aime mieux
Voir le désert au fond des bois qu'au fond des yeux.

HAROU.

Vous avez un parler trop haut. Ça vient, je gage,
Des livres. Quand on lit, ça gâte le langage.
Mais j'y mettrai bon ordre. Ah ! dans le temps ancien...

LISON, pensive et regardant un livre qui est sur sa table.

En fait de livre ici, je n'ai qu'un paroissien.

A part.

Savoir lire, à quoi bon? pour lire de la messe !
Fi !

HAROU, faisant claquer son fouet.

Je serai le maître, et j'en fais la promesse.

Il rit.

Çà, pour vous épouser il faut que je sois fou,
Moi qui suis riche, et vous qui n'avez pas le sou;
Mais l'homme est un nigaud que la femme ensorcèle,
Hein, mam'zelle Lison?

LISON.

Dites mademoiselle
Lisa.

A part.

Grossier pain bis, va!

HAROU.

Convenablement,
Je suis moins que mari, mais je suis plus qu'amant.
Un baiser.

Il s'approche. Elle le repousse vivement.

LISON.

Jamais!

HAROU, éclatant de rire.

Oh! jamais!

Il regarde à une montre d'argent qu'il a sous sa blouse.

Çà, je babille.
Il faut vous habiller. Il faut que je m'habille.

LISON, le regardant de côté.

Je crois que pour cravate il a sa corde à puits.

HAROU.

Faire un brin de toilette est nécessaire, et puis,
Vous, pendant ce temps-là, ma-de-moi-selle-Lise,

Avec un clin d'œil.

— Est-ce ça ? — parez-vous. Puis, en route, à l'église,
Gens de la noce ! — Et puis, ce soir,

Avec un geste galant qui l'effarouche.

Plus de fichu !

Il fait claquer son fouet. Il escalade le sentier, rejoint la route d'en haut, remonte dans la charrette et s'assoit sur le fumier. Il crie.

Je vais venir vous prendre en ma voiture. — Hu !

LISON, *seule.*

Elle ôte son fichu, et n'a plus que sa chemise et un jupon. Elle divise et natte ses cheveux.

C'est là le malaisé. Je suis une rêveuse.

Elle ouvre un tiroir de commode.

Habillons-nous.

Elle prend dans la commode quelques hardes, et s'arrête.

Ma tête est obscure, et se creuse.
Dire que je n'ai pas encor pris mon parti !

Elle tire de la commode une coiffure de mariée en fleurs d'oranger.

Souvent d'un oui, d'un non, on s'est bien repenti,
Dans une heure il sera trop tard.

Elle déplie une robe de grosse laine neuve, propre et laide.

L'ennui me ronge !

Elle met sur un escabeau une paire de gros souliers de femme, neufs.

Pas de destin auquel on ne préfère un songe!

Elle regarde la robe, les souliers et les fleurs d'oranger.

Que faire?

Elle se remet à natter ses cheveux.

Ce bouvier est honnête. — Et hideux.

Elle les roule en tresse.

Lui, soit.

Elle les rattache en couronne sur sa tête.

J'avais pourtant rêvé le ciel à deux!

Elle interrompt sa toilette et médite.

Aimer, comme c'est bon! s'idolâtrer sans cesse!
Et n'être pas trop pauvre! Ah! c'est beau, la richesse!
La vraie! En plein. Oui, tout! Pas l'épaisse façon
D'être riche à peu près qu'a ce pauvre garçon.
Sa femme ira pieds nus. Les souliers s'usent, dame!
Moi, je consens très bien aux pieds nus de la femme,
A la condition du tapis de velours.
Et ces poignets! Ces gens de campagne sont lourds!
Il faut, pour cet hymen de l'âme avec l'étoile
Qu'on nomme amour, un lit, pas en trop grosse toile,
Un nuage où l'on flotte, on ne sait quel vivant
Char d'aurore emporté par le rêve et le vent,
Et pas plus de travail que l'oiseau sur la branche!

Pensive.

L'œil est d'autant plus doux que la main est plus blanche.
L'amour, dit l'Amadis de monsieur de Tressan,
C'est la vie. Et je hais le parler paysan.
Ouvrière. Orpheline. Oh! je songe, et Dieu laisse
Entrer dans mon œil trouble un regard de duchesse.

Et j'ai des visions folles, plaire, charmer,
Être libre, être belle, être adorée! Aimer!

Elle se remet à sa toilette.

Elle prend la coiffure de mariée et regarde les quatre murs de sa chambre.

Je n'ai pas de miroir, tant je suis misérable!

Elle sort de la chaumière, et va au puits de la source.

Si Dieu n'avait pas mis cette eau sous cet érable,
Je n'aurais pas moyen de me coiffer, vraiment.

Elle se mire dans l'eau, tout en ajustant sa coiffure.

La fleur d'oranger. — Peuh ! la rose, c'est charmant.

Elle ôte le bouquet d'oranger, cueille une rose dans le rosier, et la met dans ses cheveux. Elle se mire.

Pauvre, ou ce mariage. Ah! la ressource est dure.

Elle ôte la rose et la regarde pensive.

Une fleur, ça se fane.

Gallus, derrière elle et sans qu'elle le voie, sort à moitié du massif qui entoure la source, avance le bras, et lui pose un épi de diamants dans les cheveux.

GALLUS, à demi-voix.

Un diamant, ça dure!

Il rentre vivement dans le massif.

LISON, se retournant.

Hein? on a parlé.

Elle regarde.

Non. Personne.

Elle se mire dans la source.

Ah Dieu, mon Dieu!

Qu'ai-je au front?

Elle se redresse effarée.

Qui m'a mis cela?

Elle se mire de nouveau.

Qu'est-ce? du feu?
Ça doit brûler! — je n'ose y toucher.

Relevant la tête.

Je suis bête.
C'est cette eau qui me trompe et qui met sur ma tête
Un reflet de soleil. Ce que c'est que d'avoir
Une source au milieu d'un bois pour tout miroir!

Elle se retourne. Un grand miroir de Venise ovale, encadré de vermeil ciselé, apparaît devant elle dans le massif.

Ciel!

Stupéfaite, elle regarde le miroir. Elle porte la main au bouquet de diamants qu'elle a sur le front.

Ah! les reines sont de la sorte coiffées!

Elle regarde le miroir.

Est-ce que par hasard il passe un vol de fées
Qui s'est venu poser sur les branches du bois?

Elle regarde sa coiffure de diamants.

Ai-je peur? Non. J'ai fait ce rêve bien des fois.
Autour de moi tout tremble et devient ineffable.

Elle approche du miroir. Elle aperçoit un petit être, espèce de nain ou d'enfant, vêtu de satin blanc glacé vert, qui porte le miroir et le lui présente, et qui disparaît presque derrière, tant il est petit et tant le miroir est grand.

Lison, admirant l'enfant.

Qu'il est joli !

Elle le considère sans crainte et comme apprivoisée à l'aventure.

C'est ça ! le nain ! C'est une fable
Qui m'arrive.

Elle l'admire.

Il est fée. Es-tu fée ? Oui, pour sûr !
Quelle est ta reine ?

LE NAIN.

Vous, madame.

LISON, reculant.

C'est obscur,
Mais charmant. Suis-je en vie ? Oh ! l'extase m'accable.
Suis-je morte ?

Pendant qu'elle regarde le nain, le miroir et l'épi de diamants sur sa tête, un collier vient se poser sur sa gorge et sur ses épaules nues. Elle s'écrie.

Un collier tout en perles.

Elle se retourne et voit un nègre. Ce nègre vient de sortir du massif, et c'est lui qui lui a agrafé le collier au cou, sans être aperçu d'elle. Il est vêtu de velours feu. Lison le regarde, pas effarouchée.

Le diable !
Je comprends.

On entend une musique sous les arbres et une vague chanson murmurée qui semble chantée au loin par des passants invisibles.

CHANSON.

— Les lutins — dans les thyms — les hautbois —
Dans les bois — les roseaux — dans les eaux — ont des voix. —
Donc faisons — des chansons — et dansons. — L'aube achève —
Notre rêve — et l'amour — c'est le jour. —

LISON, pâmée et fascinée.

Je suis Ève !

Une fumée se disperse dans les branches.

Qu'est-ce que cet encens dans l'ombre répandu?
Je sens comme une odeur de paradis.

GALLUS, paraissant.

Perdu.

Enfin ! je tiens mon rêve !

Gallus, sorti du massif, laisse tomber son manteau. Il apparaît vêtu de brocart d'or de la tête aux pieds, avec son cordon bleu et sa plaque d'ordres. Il a sur la tête un panache couleur feu. Il se dresse devant Lison.

LISON.

Un homme fait de flamme!

On aperçoit dans les arbres Gunich au guet, caché par l'ombre du bois.

GALLUS, immobile, l'œil fixé sur Lison. A part.

D'abord disons-lui tu. Le bonheur de la femme
Est d'être tutoyée, et son autre bonheur
Est, quand on lui dit tu, de dire monseigneur.

Il hésite et hoche la tête.

Mais diantre! tutoyer, c'est brusquer. C'est du style
Bien familier. La nuit est l'intervalle utile.
L'amour dit vous le soir et dit tu le matin.

Il se décide.

Nuances qu'elle doit ignorer.

La regardant et l'admirant.

Quel butin!

Haut à Lison.

Que désires-tu? parle, et ne sois pas modeste.
Je viens combler tes vœux.

LISON, maintenant effrayée.

Avec une révérence tremblante.

Monseigneur Satan...

GALLUS, à part.

Peste !

C'est plus que je n'osais espérer.

LISON, éperdue.

Oui. Non. Si !

Mais je suis toute nue, et c'est plein d'yeux ici.

Un manteau de velours pourpre lui tombe sur les épaules.
C'est le nègre qui lui met ce manteau.

LISON.

Monseigneur le démon...

LE DUC GALLUS, souriant, à part.

Elle accepte l'abîme.

Haut.

Et d'abord, descendons de ce sommet sublime.
Je ne suis pas Satan. Je suis un simple roi.
Du moins j'étais cela l'an passé ; mais l'emploi
M'ennuyait ; j'ai lâché le sceptre qui m'assomme ;
Mais je suis encor prince, et même gentilhomme.
Sultan, j'ai planté là le sabre et le turban.

LISON.

Oh !

GALLUS, souriant.

Tu vois un monarque en rupture de ban.
Je me refais aux champs une âme printanière,

Et j'y viens à l'école, — école buissonnière.
Sois ma maîtresse.

LISON, effarouchée.

Moi!

GALLUS, souriant.

D'école. Belle, il sied
D'expliquer tout. Ce nègre est mon valet de pied.
J'ai toujours avec moi ma musique de chambre,
Et, même dans les bois, je fais brûler de l'ambre.

Il montre la fumée d'encens dans les arbres.

De là vient cette odeur de sainteté. Ce nain,
Diabolique à peu près, tant il est féminin,
Est un de mes laquais. J'ai de plus dans ma suite
Un rimeur qui me dit la messe, étant jésuite;
Ce maroufle est chargé de me faire mes vers.
J'en fais moi-même aussi parfois. J'ai pour travers
De rire, et de vouloir qu'autour de moi l'on rie.
Je me fabrique un peu d'aurore et de féerie.
Je voyage en nabab de l'Inde, et mes fourgons,
Que Médée aurait fait traîner à ses dragons,
Contiennent en décors de quoi jouer Armide;
Je ne suis pas méchant, mais ne suis pas timide.
Qu'on nous donne un hallier, de l'ombre, et cætera,
Et nous improvisons d'emblée un opéra.
Je suis riche, et j'ai pu, grâce à mes viles piastres,
Te mettre sur la tête une coiffure d'astres,
O belle, et te rouler une rivière au cou.
C'est là le réel. Point de rêve. Rien de fou,
Tout est simple, et la fable en vérité s'achève.

LISON, comme somnambule et l'œil égaré.

Ce réel est déjà très joli comme rêve.

GALLUS.

Fantastique grenier d'un palais incertain,
Le rêve est le cinquième étage du destin,
Et la réalité, c'est le rez-de-chaussée.
Restons en bas. Je suis un prince ; ma pensée,
C'est de jouir ; je vais, tâchant de peu vieillir.
Suis-je un songe-creux ? Non. Mais je voudrais cueillir
Le divin rameau d'or où l'oiseau bleu se perche.
L'homme ayant égaré le bonheur, je le cherche.
Comment t'appelles-tu ?

LISON.

Monseigneur...

GALLUS, la contemplant. — A part.

C'est vraiment
Mon idéal. Le diable a fait évidemment
Tant de perfections pour y loger des vices.
Une telle rencontre est un des grands services
Que peut rendre l'enfer à quelqu'un d'ennuyé.
Elle a tout. Front pensif, air sauvage, œil noyé,
Bouche à dents de souris qui doit haïr le jeûne,
Mains qui doivent haïr le vil travail.

LISON, revenant peu à peu à la réalité. — A part.

Pas jeune.
Ce n'est pas encor ça.

Le regardant en dessous.

Tout doré. De beaux yeux.
Plus de jeunesse avec moins de dorure est mieux.
Mais il a l'air d'avoir bien de l'esprit.

GALLUS.

Jolie
Comme la trahison et comme la folie!
Ce petit pied, ce bras exquis, convenons-en,
Cela n'était pas fait pour rester paysan.

Lison se rapproche du miroir et considère son manteau de velours et d'hermine. Il la regarde se mirer.

Elle sera perverse en étant bien conduite.
Rien qu'à la voir songer, j'ai compris tout de suite
Qu'en cette fille pauvre et coquette j'avais
Un bon assortiment de tous les goûts mauvais.
Volupté, vanité, toilette, argent, paresse.
De son ongle déjà le diable la caresse.
Croquons-la. Cette fois, je me crois bien tombé.
Une faunesse exquise et digne d'un abbé!

Il s'approche d'elle avec une admiration passionnée.

LISON, regardant le duc fixement.

Souvent le cœur est froid quand les yeux semblent ivres.

GALLUS.

Comment sais-tu cela?

LISON.

Je l'ai lu dans les livres.

GALLUS, à part.

Elle sait lire! C'est une difformité.

Ma sauvagesse sort de l'université!
Une savante! Ça trouble mes conjectures.

Il réfléchit.

Tout se répare avec un bon choix de lectures.
Faublas. Crébillon fils.

Avec un haussement d'épaules.

Aussi je lui trouvais
Un certain air lettré...

LISON.

Lire! est-ce donc mauvais?

GALLUS.

Non. Ne pas lire est mieux. Une fille n'est faite
Que pour être jolie et tout changer en fête.
Le temps qu'on donne au livre on le prend à l'amour.
Aucun livre ne vaut un baiser.

A part.

Quel sot tour
On m'a fait là, d'apprendre à lire à cette fille!
L'ignorance est sur l'âme une charmante grille,
Qu'il est fort amusant d'entr'ouvrir lentement.

Nouveau haussement d'épaules, comme quelqu'un qui prend son parti.
Il se tourne vers elle.

Crois-moi d'abord en tout. C'est le commencement.

LISON.

Je crois tout ce qu'on dit, à moins qu'on ne le jure.

GUNICH, en observation au fond du théâtre. A part.

Bon détail. Je mettrai ce mot dans ma brochure
Sur les femmes.

GALLUS, à Lison.

Tu n'as toujours pas dit ton nom.

LISON.

Elisabeth, qui fait Lise, ou bien Lisa.

GALLUS.

Non.
Moi je te nommerai Zabeth. Te voilà née.
Je coupe en deux ton nom comme ta destinée,
Et tu t'appelleras la marquise Zabeth.

LISON.

Marquise !

GALLUS.

Je suis prince. Une étoile tombait,
L'amour la ramassa. Cette étoile est la joie.
Je serai ton esclave.

A part.

Et tu seras ma proie.
Soyons joyeux. Vivons. La vie est un gala.

LISON, se regardant dans le miroir. A part.

Oh ! comme je suis belle avec ces choses-là !

A Gallus.

Monsieur ! reprenez tout !

GALLUS.

Pourquoi ?

LISON.

C'était pour rire,
N'est-ce pas ?

GALLUS.

Je l'entends bien ainsi.

LISON.

Je me mire
Avec des diamants, et j'oublie, ah mon Dieu!
Que je dois aujourd'hui me marier.

GALLUS.

Parbleu,
Tu peux...

LISON.

Dites-moi vous.

GALLUS.

Madame la marquise,
Vous pouvez...

LISON.

Laissez-moi! je suis la pauvre Lise.

On entend un bruit de violons et le claquement d'un fouet dans la route d'en haut.

GALLUS.

Votre voiture vient.

LISON.

Cette charrette!

GALLUS.

A moins
Que vous ne préfériez celle-ci.

Paraît la voiture dorée à quatre chevaux revenant dans la route basse par le côté d'où elle est sortie.

GUNICH, au duc. Du fond du théâtre.

Sans témoins
Fuir serait aisé.

LISON, à Gallus.

Mais... — à qui donc ce carrosse?

GALLUS.

A vous.

LISON.

A moi!

Le carrosse s'arrête. Guoich ouvre la portière.
Gallus abat le marche-pied et y fait monter Lise éperdue.

GALLUS.

Viens, c'est... ta voiture de noce!

Tous sont dans la carrosse. La portière est refermée. Le carrosse part. Au moment où il sort, entre dans la route haute, du côté opposé, la charrette traînée par l'âne. On aperçoit dedans un groupe en tête duquel on voit Haron en habits de marié, avec un gros bouquet, et deux violoneux qui jouent du violon.

ACTE DEUXIÈME

LA MARQUISE ZABETH

PERSONNAGES.

GALLUS.
ZABETH.
LE BARON GUNICH.
LE DUC DE CRÉQUI.
LE DUC DE MONTBAZON.
LE MARQUIS DE COCHEFILET.
LE VICOMTE DE THOUARS.
LORD EFFINGHAM.
L'ABBÉ.
LE DOCTEUR.
SILLETTE, fille de chambre.
NANTAIS, laquais.

GENTILSHOMMES, SEIGNEURS, VALETS.

— A Paris. —

Un boudoir avec tous les raffinements du luxe. C'est l'hiver. Feu dans la cheminée Au fond une haute et large fenêtre par où l'on voit les arbres d'un parc, noirs et couverts de givre. Le boudoir est octogone. Aux deux pans coupés du fond, des deux côtés de la fenêtre, deux grandes portes dorées à deux battants. La porte de droite donne sur les appartements intérieurs, la porte de gauche donne sur les vestibules et les antichambres. Sur une crédence, un bouquet de fleurs exotiques rares; à côté un écrin ouvert, montrant un fouillis de pierreries posé sur un plat de vermeil. Sur une assiette de vermeil, un pli cacheté.

La cheminée est à droite. En face, à gauche, une porte bâtarde, basse, dorée.

—

SCENE PREMIÈRE

NANTAIS, SILLETTE, puis ZABETH.

Sillette range. Elle met l'écrin près du bouquet et l'expose très en vue. Nantais entr'ouvre un battant de la porte de gauche et passe la tête par l'entre-bâillement On entend une chanson dans la coulisse et un bruit de guitare.

CHANSON au dehors.

Zon zon, Suzon.
On croit n'être que douze à table.
Gibier fin, turbot délectable,
Vins à foison.

On n'est que douze, on est bien aise.
Mais on est treize,
Pas vrai, Suzon?

SILLETTE, apercevant Nantais.

Laquais de monseigneur, bonjour.

FREDON dans la coulisse.

Zon zon, Suzon.

NANTAIS.

Qui chante là?

SILLETTE.

L'abbé, meuble de la maison.
Ton maître va venir?

NANTAIS.

Moi d'abord. En personne.
Puis lui. — Madame est là?

SILLETTE.

J'attends qu'elle me sonne.
Voici divers objets pour elle.

Elle montre la crédence.

Des bouquets.
Des cadeaux. Apportés par différents laquais.

NANTAIS.

Qui fait tous ces présents?

SILLETTE.

On ne sait.

NANTAIS.

Tu l'ignores?

SILLETTE.

Sont-ce des financiers? sont-ce des monsignores?
Mystère. Tous les jours quelque présent nouveau.
Une main s'ouvre, donne, et se cache.

NANTAIS.

Bravo!
C'est élégant. Sont-ils plusieurs?

SILLETTE.

Je le suppose.
L'essaim des papillons flâne autour de la rose.

NANTAIS.

Donner sans se montrer, c'est de bon goût.

SILLETTE.

Ainsi
Tous les jours on nous fait de la musique ici.
C'est un assez beau luxe à Paris. A ces arbres
Déjà pas mal ornés de grottes et de marbres,
Tous les matins, à l'heure où le parc est désert,
On ajoute la grâce aimable d'un concert.
Qui paie? on ne sait pas. Mais l'aubade est exquise.

NANTAIS.

Et pendant ce temps-là madame la marquise...

SILLETTE.

Dort. Madame est rentrée assez tard, des Bouffons,
D'un bal, qui coûte au duc mille écus de chiffons,
Ou de la comédie, ou du brelan, que sais-je?
Elle s'est attablée avec tout son cortége,
Ayant sur son sofa son chat et son abbé,
Puis on a voulu boire, et le punch a flambé,
Elle a soupé, dansé, que c'est une folie,
Elle a tout ce temps-là, mon cher, été jolie.
Fatigue. Toujours rire, et vivre au paradis,
Cela vous courbature. Et le matin, tandis
Qu'elle sommeille, après ces peines infinies,
Les hommes à madame offrent des symphonies
Qu'elle n'entend pas même; ils sont faits pour cela.

NANTAIS.

Ces filles-là!

La porte à gauche vient de s'ouvrir. Zabeth paraît; elle est enveloppée d'un surtout de satin et de fourrure, et elle a sa faille et son manchon. Elle écoute.

SILLETTE, à Nantais.

Silence. On vient.

ZABETH, à part.

Ces filles-là!

Haut, à Sillette.

Ma chaise est-elle en-bas?

SILLETTE, avec un signe de tête affirmatif.

Sous la porte cochère.
A toute heure elle attend madame.

ZABETH.

Bien, ma chère.
Surtout n'oubliez pas mes ordres pour ce soir.

SILLETTE.

Tout sera prêt, madame.

ZABETH.

Ici, dans ce boudoir.

Nouveau signe d'obéissance de Sillette. Elle présente à Zabeth la lettre sur l'assiette de vermeil.

ZABETH.

Qu'est-ce?

Elle ouvre la lettre.

Ah! des vers!

Elle met la lettre dans son manchon.

SILLETTE.

Voici des cadeaux qu'on apporte.

Zabeth regarde les fleurs et l'écrin avec distraction.

ZABETH.

J'ai la migraine. Il faut qu'une heure ou deux je sorte.
Si le duc vient, je vais rentrer.

A part.

Ces filles-là!

Elle sort par la porte opposée.

NANTAIS, écoutant à la porte bâtarde.

Elle part. L'autre arrive.

La porte bâtarde s'ouvre. Entrent Gallus et Gunich. Gallus en habit de soie mordorée. Cordon bleu et plaque.

Sur un signe de Gunich, Sillette et Nantais se retirent par la porte du fond à droite.

SCÈNE II

GALLUS, GUNICH.

GALLUS.

Et tu dis donc qu'elle a...
Moi qui ne quitte point Zabeth...

GUNICH, à part.

Ce qui m'agace.

GALLUS, continuant.

Je n'en sais pas si long que toi, baron sagace.
Combien d'amants dis-tu?

GUNICH.

Sans vous compter, déjà
J'en ai vu sept ou huit passer. Cela changea
Comme un décor.

GALLUS.

Combien de dettes?

GUNICH.

Elle achève
Son second million, je pense.

GALLUS.

Bonne élève.

GUNICH.

Et vous allez garder cette femme?

GALLUS.

Morbleu!
C'est mon chef-d'œuvre.

GUNICH.

Mais...

GALLUS.

C'est quand je gagne au jeu
Que tu me dis : jetez les cartes. Je contemple
Mon ouvrage, et j'élève aux sept péchés ce temple,
Zabeth. C'est peu vraiment qu'un million ou deux
Pour une telle église offerte à de tels dieux.
Zabeth me satisfait en tout. Je l'ai voulue
Fausse.

GUNICH.

Elle triche au jeu.

GALLUS.

Gourmande.

GUNICH.

Elle est goulue.

GALLUS.

Vaine.

GUNICH.

Elle est folle.

GALLUS.

Aimant l'amour.

GUNICH.

C'est Astarté.

GALLUS.

Prodigue.

GUNICH.

Elle est avare.

Gallus le regarde. Il insiste.

Et met l'or de côté.

Ah! vous réussissez!

GALLUS.

Toi, tu la calomnies.

Elle vaut mieux que toi.

GUNICH.

Pour vous les gémonies

Sont le vrai panthéon, ô grand prince railleur!

Pour vous le mal est bien, et le pire est meilleur.

Pourtant, valet, je vois l'intérieur du maître;
Vous n'êtes pas mauvais, vous voulez le paraître.
Jeu dangereux. Feu noir, dont on sent la cuisson
Tôt ou tard.

GALLUS.

Je m'amuse, ô cuistre, à ma façon.

Il fredonne.

Qu'est-ce en somme que la femme?
Beaucoup de chair, un peu d'âme,
Un éden entre-bâillé,
Un masque, un rêve, une fable,
Un vaudeville du diable
Auquel l'homme a travaillé.

Je travaille à Zabeth. L'outil, c'est la débauche.
Je fais le monstre, moi, dont Satan fit l'ébauche.
Et plein d'extase, ainsi que jadis Salomon,
Je regarde sortir d'une perle un démon.

GUNICH.

Vous m'avez l'air d'un homme amoureux.

GALLUS.

Par exemple!

GUNICH.

Dame! c'est une idole.

GALLUS.

Et l'athée à ce temple
Construit par moi, c'est moi.

GUNICH.

Vous vous vantez.

GALLUS.

Jamais.
Amoureux, moi! jamais. Je rirais, si j'aimais!

GUNICH.

Non, mais vous feriez rire et seriez une altesse
Fort compromise aux yeux des badauds de Lutèce.
Comme avec un éclat de rire ils vous défont!
Paris la bonne ville est très méchante au fond.
Une altesse, elle mord dedans, elle en déjeune.
Quelle chute pour vous si l'on vous trouvait—jeune!
Vous voilez votre cœur, vous sentant en danger,
Ah! peste! vous le loup, de passer pour berger.

GALLUS.

Un Bartholo! moi!

GUNICH.

Non. Céladon, grand modèle.

GALLUS.

Quoi! Zabeth!

GUNICH.

Monseigneur ne peut se passer d'elle.
Vous la traînez partout, cette madame-là.
Cette Lison changée en marquise brilla
Tout de suite, en jetant aux moulins sa cornette,
Près de vous, comme auprès du soleil la planète.

Bel astre. Et monseigneur a je ne sais quel air
De peu s'en soucier et d'en être très fier.
Ces nuances-là, dont se compose l'églogue,
Sont l'énigme du cœur humain.

GALLUS, haussant les épaules.

Idéologue!

GUNICH.

Il vous la faut toujours, partout, car elle m'a
Supplanté, cette dame, oui!

GALLUS.

L'enfer te forma
De la laideur de l'homme et de la jalousie
De la femme.

GUNICH.

Avouez, c'est une fantaisie,
C'est un caprice, on peut aimer par accident,
Convenez avec moi votre vieux confident
Qu'elle égratigne un peu votre âme.

A part, ricanant.

Une âme mûre!

GALLUS.

Je n'ai point d'âme, oison, donc point d'égratignure.

GUNICH.

Au fond, vous la prenez au sérieux.

GALLUS.

Qui? moi!

J'en ris.

GUNICH.

Vous affectez d'en rire. On voit pourquoi.
Vous êtes un dévot honteux de son église.
Vous vous cachez.

GALLUS.

Nella m'échappant, j'ai pris Lise.
Je chassais, je cherchais des appas indulgents,
Une charmeuse ayant pitié des pauvres gens,
Un peu libre, un peu folle, ayant de la clémence.
Tombé sur des vertus par un hasard immense,
M'étant cassé le nez juste à l'escarpement
D'une vierge d'acier, d'ombre et de diamant,
Ayant vu tout à coup, quand je rêvais la butte
Montmartre où dix moulins font gaîment la culbute,
Surgir avec sa neige auguste la Yungfrau,
Ayant tiré du sac ce mauvais numéro,
J'ai dit: je me crois aigle et lion, je suis âne,
Je me suis rejeté sur une paysanne
Quelconque, fort jolie et pas bête, ma foi,
Et je l'ai faite reine en me défaisant roi.
Roman simple; et j'en suis au deuxième chapitre.

Gallus fouille dans le gousset de son gilet, en tire sa tabatière, ne s'aperçoit pas qu'il vient d'en tirer en même temps un papier, et prend une prise de tabac. Le papier est tombé à terre. Gunich, en arrière de Gallus, le ramasse, y jette un coup d'œil, et le met dans sa poche pendant que Gallus éternue et secoue d'une chiquenaude les dentelles de son jabot.

GUNICH.

Çà, vous êtes un roi duquel je suis le pitre.

GALLUS.

Faquin!

GUNICH.

Le conseiller d'état, si vous voulez.
Je plains les papillons aux chandelles brûlés.
Je vous vois approcher d'une flamme hagarde,
Charmante et formidable, et je dis : Prenez garde.
Quelque chose se passe au fond de votre cœur.
Vous êtes un captif qui se drape en vainqueur.
C'est une maladie étrange propre aux hommes
Très corrompus, blasés, exquis, comme nous sommes,
D'idolâtrer avec dédain, et d'être pris
Parfois profondément, tout en disant : je ris.
L'eau qu'on jette à ce feu le rallume et l'attise.
Est-on jaloux? fi donc! tendre? quelle bêtise!
Si quelqu'un vous pénètre et dans votre âme lit,
On se fâche; on se sent comme en flagrant délit.
Surtout il ne faut pas que la belle s'en doute.
Qu'aime-t-on d'elle? rien. Et tout. Sotte, on l'écoute.
Grasse, c'est un Rubens; maigre, c'est un Watteau.
Don Juan extérieur, Pyrame incognito,
On se croit libertin. Point. On est platonique.
On couve en souriant un vague amour chronique.
On aime l'âme, et non la chair fragile, on croit
N'être que gris, hélas! on est ivre. L'œil froid
Masque le cœur brûlant.

GALLUS.

Dadais métaphysique !
Hors la bonne cuisine et la bonne musique,
Qui sont la même chose au fond, je n'aime rien.

GUNICH.

Hum! parfois le lion a dans sa cage un chien.
Il croit d'abord qu'il va le manger; puis il l'aime.

GALLUS.

Rien ne m'enivre.

GUNICH.

Hum !

GALLUS.

Je suis froid par système.

GUNICH.

Hum!

GALLUS.

Tu dis?...

GUNICH.

Est-ce un cri factieux? je dis Hum !

GALLUS.

Mon cœur est le sommeil.

GUNICH.

L'amour est l'opium.
Pardon, le cœur d'un prince, on ne sait trop qu'en dire.
Livre doré sur tranche où l'on n'ose pas lire.
Pourtant permettez-vous que...

GALLUS.

Buse, je permets.

GUNICH.

L'amour se pique au jeu quand on lui dit Jamais!
Vous cachez l'aventure et moi je la devine.
La rêver infernale et la trouver divine,
Voilà votre accident devant cette Zabeth.

GALLUS.

Et d'abord, tu ne sais pas même l'alphabet
Du respect. Nomme-la madame. Elle est au prince.
A moi, qui suis ton maître. Et maintenant, si mince
Que soit ton intellect, comprends que, sans déchoir,
Je ne puis aimer, moi qui jette le mouchoir.
Être un Tityre inepte au fond d'un site agreste,
A d'autres! N'aimant pas, je reste moi. Je reste
Le maître. Devenir amoureux, moi rieur!
Tu crois que je prendrais ce rôle inférieur!

GUNICH, ricanant.

Le rôle vous prend.

GALLUS.

Non. Si bon te semble, certe,
Vieux fou, sois amoureux, passe aux femmes, déserte.

Moi, point. J'ai pu, le jour où le dégoût me prit,
Abdiquer comme roi, mais comme homme d'esprit,
Non pas. Moi, grimacer l'amour! Qu'on me lapide.
Je vois mes rides, va. Me crois-tu donc stupide
Jusqu'à m'imaginer que de jeunes yeux bleus
Planteront là messieurs les blancs-becs merveilleux
Pour contempler rêveurs mon gilet de flanelle!
Ah! rien ne change, ami, la nature éternelle!
Avril sera toujours par Aurore ébloui.
Matin et renouveau sont des lieux communs; oui,
C'est vieux, le lys, c'est vieux, la rose; mais qu'importe,
C'est toujours jeune, et l'aube est toujours la plus forte.
Oui, pour comprendre l'ombre et les cieux infinis,
L'astre et la fleur, Chloé se penche sur Daphnis,
Oui, Nella cherche George, oui, les Agnès épèlent
Les Chérubins; jeunesse et jeunesse s'appellent.
Est-ce toi, printemps? dit la fauvette tout bas.
Il faut les bleus sommets pour les tendres ébats.
Résignons-nous. Rions.

GUNICH.

Monseigneur se résigne.
Il est grand, puissant, riche, illustre, auguste, insigne,
Et son manteau royal d'aigles est parsemé.

GALLUS.

A quoi cela sert-il si l'on n'est pas aimé!

GUNICH.

Vous êtes toujours sûr, vous, prince, d'être au faîte.

GALLUS.

Devant les femmes, non. L'orgueil du rang est bête.
Pour la femme, un roi passe après son page. Un duc
Ne vaut point ses laquais, mon cher, s'il est caduc.
Aucun soleil couchant n'a droit à l'espérance.
Le sage ne fait pas aux jeunes concurrence;
Il ne va pas livrer un sot amour risqué
Aux quolibets des gens qui flânent sur le quai;
Il voit son œil s'éteindre auprès d'un œil qui brille;
Il s'observe. Devant n'importe quelle fille,
Devant une catau de trente sous, on est
Allié des Habsbourg et des Plantagenet,
Landgrave palatin, duc d'Autriche, infant d'Este,
Prince!... — On voit ses cheveux blanchir, on est modeste.

GUNICH.

On se poudre!

GALLUS.

Ah! tu crois, baron de peu de sens,
Que cette neige-là cache celle des ans!
Mais j'ai dix lustres!

GUNICH.

Soit. Bel âge!

GALLUS.

Tout s'envole,
Mais je ne serai pas un Géronte frivole.
C'est assez d'avoir cru trop longtemps au matin,
Hélas! c'est triste. Avoir arrangé son destin,
Son cœur, ses goûts, sa vie éclatante et sonore,

Pour être à tout jamais la jeunesse, l'aurore,
L'aube, et voir sur son front monter la sombre nuit!

GUNICH.

Ah! je conviens que l'âge à la jeunesse nuit.
Être jeune est le ciel. Rester jeune...

GALLUS.

Est l'abîme.
Un ridicule à moi! J'aimerais mieux un crime.
Oh! qui que vous soyez, devant Lise ou Ninon,
Tenez-vous bien, soyez moqueur et fort, sinon
Vous verrez bientôt poindre une belle hargneuse.
Le méprisant peut seul braver la dédaigneuse.
Surtout, méfions-nous des scènes que nous font
Ces belles, et des cris, et de leur art profond
De s'irriter, de fondre en pleurs, d'être hardies,
Et ne nous laissons pas prendre à leurs comédies.
Plutôt livrer ma vie au tigre libyen
Qu'à la femme! — A propos, mon anneau, tu sais bien?
Ma bague empoisonnée?

GUNICH.

Ah! cet anneau terrible
Qui contient un poison.

GALLUS.

Un remède infaillible.

GUNICH.

Eh bien?

GALLUS.

Je ne l'ai plus.

GUNICH.

Comment?

GALLUS.

On me l'a pris
Pendant que je dormais ou bien que j'étais gris.
Je le regrette.

GUNICH.

Au fait, c'était un joyau rare.

GALLUS.

Un ami. Cet anneau me venait de Ferrare
Dont une Borgia fut duchesse. On vieillit,
Tu comprends ; le destin devient un mauvais lit ;
Un vieux beau, c'est un être absurde et difficile,
D'un côté sensitive et de l'autre fossile.
On sort de l'opéra, du bal, de chez Mesmer,
De chez le roi de France, avec le mal de mer.
C'est pour cela, dût-on n'en jamais faire usage,
Qu'on tient à ces bijoux sinistres, et qu'un sage,
A tous les biens qu'il a, qu'il attend, qu'on lui doit,
Qu'il espère ou qu'il veut, joint la mort, bague au doigt.

GUNICH.

Un suicide en l'air, facultatif, possible,
Départ à volonté pour le monde invisible,

Avoir toujours la clef du tombeau sous sa main,
Faire, comme un valet, venir ce noir Demain,
Avoir derrière soi l'éternité qu'on sonne
Et qui paraît : Que veut monseigneur? — J'en frissonne,
Mais c'est bien agréable, au fait.

GALLUS, pensif.

L'empoisonneur
Des bijoux, c'est le sort.

GUNICH.

C'est vous. — Donc, monseigneur,
C'est dit. Vous n'aimez point votre bonne fortune.

GALLUS.

Zabeth!

Il hausse les épaules.

Bah!

GUNICH.

Soit. Eh bien! moi, je vais vous faire une...
Révélation.

GALLUS.

Quoi?

GUNICH, s'approchant de la crédence et montrant le bouquet.

Voyez-vous ce bouquet?

GALLUS.

Oui.

GUNICH.

De qui ça vient-il?

GALLUS.

De quelque freluquet
Qui, ne pouvant payer des diamants infâmes,
S'imagine qu'avec des fleurs on a des femmes.

GUNICH.

Tous les jours il en vient pour madame un pareil.

Il montre l'écrin.

Voyez-vous cet écrin?

GALLUS.

Sur ce plat de vermeil?
Oui. C'est quelque galant, moins innocent que l'autre,
Qui veut plaire.

GUNICH, s'approchant de la fenêtre et montrant le jardin.

En ce parc dessiné par Lenôtre,
Tous les matins on joue une aubade.

GALLUS.

Oui. Très haut.
C'est encore un galant quelconque. Un peu bien sot.
Car c'est à la Vénus qu'il offre la diane.

GUNICH, continuant.

Quelqu'un tous les jours donne un bouquet.

GALLUS.

Qui se fane.

GUNICH, *continuant.*

Un écrin, un concert. Et monseigneur le sait.

GALLUS.

Je sais encor ceci qu'on ne sait pas qui c'est.
Ces trois bergers masqués et muets me font rire.
Personne ne connaît leurs noms.

GUNICH.

Personne, sire,
Excepté moi.

GALLUS.

Tu dis?...

GUNICH.

Excepté moi.

GALLUS.

Tu crois
Les connaître?

GUNICH.

Je peux les nommer.

GALLUS.

Tous les trois?

GUNICH.

Tous les trois. Le premier, le jeune, offrant des roses,
C'est vous. L'autre, plus vieux, donnant ces belles choses,
Ces diamants, c'est vous. Le troisième, à genoux
Aussi lui, le seigneur des aubades, c'est vous.

GALLUS.

Eh bien, après?

GUNICH.

C'est vous.

GALLUS.

Voilà ta découverte!

GUNICH.

Niez-vous?

GALLUS.

Non. C'est vrai. Qu'en conclut monsieur?

GUNICH.

Certe,
Que vous êtes, mon prince, énormément épris.

GALLUS, se tenant les côtes.

Ah! vraiment, mon baron est trop bête. Ah! j'en ris!
Ah! je suis amoureux parce que je m'ennuie,
Et qu'il me plaît de mettre un rayon dans la pluie,
Du soleil dans la brume, un sourire en des yeux
Qui, tristes, seraient laids, et qui sont beaux, joyeux.
C'est mon goût. La beauté, plus la gaîté; fleur double.

Ah! mon pauvre espion myope, tu vois trouble.
Ah! je suis amoureux parce que je distrais
Mes cinquante ans à mettre en relief des attraits
Qui, charmants sous des fleurs, sont exquis sous des perles!
Parce que le sommeil des moineaux et des merles
Ne m'est pas à ce point sacré que dans ce bois
Je ne me glisse avec des joueurs de hautbois,
Et parce que j'ordonne à cinq ou six maroufles
De faire avec leurs chants, leurs gammes et leurs souffles,
Flotter un songe d'or sur de beaux yeux fermés!
Parce que j'ai le goût des bouquets embaumés,
Des bijoux envoyés aux belles, par Hercule,
Je suis un vieux crétin d'amoureux ridicule!
Je m'amuse, morbleu! j'ai cette fille-là,
Et j'en fais le motif d'un éternel gala!
Mais à qui donc veux-tu que je donne des roses?
A toi? Quand tes gros yeux collent leurs cils moroses,
Quand tu dors, dois-je aller, pendant une heure ou deux,
Faire de la musique à tes rêves hideux?
Faut-il qu'au point du jour sous tes volets je rôde?
Dois-je faire couler la perle et l'émeraude
En rivières autour de ton vieux cou ridé?
Dois-je te déclarer sultane validé?
Ægipans, nymphes, dieux, ô aunes de Sicile,
Accourez, venez voir cet immense imbécile!
Mais pense un peu, voyons, peux-tu? Lise a vingt ans,
J'en ai cinquante. Eh bien, je me masque, et j'entends,
A défaut du bonheur, fleur que nul ne transplante,
Lui faire une nuée amoureuse et galante.
Personnages du conte : Angélique et Médor.

Elle est Danaë. Soit. Moi, pluie et grêle d'or.
Elle est Héro, pensive, et moi je me ranime
A lui faire rêver un Léandre anonyme.
Trouves-tu qu'être aimable est au-dessous de moi?
Trop de distance! elle est goton et je suis roi.
Non, belître. Elle est femme, et je suis gentilhomme.
Être amoureux! jamais. Non. Mais être économe,
Non plus. Garder son cœur, dépenser son argent,
C'est ma mode. Être aux goûts d'une femme indulgent,
Lui faire tous les jours d'agréables surprises,
Lui racheter l'ennui de voir vos mèches grises
Par des bals, des bijoux, des fleurs; être courtois,
Et se taire; et n'aller pas crier sur les toits :
Mesdames et messieurs, je suis celui qui paie!
Faire en somme à la belle une existence gaie,
Libre, opulente, vive et jeune, de façon
A se dire : après tout je suis un bon garçon!
Voilà l'élégance. Hein?

GUNICH.

Vous êtes à l'escrime
Très fort.

GALLUS.

Je te dis, moi, de m'accuser d'un crime,
Et non d'une bêtise. Étant déjà l'amant,
Si j'étais l'amoureux, je serais fou vraiment.

GUNICH.

Vous me jetez ce mot : buse!

GALLUS.

Oui, je le décoche.

GUNICH.

Mais il ne faudrait pas alors de votre poche
Laisser tomber ces vers écrits de votre main.

Il présente à Gallus le papier que Gallus a laissé tomber, le déploie, et se met à lire.

Sonnet. A Zabeth.

Déclamant.

... Belle au regard inhumain...

GALLUS, lui arrachant le papier.

O stupide espion! voleur plus bête encore!
Que ne suis-je encor roi pour que je te décore
De l'ordre d'ânerie inventé tout exprès!

GUNICH.

Mais lisez, monseigneur.

Lui montrant le sonnet.

—... Vos appas... vos attraits...—
Donc vous voulez charmer! Donc vous désirez plaire!

Gallus jette le papier au feu.

GALLUS.

Tu me feras crever de joie et de colère.
Tudieu! quel animal réjouissant! Comment!

Parce qu'étant poëte, un peu, suffisamment
Pour égaler, si bon me semble, qui? Virgile,
Je bâcle un vers ou deux, je meurs d'amour! Mais, Gille!
Un poëte est un être indifférent, divers,
Qui s'exerce à viser un cœur avec un vers,
Qui prend pour but d'une ode une femme quelconque,
Et qui, tout en criant : C'est Vénus dans sa conque!
C'est Léda sur son cygne! Hébé! turlututu,
Ne veut pas plus charmer cette femme, vois-tu,
Qu'un archer dans un tir ne veut tuer la cible.
La cible est en carton. La femme aussi. L'horrible,
C'est d'avoir pour laquais un baron saugrenu
Tel que toi, marié jadis, jadis cornu,
Croyant aux vers! Le vrai poëte est impassible.
Si les sonnets comptaient, tout serait impossible.
Être forcé d'aimer, parce que ça rime!

GUNICH.

Oui.
Au fond, c'est vrai. La rime est piége.

GALLUS.

Homme inouï,
Apprends tout. Ce sonnet, pour comble d'aventure,
Zabeth l'a dans les mains!

GUNICH.

Mais d'une autre écriture.
Gageons.

GALLUS.

Certes. Je puis fabriquer, s'il me plaît,
Des vers, mais je les fais écrire à mon valet.
Par instants, une envie, honnête et sage en somme,
Me prend d'écorcher vif ce hideux gentilhomme!
Apollon, c'est ainsi que tu remercias,
Pour avoir chanté faux, le nommé Marsyas.

GUNICH.

Je chante juste.

GALLUS.

Va, je suis impénétrable.
Inaccessible, inex...

GUNICH.

Pugnable.

Souriant et saluant.

Et vulnérable.

GALLUS.

Comme Achille alors. Soit. Au talon. Non au cœur.

GUNICH.

Le cœur, souvent les grands l'ont au talon.

GALLUS.

Moqueur,
Tu seras avec moi le moqué. Je t'enseigne,
Et ma gaîté te crible, et ta bêtise saigne.

GUNICH.

Vous perdez vos anneaux, vous perdez vos sonnets.
Prenez garde.

GALLUS, lui tournant le dos.

Il me prend pour un de ces benêts
Qui, vu qu'un grand cordon leur coupe en deux le ventre,
Rêvent de plaire au sphinx accroupi dans son antre,
A la femme.

S'affermissant sur ses talons et regardant Gunich en face.

L'amour pour les niais est bon.
Je puis être un vieillard, mais jamais un barbon.
De Louis quinze vieux bien souvent nous sourîmes,
Personne ne rira de moi. Quant à mes rimes,
C'est un jeu, mes bouquets de même. Et, fût-on roi,
Il faut avec la femme enfin qu'on a chez soi,
Belle ou non, paysanne, ou marquise, ou comtesse,
Savoir vivre. De là mes cadeaux. Politesse.

GUNICH.

Vous êtes, monseigneur, éperdument poli.

GALLUS.

A présent, sois muet. Je t'ordonne l'oubli.
Si de ceci tu dis un mot, ma politesse
T'étranglera.

GUNICH écoutant à la grande porte de gauche.

J'annonce un groupe à votre altesse.

Entre Zabeth, et avec elle une foule de petits jeunes gens, parmi lesquels le duc de Montbazon, avec le cordon bleu, le duc de Créqui avec la croix de Saint-Louis, Lord Effingham avec la jarretière, le vicomte de Thouars. Au milieu des jeunes gentilshommes, un docteur, noir, en perruque ronde. En avant du groupe, un abbé. L'abbé entre le premier, en dansant et en raclant une guitare.

SCÈNE III

LES MÊMES, ZABETH, L'ABBÉ, LE DUC DE CRÉQUI, LE DUC DE MONTBAZON, LORD EFFINGHAM, LE MARQUIS DE COCHEFILET, LE VICOMTE DE THOUARS, LE DOCTEUR, SEIGNEURS ET GENTILSHOMMES.

Tous, en arrivant, saluent Gallus, qui donne la main à quelques-uns.

L'ABBÉ, chantant et dansant.

Les bœufs aux champs,
Commère!
Les Anglais sont méchants,
La Prusse est en colère,
L'Autriche n'est pas claire,
Qu'ils s'en aillent lanlaire.
Commère,
Les bœufs aux champs!

O belle bocagère,
Va couper la fougère,
Ote tes bas, bergère,

Les sentiers sont bourbeux.
Commère,
Aux champs les bœufs!

Zabeth en entrant jette sur un fauteuil sa faille et son manchon. Elle tire du manchon son éventail et le pli que lui a remis Sillette à sa sortie. Gallus la salue d'un signe de tête, et Gunich d'une profonde révérence. Gallus se met à causer avec le docteur. Les jeunes gens entourent Zabeth.

LORD EFFINGHAM.

Vous avez là, marquise, une mouche assassine.

LE DUC DE MONTBAZON.

Mes enfants, mon talent à moi, c'est la cuisine.

ZABETH.

De là ce cordon bleu.

LE VICOMTE DE THOUARS.

J'arrive du sermon.

L'ABBÉ, posant la guitare sur un pliant.

Je n'y vais plus. On dit trop de mal du démon.
On exagère.

LE VICOMTE.

Oh oui! L'abbé Maury, du reste,
Tonne agréablement. Voltaire, Œdipe, Oreste,
La vierge d'Orléans, les juifs, les mécréants...

ZABETH.

Qu'est-ce que c'est que ça, la vierge d'Orléans?

LE VICOMTE, continuant.

Il prêche à lui tout seul comme les douze apôtres.

A Zabeth.

Vous autres n'êtes pas admises là.

ZABETH, à part.

Vous autres !

LE DUC DE CRÉQUI.

La vierge, autrement dit la pucelle. Cela
N'a jamais existé, des vierges. Oh la la!

Il rit.

Grande, la femme est fille; enfant, elle est poupée.
Une vierge! on n'en voit jamais!

ZABETH.

Bah! votre épée.

Le duc de Créqui pirouette dédaigneusement et lui tourne le dos.

LE DUC DE CRÉQUI, au vicomte de Thouars.

La Duthé dans un bal t'a, dit-on, maltraité.

LE VICOMTE.

Et j'ai fait mettre au For-l'Evêque la Duthé,
Vu que je suis Rohan.

ZABETH, à part, regardant le baronnet.

Breton du premier ordre.

L'ABBÉ, à Zabeth, lui montrant les seigneurs.

Dieu fit vos dents pour rire et fit les loups pour mordre.

ZABETH, à l'abbé, montrant le duc de Créqui.

D'où vient que ce petit est duc?

L'ABBÉ.

Le droit du sang.
Il était digne d'être opulent et puissant,
N'ayant rien dans le cœur ni dans l'âme. Il hérite
D'un oncle. On a toujours les oncles qu'on mérite.

ZABETH, à lord Effingham.

A propos, je reçois des sonnets.

LORD EFFINGHAM.

Des sonnets!

ZABETH, à Gallus.

Laclos prête sa femme au duc de Nivernais.
Que dites-vous d'un homme acceptant cet opprobre?

GALLUS, continuant sa conversation comme s'il n'entendait pas Zabeth.

Les pléiades, docteur, qu'on voyait en octobre
A l'est, sont maintenant à l'ouest. Sans Képler
Cela serait obscur; grâce à lui, c'est très clair.

ZABETH, insistant, à Gallus.

Le duc lui prend sa femme.

GALLUS, s'asseyant.

Eh bien! il l'a conquise.
On est très bien assis dans vos fauteuils, marquise,
Dites-moi donc le nom de votre tapissier.

Il se tourne vers les petits seigneurs épars et causant aussi de lui.

Allons-nous voir ce soir Brizard officier
En grand prêtre tragique? on donne *Montezume*.

Il se remet à causer avec le docteur.

LE VICOMTE DE THOUARS, au duc de Montbazon.

Montrant Zabeth.

Nous sommes tous ici ses amants, je présume.
Le duc ne s'aperçoit de rien. Vois comme il rit.

LE DUC DE MONTBAZON.

Il s'aperçoit de tout, mais il a de l'esprit.

LE DUC DE CRÉQUI, au vicomte.

Le crois-tu bête au point d'aimer cette donzelle?

Zabeth prête l'oreille.

ZABETH, à part.

Donzelle!

LE DUC DE CRÉQUI, au vicomte.

Vois-tu bien, celle qu'on paie et celle
Qu'on aime, c'est deux.

LE VICOMTE DE THOUARS.

Mais d'autres sont fort épris.

LE DUC DE CRÉQUI.

Pas lui.

LE VICOMTE DE THOUARS, montrant la crédence.

Vois ces cadeaux.

LE DUC DE CRÉQUI, regardant les diamants.

L'écrin est d'un grand prix,

Certe !

L'ABBÉ, flairant le bouquet.

En hiver, des fleurs de serre !

ZABETH, à Gallus.

Votre altesse

Est poëte.

GALLUS.

Jamais.

ZABETH, lui tendant le pli qu'elle a à la main.

Lisez donc ceci.

GALLUS.

Qu'est-ce ?

Il prend le papier et y jette un coup d'œil.

Des vers. Fi donc !

ZABETH.

Comment les trouvez-vous?

GALLUS, les parcourant négligemment.

Mauvais.

ZABETH.

Vous les trouveriez bons si vous les aviez faits.

GALLUS.

Dieu m'en garde.

ZABETH.

Ces vers sont jolis.

GALLUS.

Plats.

ZABETH.

Vous êtes

Contrariant.

GALLUS.

Des vers d'amour sont toujours bêtes.

L'abbé se remet à flairer les roses de Chine.

L'ABBÉ, se retournant vers Zabeth.

Beau bouquet!

LE DOCTEUR, à Zabeth.

Qui vous l'a donné?

ZABETH, montrant le bouquet à Gallus.

Qu'en dites-vous?

GALLUS.

C'est un de ces bouquets qu'on a pour trente sous
Chez la fleuriste au coin du pavillon d'Hanovre.

L'ABBÉ, admirant les diamants.

Bel écrin!

ZABETH.

Je ne sais qui me l'envoie.

GALLUS.

Un pauvre,
Évidemment. Écrin médiocre et fané.

ZABETH.

Vous le trouveriez beau si vous l'aviez donné.

LE MARQUIS DE COCHEFILET, à Zabeth.

A propos, des hautbois dans un parc, c'est classique,
Les jardins d'aujourd'hui sont faits pour la musique,
J'aime les violons dans les bois, et l'écho
Des cors de chasse au fond des grottes rococo.
Vous offre-t-on toujours une aubade?

ZABETH.

Oui.

GALLUS.

C'est fade.
Je ne sais de qui peut vous venir cette aubade.
C'était joli jadis, mais la mode en passa.

ZABETH.

Si c'était de vous, duc, vous ne diriez pas ça.

GUNICH, à part, observant Gallus.

Il a bien dépisté Zabeth.

ZABETH.

Moi, je déclare
Ces fleurs belles, ces vers charmants, cet écrin rare.
L'aubade, comme un chant des anges affaibli,
Me berce, et le matin m'apporte un peu d'oubli.
C'est anonyme. Soit. Moi, pour ne rien vous taire,
Si je savais qui m'offre, avec tant de mystère,
Tant de galanterie, oui, je pourrais...

GALLUS.

Eh bien?

ZABETH.

L'aimer.

LORD EFFINGHAM.

Ils sont plusieurs.

LE DUC DE CRÉQUI.

Oh! cela ne fait rien.

A Gallus.

Hein? si nous savions qui, les bonnes gorges chaudes!

GALLUS.

A part.

Comme ils riraient! —

Haut.

Les vers, les fleurs, les émeraudes,
Et les aubades, peuh!

Il hausse les épaules et pirouette sur ses talons.

ZABETH.

Toujours vous me froissez,
Monseigneur. On dirait que vous me haïssez.

GALLUS, froid.

Non.

ZABETH.

Mais ça m'est égal.

LE DUC DE MONTBAZON, à Zabeth.

La haine, c'est province.

ABBÉ, à Zabeth.

Ne point aimer, ne point haïr, c'est être prince.

LE MARQUIS, au duc de Créqui.

Duc, en raillant l'estoc dont tu nous éblouis,
Elle éclabousse un peu ta croix de Saint-Louis.

LE DUC DE CRÉQUI.

De sa boue.

Il rit et regarde Zabeth.

LE MARQUIS.

Elle entend. Prends garde. Tu la blesses.

LE DUC DE CRÉQUI.

Qu'est-ce que ça me fait, ces drôlesses?

ZABETH, aux écoutes, à part.

Drôlesses!

Ricanements autour de Zabeth. Gallus fait un signe. Tous s'approchent de lui. Zabeth reste seule à l'autre coin du boudoir.

GALLUS, à demi-voix, au groupe des gentilshommes.

Je n'ai pas le travers, qu'ont les gens fatigués,
D'empêcher, étant vieux, les jeunes d'être gais.
Riez. —

Au duc de Créqui.

Pourvu, monsieur le duc et pair de France,
Que cela n'aille pas jusqu'à la transparence.
Les femmes! y compris la reine, j'ai souci
De toutes ces margots autant que de ceci;

Il fait claquer ses doigts.

Mais, une étant chez moi, l'on ne doit pas en rire.
Nous sommes bons amis. Je ne trouve à redire
Qu'à de certains clins d'yeux railleurs. Messieurs, milords,
C'est compris, n'est-ce pas? car, autrement, alors
Il faudrait voir un peu la pointe des épées.

Il s'approche de Zabeth et lui montre le paysage nocturne au dehors.

Ah! madame, admirez ces belles échappées
De clair de lune au fond de ces arbres! La nuit
Est un profond concert que gâte notre bruit.
Ce monde, l'homme ôté, serait beau.

Il revient vers le groupe des gentilshommes.

Mais, j'y pense,
Messieurs, la comédie à huit heures commence.

LE DOCTEUR, *tirant sa montre.*

Neuf heures.

GALLUS.

Hâtons-nous, si nous voulons la voir.
N'y venons-nous pas tous?

ZABETH, *à Gallus.*

Pas vous. Pas moi. Ce soir
Vous soupez tête à tête avec moi.

GALLUS.

Tête à tête!
La surprise est charmante, et c'est toute une fête.

Messieurs, vous entendez. Je vous laisse partir.

A Zabeth.

Je reste.

LE DUC DE MONTBAZON.

Comme il va s'ennuyer!

LE DUC DE CRÉQUI.

O martyr!

Tous saluent Gallus et sortent.

Zabeth va à la cheminée et sonne. La porte de droite s'ouvre à deux battants. Entre Sillette, suivie de quatre laquais portant une table à deux couverts sur laquelle est servi un en-cas. Gibier. Vins. Cristaux. Au centre, un surtout de table en vermeil avec deux girandoles allumées.

Les valets posent la table au centre du boudoir, et placent un fauteuil devant chacun des couverts qui se font vis-à-vis.

Zabeth fait signe à Sillette et aux valets de sortir. Elle ôte et jette sur un sofa sa pelisse de soie et de martre, sous laquelle elle est décolletée, avec un collier et des bracelets de pierreries.

Elle montre à Gallus un des deux fauteuils et s'assied sur l'autre.

SCÈNE IV

GALLUS, ZABETH.

GALLUS.

Vous renvoyez vos gens. Solitude complète.
C'est tout à fait aimable.

Il s'assied.

Montrant un grand trumeau à glace derrière Zabeth.

Ah! ce trumeau reflète
Des appas, qui feraient tourner la tête...

ZABETH.

A qui?
Pas à vous.

GALLUS.

Je suis vieux. Mais ce petit Créqui...

ZABETH.

A lui pas plus qu'à vous, prince. D'ailleurs, qu'importe!
Je crois qu'il vient un peu de vent par cette porte.

Elle va à la porte du fond, comme pour s'assurer que personne n'écoute, l'entr'ouvre, puis la referme.

Gallus prend une bouteille, emplit le verre de Zabeth, puis le sien.

Zabeth revient s'asseoir.

GALLUS, *regardant le couvert.*

Joli dessus de table!

Il boit, tout en examinant l'orfévrerie.

Oui, j'aime ce sommeil
Des nymphes sous des rocs sauvages, en vermeil.

Il prend une pièce de gibier et la découpe.

Le râle de genêt. Fin gibier. Ça patauge
Tout l'été dans le thym, la lavande, la sauge,
La mauve, et ça devient exquis, surtout avec
La choucroute tudesque et le bon vieux vin grec.

Il offre une aile à Zabeth, met de la choucroute dans son assiette, et se verse à boire.

Dites-moi, trouvez-vous ici quelque lacune
Dans l'hôtel, dans la table ou le service?

ZABETH.

Aucune.

GALLUS, *désignant du doigt le jardin.*

Vous pourriez pour ce parc, c'est un conseil, pardon,
Commander deux ou trois déesses à Houdon.

ZABETH.

Tout me vient de vous, duc, je dois le reconnaître.

GALLUS, *tout en mangeant et tout en servant Zabeth.*

Ce tout n'est rien, madame. Une femme est un être
Charmant parce qu'il est tremblant, fort éperdu,
Très frêle, et qui doit être en tout temps défendu

Contre tout ce qui peut d'une ride être cause,
Contre un frisson d'aurore et contre un pli de rose.
Il faut sur son alcôve un chant de séraphin,
Le nectar à sa soif, l'ambroisie à sa faim;
De nos jours, ce progrès est goûté de Tartuffe,
Le nectar est sauterne et l'ambroisie est truffe,
Et quant au séraphin, il s'appelle Grétry.
Des millions! sans quoi, la femme, ange meurtri,
Languit, souffre. Exister, madame, est nécessaire.
Il faut tuer le temps qui nous tient dans sa serre;
Donc des plaisirs; toujours, sans trêve, hier, aujourd'hui;
On ne saurait percer de trop de coups l'ennui.
Avoir froid est ignoble; avoir faim est étrange;
Pourtant, dans un plat d'or sans ridicule on mange;
Et si la cheminée est un bijou charmant
Du plus beau marbre, on peut s'y chauffer décemment.
La vie enfin doit presque être un conte de fée.
Je la veux de chansons et de joie étoffée;
Phébus, si cet orchestre à ma guise marchait,
Ne serait pas de trop pour en tenir l'archet.
Morbleu! je n'entends pas que l'ennui vous assomme.
Je vous protége, moi. Marquise, un galant homme
Prend une femme en gré, sans être un songe-creux,
Sans être pour cela forcé d'être amoureux,
Et, gaîment, au-dessus des misères, l'enlève.
Les besoins de la vie et les besoins du rêve
Se tiennent; c'est la robe avec le falbala.
J'ai tâché de comprendre à peu près tout cela,
Et je prétends, c'est là ma façon d'être tendre,
Vous préserver de tout et de tout vous défendre.

ZABETH, regardant Gallus fixement.

Désirez-vous savoir la vérité?

GALLUS.

Fort peu.

ZABETH.

Je vous ruine.

GALLUS.

Après?

ZABETH.

Je vous trompe.

GALLUS.

Parbleu!

Il découpe une aile de perdrix et l'offre à Zabeth.

Des amants, c'est de droit. Moi, par-dessus la tête
J'en aurais, si j'étais femme, et, comme c'est bête!
Ça n'empêcherait pas que je n'aime quelqu'un.
Trompez-moi. Je n'ai pas le goût d'être importun
Et jaloux, ni le temps d'être amoureux et fade.
Et ruinez-moi. J'aime avoir une naïade,
Une femme, chez moi, qui, d'un air négligent,
Penche l'urne d'où coule à grands flots mon argent.

ZABETH.

Monseigneur, vous m'avez de vos bienfaits comblée.
Une pauvre âme fauve aux bois obscurs mêlée,
C'était moi. Je vivais dans les lieux inconnus,
Misérable, et j'étais une fille pieds nus ;
On m'avait par pitié fait lire une grammaire ;
Comme je n'avais plus mon père ni ma mère,
Et que je travaillais beaucoup pour gagner peu,
J'étais parfois sans pain, j'étais souvent sans feu,
Et je n'avais pas même un miroir. Un jour, sire,
Vous vîntes. Vous m'avez, duc, avec un sourire,
Prise en une cabane et mise en un palais.
Tout à coup j'eus des gens, des femmes, des valets,
Je vis vers moi monter, avec un bruit de joie,
Moi, fille de la bure, un flot d'or et de soie,
Un océan d'azur, de perles, de saphirs ;
Et j'eus à mon service avril et les zéphirs
Et l'aurore, et l'éden, avec tout ce qui tente
Et charme, et je devins une femme éclatante.
Aujourd'hui, vous m'avez dorée en me touchant.
Loge à la comédie et carrosse à Longchamp,
J'ai tout, et comme au fond du ciel noir, dans les boucles,
De mes cheveux on voit luire des escarboucles ;
Je suis superbe, grâce à vous ; je resplendis,
Je brille, je suis riche. —

Elle se lève.

Eh bien, je vous maudis !

GALLUS.

Tiens, ça vous va très bien d'avoir l'air en colère.

A part.

Que veut dire ceci?

ZABETH.

L'âme en tombant s'éclaire.
Ah oui, contre la faim, le froid, vous l'avez dit,
Contre tout ce qui presse, étreint, froisse, engourdit
Les indigents sur qui tourbillonne la neige,
Une barrière d'or me couvre et me protége;
Vous m'entourez de soins, duc, n'importe à quel prix,
Et vous me préservez de tout. — Hors du mépris!

GALLUS.

Je vous défends.

ZABETH.

C'est vrai, mais je vous en dispense.
Oui, de ce que l'on dit. Non de ce que l'on pense.

GALLUS.

Ce qu'on pense, ah! vraiment, ce qu'on pense, en effet,
Je ne puis l'empêcher.

ZABETH.

C'est vous qui l'avez fait.

GALLUS.

C'est pour rire, pas vrai? Vous avez des épaules
Charmantes.

ZABETH.

La drôlesse insultera les drôles.

Se tournant vers la porte par où tous sont sortis.

Où sont-ils, ces faquins? ah! vil groupe rieur!

A Gallus.

Savez-vous ce qu'il faut à la femme, monsieur?
C'est l'amour. Je n'ai pas ce pain sacré de l'âme,
Et je me sens haïe et je me vois infâme.
Soyez maudit.

Gallus s'accoude sur la table et la considère avec attention. Elle poursuit.

Ces ducs, ces princes, ces marquis!
Tous! ils sont monstrueux, à force d'être exquis!
Ils me glacent. Ils sont joyeux de quoi? de haine.
Ils ont la liberté féroce ; j'ai la chaîne.
Ils ont une patrie, eux, c'est l'immense azur,
C'est le ciel. Dans la nue, ils marchent d'un pied sûr.
Ils sont comme des dieux. On me mêle à la fête.
J'y vais. J'ai l'air d'en être. Et tout luit sur ce faîte.
Tout chante. C'est à qui rira, boira, vivra.
Marquis, que donne-t-on ce soir à l'Opéra?
Veux-tu souper? Dansons. Mille louis. Je joue.
Belle, la rose est pâle auprès de votre joue.
Festins. Chasses. On a des lilas en janvier.
On va droit au plaisir sans jamais dévier.
De l'assouvissement on fait sa destinée,
Et je suis la proscrite, et je suis la damnée!
Vous savez bien, les loups et les tigres des bois,
Je les préfère à vous les hommes.

GALLUS, à part.

C'est, je crois,
Sérieux.

ZABETH.

Pas d'amour et pas d'espoir! je souffre.
J'ai dans le cœur le vide et dans l'âme le gouffre.
Monseigneur! monseigneur! que vous avais-je fait?
Ah! l'auguste et profond soleil me réchauffait,
Ah! j'avais l'innocente aurore pour ivresse!
Ah oui, c'est vrai, d'accord, j'étais une pauvresse,
Et parmi les vivants, et sous le grand ciel bleu,
Et dans tout l'univers, je n'avais rien, — que Dieu!
Je ne l'ai plus. Abîme! Oui, j'avais pour ressource
De cueillir une mûre et de boire à la source,
J'étais libre, et j'avais pour ami le rocher.
Quelle idée eûtes-vous de venir me chercher?
Ce Gunich vous aida, votre digne ministre.
Vous fîtes ce jour-là, prince, un complot sinistre
Contre l'inconnu. Mettre un piége dans les cieux!
Saisir une âme au vol pour lui crever les yeux!
Ah! ce qu'on tue au ciel, pour l'enfer on le crée.
O monseigneur, j'étais l'ignorance sacrée.
Qu'avez-vous fait de moi? L'aveugle, mal conduit,
Maudit son guide traître. Hélas! j'étais la nuit,
Et vous avez été la mauvaise lumière.
Vous fûtes l'incendie, et j'étais la chaumière.
Sans doute je penchais vers la faute, mettons
Que j'étais coquette, oui, mais j'étais à tâtons,
J'hésitais, un conseil honnête m'eût sauvée.

Ah! duc! vous m'avez fait une affreuse arrivée
Dans la chute par l'âcre et fausse ascension,
Et par l'enivrement dans la perdition!
Oui, j'étais l'alouette. Est-ce un crime? Hélas, être,
Moi la pauvre aile folle, et vous le miroir traître,
Ce fut notre destin. Moi, vaine et sans effroi;
Vous, sans frein et frivole! A quoi bon être roi
Si l'on n'a dans le cœur quelque haute chimère?
Duc, laissant, au-dessus du vil peuple éphémère,
Votre esprit souverain flotter dans l'absolu,
Vous rêviez un grand rêve, altesse; il vous a plu
D'essayer de jeter une âme dans ce moule;
Devant les yeux d'un roi l'infini se déroule;
Créer, rien n'est plus beau; vous avez, duc féal,
Voulu réaliser enfin cet idéal,
Le but noble où le cœur d'un grand prince s'applique,
Et c'est pourquoi je suis une fille publique.
Un, c'est le paradis, et l'enfer c'est plusieurs.
Qu'est-ce que j'avais fait, ciel juste, à ces messieurs!
J'ignorais; ils savaient. Un jour, tremblante, nue,
Je me suis vue au fond de l'opprobre, ingénue!
Ah! c'est un crime, c'est un sombre outrage à Dieu,
Ah! c'est l'assassinat d'une âme, et c'est un jeu!
Jusqu'à quel point c'est noir, vous l'ignorez vous-même!
On ne sait pas toujours quel est le grain qu'on sème.
On s'imagine avoir le droit de s'amuser,
Et que, puisqu'on nous dore, on peut bien nous briser!
Vous n'êtes pas méchant pourtant, mais vous vous faites
De nos chutes à nous, tristes femmes, des fêtes!
Ah! la fille du peuple est prise, et le seigneur

L'emporte, éblouissant et louche suborneur,
Et les voilà tous deux dans la même nuée.
Folle, et sa chevelure éparse et dénouée,
La malheureuse rit, et lui l'entraine au fond
D'une ombre où le démon avec Dieu se confond,
Et l'on s'enivre ensemble, on s'égare, et l'on erre,
Et de ce noir baiser sort un coup de tonnerre!
L'atome, on peut marcher dessus. Non. Je crierai.
Duc, vous êtes le char du triomphe doré,
Mais savez-vous de quoi vous êtes responsable?
C'est de l'écrasement du pauvre grain de sable.
Il cassera ce char dont l'orgueil est l'essieu.
La prostitution, c'est l'hymen malgré Dieu.
Vous n'avez vu dans moi qu'une esclave qui ploie,
Une chair misérable, un vil spectre de joie,
Acceptant ce veuvage éternel, l'impudeur.
Vous vous êtes trompé, monsieur. J'étais un cœur.
Ah! vous le croyez donc, vous avez fait ce songe
D'être ma providence, et moi je dis : mensonge!
Vous m'avez tout donné? Vous m'avez tout volé!
Vous m'avez pris l'honneur, le nom immaculé,
Le droit aux yeux baissés, la paix dans la prière,
Et la gaie innocence, et cette extase fière
De pouvoir confronter, quel que soit le destin,
Sa conscience avec l'étoile du matin!
Vous m'avez pris la joie et donné l'ironie.
Duc, j'avais le sommeil, je vous dois l'insomnie.
Mon père, ma mère! oh! j'y songe avec remords,
Et je sens la rougeur venir au front des morts.
Vos bienfaits, vos bontés, prince, sont des sévices;

Vos dons sont des soufflets. Qu'est-ce que j'ai? Des vices.
Par ces hideux passants mon cœur sombre est troublé.

GALLUS.

Mais...

ZABETH.

Oh! sarcler dans l'herbe! oh! glaner dans le blé!
M'éveiller, m'en aller, sereine et reposée,
L'âme dans la candeur, les pieds dans la rosée,
J'avais cela! j'avais la sainte pauvreté!
Maintenant je vois croître autour de moi, l'été,
L'hiver, sans fin, sans cesse, un luxe énorme, étrange,
Fait de plaisir, de pourpre et d'orgueil, — et de fange!
Je n'ai plus rien, je râle, et tout me manque enfin!
Le mépris, c'est le froid; l'estime, c'est la faim.
Je dois cette indigence à vos tristes manœuvres,
Monseigneur.

Elle arrache ses parures.

O colliers et bracelets, couleuvres!
O diamants hideux et vils! joyaux méchants!
Bijoux traîtres!

Elle les foule aux pieds.

Où donc êtes-vous, fleurs des champs?

Se retournant vers Gallus.

Mais, direz-vous, avoir ce lourd fermier pour maître
M'eût froissée, et j'aurais eu quelque amant? Peut-être.

J'eusse pu rencontrer, oui, pourquoi le nier?
Quelque âpre aventurier des bois, un braconnier,
Que sais-je? un voleur! oui, dans l'antre et dans l'ortie,
Un homme commençant, prince, une dynastie.
Un bandit, le fusil sur l'épaule, un rôdeur
Demandant aux monts noirs, pleins d'ombre et de grandeur,
Aux bois, où le soleil dans l'or sanglant se couche,
Une épouse, et j'aurais pris cette âme farouche,
Et j'aurais laissé prendre à cette âme mon cœur!
Il eût été mon chêne et j'eusse été sa fleur.
Et je vivrais ainsi, pauvre avec l'homme sombre,
Habitant le hallier, la fuite, le décombre,
Aussi hors de la loi que l'aigle et le vautour,
Nue, en haillons, sans gîte... — Eh bien! j'aurais l'amour!
Et j'entendrais peut-être en cette vie amère
Une petite voix qui me dirait : ma mère!
Et mon voleur aurait de l'estime pour moi.
Il serait tendre et bon, n'étant pas encor roi.
Et nous serions tous deux honnêtes l'un pour l'autre.
Tenez, duc, et voyez quelle soif est la nôtre!
Vous êtes prince et vieux, deux choses que je hais,
Eh bien, pourtant, peut-être, hélas! nos vains souhaits
Gardent au fond de l'ombre une porte fermée,
Je vous aurais aimé si vous m'aviez aimée!

GALLUS.

Mais...

ZABETH.

C'est fini. Silence! Avoir rêvé le ciel,
Et s'éveiller avec l'arrière-goût du fiel,

Et de tous les affronts sentir qu'on est la cible!
Hélas! vous m'avez fait le cœur noir et terrible,
Soyez maudit.

Gallus veut parler. Elle l'arrête du geste.

Silence! Il me reste, et c'est beau,
Contre vous, votre ennui, ma haine — et le tombeau.

GALLUS.

Mais que voulez-vous donc? dites-le!

ZABETH.

Ne plus vivre.

Elle tire de son sein quelque chose qu'elle approche de ses lèvres.

GALLUS.

Qu'a-t-elle dans la main? grand Dieu!

ZABETH.

Ce qui délivre.
Une nuit, vous étiez ivre, usage des grands.
Je vous ai pris ceci.

Elle montre à Gallus une bague.

GALLUS.

L'anneau!

Zabeth mord vivement le chaton, et, pâle, tend l'anneau à Gallus.

ZABETH.

Je vous le rends.

GALLUS.

Ciel! mais c'est un poison! la mort terrible et prompte!

ZABETH.

Boire la mort n'est rien quand on a bu la honte.

Elle s'affaisse sur un fauteuil.

Adieu. Je prends mon vol, triste oiseau des forêts.
Personne ne m'aima. Je meurs.

Elle expire.

GALLUS, *se jetant à ses pieds.*

Je t'adorais!

———



TABLE

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

*

I

LE LIVRE SATIRIQUE

— LE SIÈCLE. —

—

*

DEUX VOIX DANS LE CIEL.

*

II

LE LIVRE DRAMATIQUE

— LA FEMME. —

—

LES DEUX TROUVAILLES DE GALLUS.


Quantin imprimeur 7
S. Benoit 7 à Paris





